Verdier
40 ans d'édition
une chronologie
1979-2019

Littérature

Sciences humaines

Philosophie

Art et architecture

Spiritualités

Verdier
40 ans d'édition
une chronologie
1979-2019

Verdier, un catalogue

par Christian Thorel

Deux « grandes » guerres, d'autres innombrables, la violence des événements politiques, de profondes mutations culturelles ou artistiques, des conflits idéologiques, des progrès scientifiques et techniques, ont assigné l'édition, dans toutes les langues, à promouvoir, autant qu'à inventer et à réinventer ses modes de production.

Au service de tous ces savoirs sédimentés, nous avons connu une multitude d'enseignes aux projets disparates, des « encore debout », vivantes, d'autres anesthésiées voire équarries dans des reprises commerciales incertaines ou dans de redoutables concentrations financières. Il nous arrive d'avoir oublié des maisons, disparues prématurément dans des naufrages économiques, où s'image si bien la grande fragilité du métier d'éditer. De cet univers où se fabriquent nos livres, univers heureusement hétérogène, libre et hétérodoxe, on prend l'habitude de retenir les plus emblématiques, ou les figures les plus symboliques, les plus exemplaires. Ce sont des « entreprises » faites de convictions, de rencontres, de travail, et de la volonté de construire, d'édifier. Les éditions Verdier s'inscrivent dans cet héritage d'éditeurs inventifs, engagés, résistants, pour tout dire « politiques ». Elles donnent aussi une suite aux promesses de la jeunesse, avec l'ambition de les réinventer, de les donner à lire, à vivre, si ce n'est à les réaliser.

Nous sommes en 1979, à la fin d'une décennie agitée, incertaine, parfois erratique, où voudrait s'exprimer une possible espérance. Ici, dans cette enseigne nouvelle qui porte le nom d'une maison au pied d'une falaise, dans un pays d'oliviers, de cyprès et de vignes, le territoire choisi est celui de la pensée, il prolonge des engagements véritables, et des actions. La pensée ne s'arrête pas au territoire, et les projets qui se dessinent entre Paris et les Corbières

ont le goût de l'universel. Il y a des guides, des compagnons. Il y a Benny Lévy, il y a la découverte de la puissance des textes hébreux, ceux de la future collection « Les Dix Paroles ». Il y a l'engagement de Jean-Paul Sartre. Deux visages d'une fidélité autour desquels les habitants de la maison vont graviter. Deux visages en dialogue dans « L'espoir maintenant », entretiens publiés dans *Le Nouvel Observateur,* alors que paraît un des tout premiers livres, *Le Guide des égarés,* de Moïse Maïmonide, comme un signe des fondateurs de la maison, à la recherche sans aucune limite d'univers singuliers, en philosophie ou en littérature.

L'espoir maintenant et pour demain. Quelle constance faut-il à cette communauté, de quelle évidence est-elle porteuse, pour accrocher à des moyens matériels si modestes une vocation aussi solide ? Je crois encore entendre la voix de Bob, Gérard Bobillier, exprimant avec conviction sa confiance dans le catalogue à venir de cette maison à laquelle Michèle Planel, Colette Olive et lui vont consacrer tout leur temps. Le temps de Bob s'est suspendu en 2009, dans l'année des trente ans de Verdier. Seulement suspendu. Et même dans la confrontation avec la mort, même dans la sidération de la disparition, le temps de Verdier ne s'est jamais interrompu.

Finalement, de cette intention originelle, quels furent les moyens pour Verdier de la rendre intelligible ? À de très courts balbutiements succède vite l'usage des « collections », afin de mettre en scène la littérature et la philosophie, de les rendre « lisibles », de les identifier. Les couleurs, rouge, gris, vert pour les langues d'ailleurs, traduites, le jaune pour la littérature française, accompagneront les deux collections des traditions juive et islamique. Avant qu'à mi-parcours, au siècle tournant, l'évidence ne vienne de la simplification, le jaune pour les « lettres », l'ivoire pour les « essais », une typographie élégante pour dire l'essentiel : titre, auteur, éditeur. C'est désormais cet accueil faussement frugal, lumineux, qui vient symboliser la maison. Une évidente sobriété, une certaine austérité, sont l'apanage des meilleurs éditeurs. La page est blanche, l'encre noire.

Cela va de soi, pour « faire » des livres, il convient avant d'habiller, d'accueillir – accueillir dans une *maison* d'édition. Pour les artisans

de Verdier, la maison n'est pas une figure vaine. Car on n'est pas toujours l'hôte d'une maison, quand bien même on lui « appartienne ». Alors, est-ce l'air de la Méditerranée, est-ce la dette envers Athènes et Jérusalem ? Au milieu de la terre rouge des Corbières, des murets de pierres sèches, du vent et du soleil, au lieu-dit Verdier, la maison accueille les visiteurs : écrivains, directeurs de collection, traducteurs, philosophes, historiens, libraires, lecteurs. Car il en va de la pérennité des liens (après ceux que l'éditeur a établis entre un « livre à venir » et ses lecteurs), qu'il faut préserver, entretenir. Plus encore qu'un risque et un engagement, les livres de Verdier sont vécus comme une promesse d'échanges. C'est ce contrat social que rejoue pour chaque livre l'équipe de la maison d'édition, que ce soit à Lagrasse ou à Paris, près des murs du Père-Lachaise.

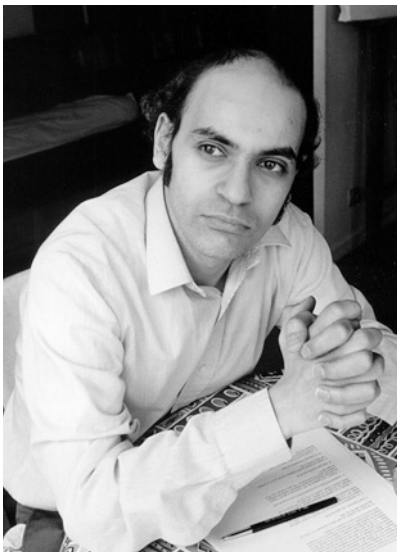
Des quarante années passées à découvrir derrière elles et lui, à recevoir d'elles et de lui le goût des projets communs – tel le Banquet du livre, à Lagrasse, où depuis 1995 chaque été s'incarne le dialogue –, à transmettre ce qu'avec leurs auteurs ceux-là fabriquent, infatigablement, à les voir construire un catalogue à la mesure de l'ambition de leur origine, intransigeant et à l'image des meilleurs de la profession, je retiens la chance qu'ils nous ont donnée de les voir vivre avec et dans leurs livres, désormais devenus les nôtres, et derrière lesquels nous aurons si souvent mis un visage, pris entre l'ombre et lumière de leur maison.

Le livre que vous avez entre les mains ne fait pas le récit de cet équipage, de cette odyssée. Il est juste cet « appel de visages », raconté par celles et ceux qui les ont aimés. Ces visages, leurs langues, leurs mondes, que nous avons regardés, lus, vont, avec la richesse des émotions qu'ils nous ont procurées, nous accompagner au-delà, bien au-delà des quarante ans de Verdier. Nous aimerons aussi ceux que les dames de Verdier, nouvelles et anciennes, nous feront découvrir dans les quarante ans qui s'ouvrent après 2019.

Charles Mopsik *fondateur de la collection « Les Dix Paroles »*

Portrait

Charles Mopsik était déjà, à vingt ans, en 1976, quand je l'ai rencontré au Cercle d'études juives de Jean Zacklad (penseur profond, héritier de l'école d'Orsay d'après-guerre, qui avait été son professeur de philosophie au lycée Yavné), notre benjamin curieux et pressé, hardi comme le jeune David, pressentant avec l'enthousiasme d'un défricheur inlassable, l'immensité des « sources juives occultées », selon le mot d'Emmanuel Levinas, au début de *Difficile liberté*. « Vous découvrez l'Amérique », me dit un jour le grand helléniste Pierre Vidal-Naquet avec une sympathie condescendante et un peu sceptique. Et de vrai, nous pensions avoir découvert, dans ces textes si obscurs, une « puissance d'éclairement » (Jean Zacklad) sans égale – et je le pense, quarante ans après, non pas encore mais de plus en plus. Mais Charles était, lui, un Bernard Palissy, infiniment détaché des usages communs, tant dans la vie quotidienne et familiale qu'institutionnelle et sociale. La mer reculait devant lui. Amis, épouse, fils et filles, savants, tous lui frayaient la voie au fur et à mesure de l'accroissement rapide de ses découvertes, de ses traductions, de ses publications, et de celles dont il dirigeait et stimulait l'édition : près de quarante volumes en vingt-six ans ! Comme s'il avait senti, selon l'éloge de Paul Nizan par Sartre, que son temps était compté. Lui seul avait eu cette hâte fébrile, ce sens de l'urgence, que Benny Lévy – autre homme pressé que Charles avait lui-même intéressé à notre Cercle – avait aussitôt appréciés. C'est qu'il fallait tâcher de prendre de vitesse à la fois l'académisme stérilisant et le repli identitaire, ces deux étouffoirs de l'espoir d'une vie sociale libre et solidaire, née à la fois de la victoire sur les totalitarismes et de la contestation renouvelée des inégalités. Dès 1979, Benny Lévy avait donc suggéré à son ami Gérard Bobillier d'associer Charles Mopsik à la nouvelle maison d'édition qui allait ainsi inscrire à son premier catalogue, dans la collection « Les Dix Paroles » qu'il fonda alors, la traduction du *Guide des égarés* de Moïse Maïmonide réalisée cent ans plus tôt par Salomon Munk, génie fulgurant qui avait anticipé en France le



besoin de retour aux sources juives en vue de leur relance actualisée. Charles Mopsik aura été, en son temps, un pionnier sublime parmi peu d'autres de cette résilience croissante des « Lumières juives médiévales » (Leo Strauss) et modernes.
Claude Birman

Le guide des égarés Moïse Maïmonide

Traduit de l'arabe par Salomon Munk. Collection Les Dix Paroles

Le Guide des égarés. Sans nul doute l'une des plus grandes œuvres de la philosophie, et des plus difficiles, des plus « ambiguës ». En langue arabe et caractères hébreux, le texte se situe d'emblée au croisement des deux langues et de ce qu'elles charriaient alors. Au XIIe siècle, la langue arabe emportait dans son cours non seulement les alluvions de la théologie musulmane des mutakallimûn mais ceux des sciences et de la philosophie héritées des Grecs. L'hébreu, par ses caractères et les citations originales de la Bible et du Talmud, introduisait, lui, dans la texture, un peu du souffle des prophètes et de l'acuité des « sages ».
Son auteur, Moïse Maïmonide (1135-1204), reste une figure majeure du judaïsme rabbinique, par l'importance de son œuvre juridique *(Michné Torah)* et l'étendue de son œuvre exégétique *(Commentaire de la Michna).* Mais c'est au-delà des bornes étroites du judaïsme traditionnel qu'il marqua l'histoire des idées, par la diffusion du *Guide des égarés.* Thomas d'Aquin, Pierre Bayle, Leibniz, Spinoza, Mendelssohn en furent des lecteurs assidus et, souvent, redevables. Même sa critique, comme celle que dresse le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza, eut un retentissement considérable. Pour la première fois, le primat de l'intelligence était accordé sans que cela dût nuire à la fidélité du Juif à son Dieu. Bien au contraire, c'en était l'essence : « Il n'est d'autre lien avec Dieu que l'intelligence. »
Écrit pour les Juifs « perplexes », oscillant entre le « sensé biblique » et le concept, *Le Guide des égarés* – qui comporte trois livres : les métaphores bibliques, la prophétie, le mal et la providence – veut être un effort d'élucidation radicale du discours prophétique par le biais de la langue philosophique ; à la fois un éclaircissement du discours prophétique et un regain de la langue conceptuelle.
Sa portée dépasse largement le cadre académique de la philosophie juive médiévale ; il pose les bases de toute métaphysique véritable, qui doit naître de l'opposition vivifiante entre inspiration prophétique et esprit de raison.
René Lévy, directeur de la collection « Les Dix Paroles » depuis 2009

Du jeu subtil à l'amour fou Raimon de Miraval

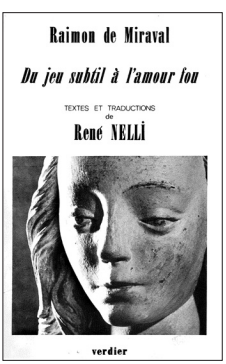
Traduit de l'occitan par René Nelli

Extrait

Ma dame, c'est une bien courtoise journée
que l'on passe le jour où l'on va vous voir !
On ne peut plus se retenir ensuite
de vous aimer de tout son cœur.
Mais tous ne se conduisent pas de la même façon :
Les faux amants ne sont pas dans les mêmes sentiments
que nous, les amants sincères...
Aussi en sera-t-il pour ses frais,
celui qui espère vous obtenir en vous trompant,
s'il ne va pas s'installer ailleurs !

Pour moi je ne désire pas autre chose
que de servir fidèlement — et pour lui plaire —
celle de qui je tiens le château de Miraval.

Dieu bénisse l'amant loyal !
À la cour je voudrais bien voir
celle à qui je porte un amour cordial.



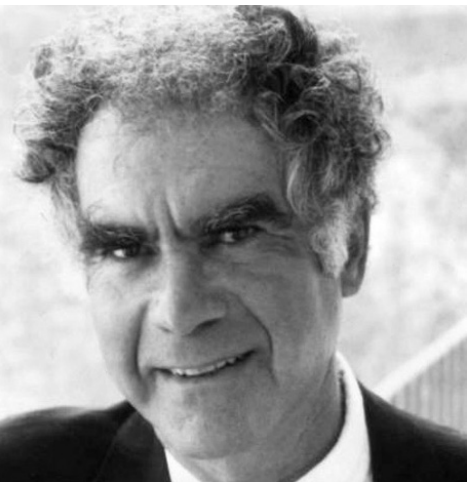
Cette année-là paraissent :

Moïse Maïmonide *Le guide des égarés, suivi du Traité des huit chapitres* • Raimon de Miraval *Du jeu subtil à l'amour fou* • Jean-Claude Vernier *Nous ne nous aimons pas* • Jean Zacklad *Pour une éthique (livre 1)* • Émile Zola *Travail*

Carlo Ginzburg

Portrait

Carlo Ginzburg découvrant dans les archives de l'Inquisition un meunier frioulan du XVIe siècle convaincu que le monde était un fromage, Carlo Ginzburg écrivant l'histoire des *benandanti*, qui combattaient la nuit les démons avec des baguettes de sauge, Carlo Ginzburg anthropologue du sabbat des sorcières, mais aussi Carlo Ginzburg qui peut dire avec Baudelaire que les « images furent sa grande, son unique, sa primitive passion » et se faisant historien d'art quand il commente Piero della Francesca, Jean Fouquet ou les images de la propagande politique, Carlo Ginzburg encore, qui révolutionne l'histoire en inventant de nouvelles échelles (la microhistoire, ou l'art de la courte échelle), de nouvelles méthodes (le paradigme indiciaire, l'articulation subtile de la morphologie et de l'histoire), de nouveaux concepts (la différence entre les dimensions *-émique* et *-étique*), un nouvel *ethos* (la bonne distance, à l'heure où les historiens, pour les besoins que l'on sait, font passer pour méthode indispensable l'empathie), mais encore Carlo Ginzburg l'historien indigné, découvrant dans certains procès de l'Italie contemporaine des analogies avec les procès pour sorcellerie, Carlo Ginzburg le philologue, lecteur de Flaubert et de Proust, de Machiavel et de Stevenson, de Pascal et de Mauss, d'Aristote et de Primo Levi, de Freud et de Hobbes, Carlo Ginzburg philologue parce que historien, historien comme philologue et historien de la philologie encore, cette discipline qui prend soin des hommes en scrutant la lettre de leurs propos: il y a tant de Carlo Ginzburg, et tous courent si vite, écrivent si bien, invitent à de si profondes pensées qu'il n'est guère surprenant que son œuvre se soit progressivement imposée comme celle d'un des plus grands historiens contemporains: on le fête, on le célèbre, mieux, on l'interroge, de la Sibérie à l'Amérique du Sud, de Los Angeles au Japon.



Carlo Ginzburg, l'expression n'est donc pas galvaudée, a *révolutionné* l'histoire. Sans doute les spécialistes de l'histoire

intellectuelle passeront-ils son œuvre au crible à la recherche de césures et de patrons. Ils procéderont à la généalogie et au tri des lignées. Procédant par secteurs et jugeant, comme l'époque, le sérieux à l'aune de la spécialisation, ils s'exposeront, puisqu'ils fragmentent, à manquer ce qui précisément fait l'unité et la vigueur d'une pensée et doit répondre à ce qu'une pareille œuvre comporte de permanent, d'essentiel et de fécond. Au reste, Carlo Ginzburg s'est trop penché sur l'art de la chasse pour se laisser saisir. S'il n'est jamais là où l'on croit, c'est qu'il aime se donner tort. L'avocat du diable lui sert d'ange gardien. Qu'on songe à cette absolue intégrité dont il fait preuve dans son entreprise qui exige non seulement la plus haute puissance inventive, mais les efforts de toute une vie.
Au chapitre XXV de *Candide,* Candide et Martin vont en gondole sur la Brenta pour rencontrer le noble Pococurante. On ne peut imaginer personnage plus éloigné de Carlo Ginzburg. D'un côté le blasé possesseur de statues, de tableaux de Raphaël, d'éditions rares, de musiques rares et d'un si grand nombre de beautés qu'il en a nourri comme du dégoût. De l'autre l'historien engagé, le lecteur assidu, le philologue toujours en alerte, le critique éveillé – l'amoureux des formes et des créations des hommes, de leurs textes et de leurs images, mais aussi de leurs folies et de leurs sagesses provisoires. D'un côté celui que tout ennuie. De l'autre celui qui pourrait dire comme Paul Valéry : « j'ai beau faire, tout m'intéresse. » D'un côté, le seigneur Pococurante, de l'autre le seigneur *Moltocurante.*
Carlo Ginzburg, le professeur *Moltocurante.*
Martin Rueff

Une rencontre

J'ai croisé les éditions Verdier pour la première fois en 1980.
À l'époque, responsable du rayon histoire chez Gibert Joseph, j'ai reçu un « représentant », « investi », dont je n'ai pas retenu, hélas ! le nom et qui m'a proposé avec force *Les Batailles nocturnes* de Carlo Ginzburg, historien alors inconnu en France.
Si j'ai encore parfaitement cette scène en mémoire, c'est que, ce jour-là, j'ai pu vraiment mettre en mots quelques leçons de librairie : d'abord que la force de conviction alliée à la connaissance des textes sont deux pivots de la vente des livres, ensuite que l'enthousiasme, une fois transmis, est une chaîne qui se déploie et ne s'arrête jamais.
Les Batailles nocturnes est un grand texte de l'histoire des mentalités.

Encore a-t-il fallu un jeune éditeur convaincu qui prenne le risque de sa publication et des libraires qui le suivent dans ses choix. L'engagement, la conviction, le partage, le risque, l'emballement, voilà bien ce qui, de l'éditeur et du libraire jusqu'au lecteur, fait le contenu de nos métiers, toutes choses que j'ai véritablement comprises ce jour-là.
Josette Vial, librairie Compagnie, Paris

Papillon de neige Joë Bousquet

Durant les trente-deux ans de sa vie d'écrivain, Joë Bousquet n'a cessé de s'interroger. Sur lui-même, sur le sens qu'il devait donner à la blessure reçue le 27 mai 1919 à Vailly et qui l'a rendu définitivement infirme, sur les pouvoirs de l'écriture dès lors qu'on entend la considérer comme moyen : celui d'un acte qui fait naître d'un même mouvement la parole et la vie. […] Sans doute, comme tout un chacun, Bousquet connaît les règles de l'art et se montre capable de les appliquer, se faisant tour à tour conteur, poète, romancier, épistolier, mais si tous ses écrits renvoient à l'homme qui en a déterminé le cours (comme il est naturel), ils font davantage partie de cette quête entreprise depuis les romanciers du Graal pour que l'ombre portée de l'homme sur la terre s'évanouisse et se résorbe dans un être de lumière. Nous sommes faits de nuit, répète Bousquet, de cette nuit qui révèle dans notre regard la présence de l'homme souterrain. Or, le propre de la nuit est de tourner sur elle-même, à la rencontre du jour. Il dépend de nous que ce jour ne soit point pour les aveugles. À sa clarté s'effacent littérature et poésie pour que s'ouvre le champ des possibles dont elles ne sont que les balbutiements. « Un homme est, par chacun de ses sentiments, placé devant l'immensité. Là est la source des mots justes, et d'une portée éternelle. »
Maurice Nadeau, préface de *Papillon de neige*

Cette année-là paraissent :

Le passage du pôle Arctique au pôle Antarctique par le centre du monde • Joë Bousquet *Papillon de neige* • Emil Fackenheim *La présence de Dieu dans l'histoire* • Carlo Ginzburg *Les batailles nocturnes* • Alain-René Lesage *Aventures du chevalier de Beauchêne*

Essais hérétiques *Sur la philosophie de l'histoire* Jan Patočka

Traduit du tchèque par Erika Abrams

C'est Bob [Gérard Bobillier] qui aurait dû raconter l'histoire de la rencontre entre Jan Patočka et les éditions Verdier. Bob qui, dès la mort du philosophe tchèque, en mars 1977, des suites de son engagement comme porte-parole de la Charte 77, a eu l'idée de faire traduire sa dernière grande œuvre, parue deux ans plus tôt en samizdat. Il m'a proposé de m'en charger aux tout débuts de Verdier, lorsque, débutante moi aussi, je suis venue à Lagrasse essayer, sans succès, de placer un roman du penseur solipsiste Ladislav Klíma. Que Patočka était à traduire, cela m'était clair. Que, autodidacte picoreuse, je pourrais y suffire, ça l'était moins. Bob a mis deux ans à lever mes scrupules. La traduction des *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire* s'est réalisée en 1981, avec l'aide et l'appui de Paul Ricœur en France et des élèves de Patočka à Prague. La publication, marquante pour l'*éthos* et l'éthique de la maison Verdier, lançant durablement sur l'agora le concept de « solidarité des ébranlés », allait se révéler déterminante pour la réception de la pensée de Patočka dans tout le monde occidental… et pour la suite de ma vie, dont une bonne part aura été consacrée à faire connaître son œuvre.
Erika Abrams

Zohar *Genèse, tome I*

Traduit de l'araméen et de l'hébreu par Charles Mopsik. Collection Les Dix Paroles

Une jeune maison d'édition, Verdier, paye ici d'exemple qui, après *Le Guide des égarés* de Maïmonide, nous donne une traduction digne de ce nom d'une autre œuvre maîtresse, le *Zohar*. Disons-le : nous avons éprouvé de l'émotion à ouvrir le premier tome paru (quatre autres suivront), de l'admiration aussi, pouvant mesurer l'effort inouï des deux vaillants éclaireurs-traducteurs-annotateurs Charles Mopsik et Bernard Maruani.
Le *Zohar* est cette œuvre, la plus importante de la littérature kabbalistique, qui a hanté tant d'imaginations et d'intelligences depuis le Moyen Âge jusqu'en notre siècle où Malcolm Lowry structura d'elle son *Au-dessous du volcan*.
Gérard Haddad, *L'Âne,* février 1982

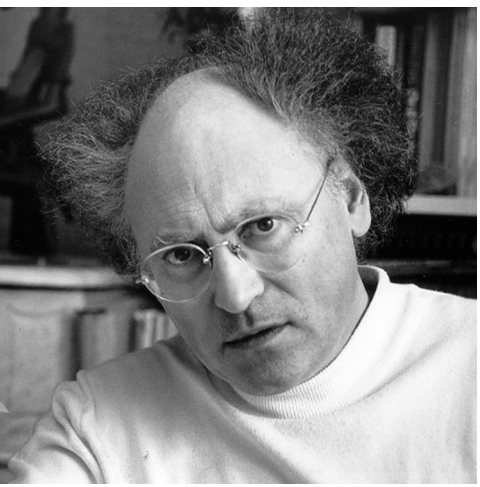
Cette année-là paraissent :

Le Zohar, tome 1 • Georges Herment *Au bord du signe* • André Laude *Riverains de la douleur* • Gaston Massat *Bestiaire d'amour* • Jan Patočka *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire* • Jean Zacklad *Pour une éthique (livre 2)*

Henri Meschonnic

Portrait

À Henri Meschonnic, on doit cette définition du poème : « Il y a poème seulement si une forme de vie transforme une forme de langage et si réciproquement une forme de langage transforme une forme de vie. » Alors le poème, cet acte de langage qui toujours recommence, ce rythme particulier qu'il est, rend visible notre rapport au monde. Là est le grand apport d'Henri Meschonnic : avoir pris le parti du rythme – *Critique du rythme* (1982), *La Rime et la Vie* (1990), *Politique du rythme, politique du sujet* (1995)… – le parti du sujet. Celui du continu tant le rythme, selon lui, contient à la fois l'objet et le sujet, le monde et l'artiste. « Subjectivation maximale du langage », le poème est rythme. Il est l'oralité même, la voix comme « mode de signifiance » du langage dans l'écrit comme dans le parlé. Le poème donne plus à entendre qu'à voir. Il donne à entendre ce que les mots ne peuvent pas dire, ce continu d'un sujet. Là se fait le partage : de sujet à sujet – « Je parle, écrit Henri Meschonnic dans *De monde en monde,* / pour partager le silence / qui pousse tous les mots […] pour transformer le silence / c'est ainsi qu'on s'entreparle. »



Cette théorie du rythme et du sujet rend indissociable poétique, éthique et politique. Le poème – l'œuvre d'art en général – est acte éthique et politique. Comme tel il transforme le sujet qui le fait et le sujet qui le reçoit. Pour cela, Henri Meschonnic pensait que les poèmes étaient susceptibles d'être entendus par chacun et que mettant en jeu le langage – ce qu'on en sait comme ce qu'on en fait – il mettait en jeu la société elle-même. Henri Meschonnic ne s'est pas contenté de faire partie du monde – « on n'écrit ni pour plaire ni pour déplaire, mais pour vivre et transformer la vie » – il sut y être présent. Et une présence, cela s'impose, s'expose. Et dérange. Comme un coup de vent. S'il déchire, il éclaire le paysage. À chacun d'aller vers ce qu'il ne connaît pas !

Alain Freixe, *L'Humanité,* avril 2009

Critique du rythme *Anthropologie historique du langage*

Henri Meschonnic

On ne peut rien contre ce fait que Meschonnic a l'air d'un nom de prophète, et Henri Meschonnic n'y peut rien non plus. Il se tient désormais en haut d'un véritable mont Sinaï de volumes, d'où il fait tomber l'anathème sur les têtes qui ne pensent pas comme lui. Assez souvent, il a raison du reste, et c'est une grande part de sa séduction. Car aucun prophète n'a comme Meschonnic brandi le glaive du Dieu des armées : en souriant. La certitude d'avoir raison le rend à la fois charmant et impitoyable. Mais de quoi s'agit-il à présent ? – Du rythme. C'est-à-dire de cet élément instable qui donne vie et sens à tous les « discours », qu'ils soient en vers, en prose, ou insoucieux d'être l'un ou l'autre quand on discute du dernier match.
Jacques Réda, *Libération,* juin 1982

Le brigand de Cavanac *Le fait divers, le roman, l'histoire*

Dominique Blanc et Daniel Fabre

En ses prémisses, l'alchimie de Verdier entend faire place à l'analyse de la « culture populaire », concept et genre éditorial qui rencontrent alors à la fin des années soixante-dix un large public. Dans le compagnonnage de René Nelli, après *Les Batailles nocturnes* de Carlo Ginzburg (1980) et avant les *Campagnes insolites* de Ludwik Stomma (1986), Dominique Blanc et Daniel Fabre livrent en 1982 un ouvrage à double fond – édition documentaire autant qu'analyse ethno-historique. Il s'agit d'interroger la fabrique de la tradition orale à l'aune de sa mise en fiction manuscrite. Et inversement. Aux portes de Carcassonne, dans le village de Cavanac, jusqu'aux années cinquante, on raconte d'une part, et on recopie de l'autre, l'histoire de Pierre Sourgues, dit l'Antougnou (1807-1841), tout à la fois bandit au grand cœur, exclu de la société villageoise et incarnation de la jeunesse qu'il s'agit autant de conjurer que de célébrer. En 2015, la réédition en poche intègre la réception critique d'un ouvrage devenu un classique de l'anthropologie historique critique, entre appropriation singulière du discours et improbable mémoire collective.
Yann Potin

Cette année-là paraissent :

Le Bahir • Martin Buber *Judaïsme* • Dominique Blanc et Daniel Fabre *Le brigand de Cavanac* • Joë Bousquet *D'un regard l'autre* • Catherine Chalier *Judaïsme et altérité* • Henri Meschonnic *Critique du rythme*

Sabbataï Tsevi *Le messie mystique (1626-1676)*

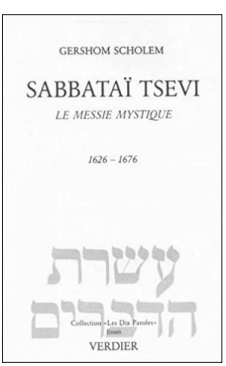
Gershom Scholem

Traduit de l'anglais par Marie-José Jolivet et Alexis Nouss. Collection Les Dix Paroles

Un grand roman historique ? Une étude des mouvements religieux ? Un traité sur le mauvais usage du messianisme ? Le portrait d'un malade atteint de psychose maniaco-dépressive ? La biographie d'un chef charismatique ? D'un homme fait dieu ? L'exploration des ressorts secrets du judaïsme ? L'analyse détaillée de pamphlets apocalyptiques ?
La grande œuvre de Gershom Scholem est tout cela et plus encore : un livre écrit à partir de documents inédits, un travail direct sur les textes, de première main et de main de maître. […]
Ce n'est pas seulement une péripétie de l'histoire, un fait divers des temps passés que nous dépeint ce livre, mais peut-être met-il au jour la tentation silencieuse qui hante l'esprit de chaque juif, selon Moses Hess : être le Messie ; gare à celui qui succombe à ce singulier désir. […]
Sabbataï mourut en 1676, suivi jusqu'à ses derniers instants par ses fidèles qui lui rendaient visite depuis tous les points de l'Europe et de l'Orient. Cette incroyable aventure aux répercutions multiples et durables, reste un épisode noir de l'histoire juive […]. Scholem a laissé un livre terrible et fascinant, indispensable pour se faire une idée précise et documentée de certains aspects redoutables des passions humaines.
Charles Mopsik, *L'Âne,* mars 1984

Extrait

La légende de la mort de Sabbataï ne s'était pas encore développée. Samuel Gandour n'en est pas déjà à dire que Elie Tsevi ou d'autres croyants et rabbins étaient présents à son lit de mort. Israël Hazan parle déjà de la présence d'un groupe de croyants, mais ne fait pas mention du frère de Sabbataï. D'après son récit, Sabbataï s'étendit pour mourir dans une grotte qu'il avait préparée lui-même à cet effet. Quelques années plus tard, Barouch d'Arezzo nous livre la légende, parvenue à maturité : Sabbataï avait appelé son frère, sa femme, les rabbins qui étaient auprès de lui, et avait annoncé : « Sachez que je vais trépasser le jour du jeûne du Pardon, à l'heure de *ne'ila.* Portez-moi en cette grotte que j'ai préparée près de la mer, et qu'au troisième jour mon frère



Elie se rende à la grotte. » Quand le frère de Sabbataï arriva à la grotte le troisième jour, il trouva l'entrée défendue par un énorme dragon, mais il dit que son frère lui avait commandé de venir, et le dragon le laissa passer. Pénétrant dans la grotte, il la trouva vide : « Il n'y avait dans la grotte ni Notre Seigneur, ni rien d'autre, mais elle était remplie de lumière. »

Aggadoth du Talmud de Babylone

Traduit de l'hébreu par Arlette Elkaïm-Sartre. Collection Les Dix Paroles

L'ambition de ce projet est claire : donner à lire, dans la fluidité et la ductilité de la langue de Voltaire, une sagesse dont, plus qu'une autre à son tour, on a vanté les sublimes mystères ou dénigré les sombres archaïsmes, sans se préoccuper pour autant d'en rechercher la source. Pour autant, n'est-ce qu'un ouvrage à destination d'une rive gauche en mal de monothéisme légiférant et antitotalitaire à la mode ? Non pas, car le lecteur juif y trouvera son suc, pour peu qu'il veuille bien dégrossir son esprit et guetter en lui l'écho d'une euphonie hébraïque qui n'a pas pu tout de même totalement s'évanouir en lui. Au reste, Arlette Elkaïm-Sartre en reste consciente : nulle traduction ne pourra jamais remplacer le face à face du maître et du disciple, leur confrontation intellectuelle, le duel des questions et des réponses. En ce sens, ce serait une injustice de considérer un tel travail avec condescendance, comme un de ces livres « extérieurs » que la Tradition rejette et condamne. Mais plutôt serait-il de l'envisager comme un livre « latéral », à placer – fraternellement en somme – à côté de l'original et à consulter dans un aller-retour incessant.
Jean-Luc Allouche, *L'Arche,* juillet 1983

Cette année-là paraissent :

Aggadoth du Talmud de Babylone • *Chapitres de Rabbi Éliézer* • *Leçons des Pères du monde* • Josy Eisenberg et Elie Wiesel *Job, ou Dieu dans la tempête* • Michaël Gluck *Partition blanche* • Moïse Maïmonide *Épîtres* • Jan Patočka *Platon et l'Europe* • Yves Peyré *En appel de visages* • Jacques Rolland et Jacques Catteau *Cahier Dostoïevski* • Jacques Rolland *Dostoïevski* • Gershom Scholem *Sabbataï Tsevi*

Benny Lévy

Portrait

J'ai connu Benny sartrien – interrogé par l'existentialité, c'est-à-dire par l'engagement d'une vie soumise au joug de la pensée comme ce fut le cas dans l'Antiquité grecque. C'était le temps du politique, des mains sales, joyeusement.

De Sartre à la Torah, il y avait un abîme, la philosophie. Paradoxalement, c'est aussi grâce à Sartre, à la philosophie de langue française, que Benny a pu œuvrer à cette traversée, ce tournement magistral. La philosophie questionne, et au questionnement, il convient de dire non, car de la question du non jaillit la question du pourquoi, et cela s'enchaîne, à l'infini, et en définitive, tristement. Être juif, être juif d'affirmation, pour dire comme son compagnon de pensée, Jean-Claude Milner, c'est dire oui, et oui absolument, non sans discernement, à des « histoires de bouts de chandelles, de lanières de phylactères ».

La Torah, le monde que Benny avait reçu – élu qu'il fut – à la dissolution du politique, c'est l'existentialité sortie de sa fange humaniste, l'existentialité comme principe radical de la transcendance. C'est le fait que « le monde est créé avec des lettres », pour reprendre les propos de Benny, et que ces lettres, chacune, il faille les étudier.

Gérard Bobillier, hommage à Benny Lévy, 2003

La dispute de Barcelone Nahmanide

Traduit de l'hébreu et du latin par Éric Smilévitch et Luc Ferrier. Collection Les Dix Paroles

Au mois de juillet 1263 se tint à Barcelone devant le roi d'Aragon et comte de Barcelone, Jaime Ier, un nouvel épisode de ces débats nombreux entre chrétiens et juifs. Traditionnellement, l'objet avéré est celui de la messianité de Jésus de Nazareth, fils de Dieu et vrai dieu fait homme, né d'une femme par l'opération du Saint-Esprit, mis à mort et ressuscité d'entre les morts pour sauver l'humanité. Mais à Barcelone

intervient une nouveauté dans le corpus des textes allégués. Pour prouver la venue du messie en la personne de Jésus, Paul Christiani, converti provençal au christianisme et frère prêcheur, opposant du maître juif Nahmanide, mobilise, au-delà des versets habituels de l'Ancien Testament, le Talmud et le Midrach.
C'est là un glissement significatif de l'argumentation chrétienne. À Paris, dans les années 1240, le Talmud n'avait été abordé que sous l'angle du blasphème, imputation large mais qui pouvait déborder vers celle d'hérésie. Et de fait une campagne de censure du texte et le brûlement du Talmud eut lieu en place publique.
Barcelone confronte les communautés juives à une nouvelle approche de l'antijudaïsme chrétien, qui prône une extension de « la vérité hébraïque » au Talmud, puisque certains de ses passages attesteraient la reconnaissance de la messianité de Jésus, donc la réalité historique de la naissance et de la venue du Messie. Encadré par le dispositif formel de la dispute scolastique rendue publique et impliquant les autorités laïques et religieuses, la controverse de Barcelone plaçait Nahmanide et le Talmud au cœur d'un dispositif accusatoire redoutable. Nahmanide, si l'on s'en tient à la relation qu'il dresse lui-même de cette *disputatio,* en a perçu clairement l'enjeu, qui se serait adressé à Jaime pour affirmer : « Ni notre justice, ni notre vérité, ni notre droit n'ont le Messie pour origine. »
Luc Ferrier

Cette année-là paraissent :

Le Talmud, traité Pessahim, tome 1 • *Le Zohar, tome 2* • Joë Bousquet *Un amour couleur de thé* • Nahmanide *La dispute de Barcelone* • Benny Lévy *Le nom de l'homme* • Sergio Solmi *Méditation sur le scorpion*

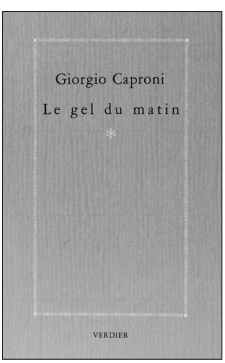
Le gel du matin Giorgio Caproni

Traduit de l'italien par Bernard Simeone

Souvent les nouvellistes sont aussi poètes. C'est le cas de Giorgio Caproni, l'un des grands traducteurs italiens de Proust, Baudelaire, Céline, Genet, Char, etc.
Deux nouvelles composent ce petit livre très soigné, toutes deux écrites dans les années 1944-1947, alors que l'Italie fasciste avait perdu la guerre. Nouvelles en noir et blanc, nouvelles d'hiver, de froid, de givre, de mort. À peine colorées par le sang versé. Raideur du froid, de la glace, des membres engourdis ; pesanteur de l'atmosphère, d'une impossible stratégie ; tragédie muette d'un dernier parcours, cela tient dans quelques mots, quelques dialogues, quelques silences.
La maîtrise de l'écriture est absolue. Pas l'ombre d'un bavardage. Giorgio Caproni a ciselé des fleurs de givre.
Michèle Gazier, *Télérama,* janvier 1986

Extrait

« Où m'emmenez-vous ? » demanda-t-elle. Mais je ne réussis pas à voir ses dents : elle serra aussitôt les lèvres et je ne sus trouver aucun prétexte pour la faire parler. Elle ne savait pas que nous la menions à la fosse, dans sa terre froide et humide. Boris lui répondit : « À la fosse. »



Peut-être ne comprit-elle pas : peut-être pensa-t-elle à une localité portant ce nom. Ses mains étaient dures et livides. Je songeai à la charité avec laquelle elle avait donné à Aladino ses gants qui, pour finir, s'étaient retrouvés sur les mains brisées d'Ivan. Je sentais dans les doigts légers d'Ada toute la douleur des os brisés d'Ivan et ne savais en quel sens orienter ma peine. Devais-je souffrir pour Ada, ou pour Ivan, Aladino, Pantera ? Nous allions exprès chez les juges pour entendre dire que je ne devais pas souffrir autant pour Ada que pour mes camarades.

Cette année-là paraissent :

Nadine Cail *Envol de l'arbre amer* • Giorgio Caproni *Le gel du matin* • Charles Camberoque et Yves Rouquette *Les paillasses* • Moïse Cordovero *Le palmier de Débora* • Daniel Grojnowski *Héros d'Amérique* • Henri Meschonnic *Voyageurs de la voix*

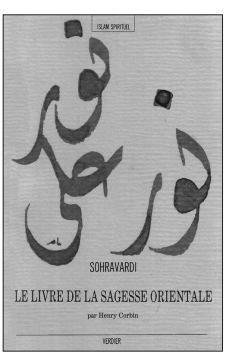
Création de la collection « Islam spirituel »

L'islam est présent chez Verdier de la plus subtile des manières. Il n'y figure pas en tant que religion collective ou institution dogmatique et normative mais dans sa dimension intellectuellement et spirituellement la plus marquante, à savoir comme cheminement initiatique, quête d'une expérience intérieure dont l'objet est la transformation du fidèle et son salut personnel. Cette approche intelligente, garantie par la plus grande rigueur scientifique, a d'abord été initiée dans la magnifique collection « Islam spirituel » fondée et nourrie, depuis le début des années 1980 et pendant plus de dix ans, par le philosophe orientaliste Christian Jambet. C'est là que furent publiés quelques travaux posthumes du grand Henry Corbin d'une importance majeure pour l'histoire de la philosophie et de la spiritualité en islam, ceux consacrés à Avicenne, à Sohravardî, à Rûzbehân Shîrâzî, à Mollâ Sadrâ. Pour la première fois une place centrale était accordée à ce continent spirituel oublié qu'était restée la religion chiite dans sa riche diversité : la mystique et l'ésotérisme (M. A. Amir-Moezzi), l'alchimie et les sciences occultes (P. Lory), la philosophie ismaélienne (C. Jambet). Par ailleurs, le soufisme, dans une pluralité brassant un large champ allant de l'ascèse à l'érotisme mystique, est présenté à travers l'œuvre d'auteurs majeurs très mal connus en Occident, comme Bayhaqî, Isfarâyinî, Rajab Borsî ou encore le plus grand poète classique de l'Iran, Hâfez de Chiraz *(Le Divân)*.
Mohamad Ali Amir-Moezzi

Le livre de la sagesse orientale Shihâbôddîn Yahya Sohravardî

Traduit du persan par Henry Corbin. Collection Islam spirituel

Extrait



Le désir porte les êtres doués de connaissance active vers la Lumière des Lumières. D'où, plus un être est parfait en désir, plus son attraction et son exhaussement vers [le monde de] la Lumière suprême sont parfaits. Lorsque tu as compris que la jouissance consiste en ce qu'un être atteigne à ce qui lui correspond, et en ce que cet être perçoive qu'il a atteint cette chose ; qu'en revanche la souffrance d'un être consiste en ce qu'il ait conscience d'avoir atteint quelque chose qui est en discordance avec lui-même, et qu'il le perçoive quant à

cette discordance ; [lorsque d'autre part tu as compris] que tous les actes de connaissance viennent de la Lumière immatérielle, car il n'est rien de plus cognitif que celle-ci –, alors il n'est rien qui soit plus sublime ni plus délectable que sa perfection et que d'être d'accord avec elle.

L'âme de la vie Haïm de Volozine

Traduit de l'hébreu par Benjamin Gross. Collection Les Dix Paroles

La présentation du texte français de *L'Âme de la vie* par le professeur Gross atteste un travail remarquable et très subtil de philosophe, de penseur religieux, d'écrivain et de savant. Son attention est extrême pour l'originalité d'un discours venant du fond de l'intériorité, de cette dimension merveilleuse des consciences et des livres ! Là, les mots s'éveillent à leur énigme, à la bienheureuse ambiguïté par laquelle le beaucoup se signale dans le peu, le nouveau dans l'ancien, le là-bas dans l'ici. Résonance des contextes délaissés dans les mots qui leur furent arrachés ; et où rien d'ancien ne se fait archéologique ; les concepts s'égrènent, retentissant différemment selon les niveaux de la méditation. Les évidences se dédisent sans cesser d'être vraies.
Que veut dire cet ouvrage ? […] La richesse des thèmes théologiques et des textes de l'Écriture qu'il évoque, des trouvailles et des innovations de son exégèse, des vues audacieuses enseignées, vaudra aux lecteurs et joies et lumières et, sans doute, des questions et quelques éblouissements.
Emmanuel Levinas, préface de *L'Âme de la vie*

Cette année-là paraissent :

Lettre sur la sainteté • *Le Talmud, traité Pessahim, tome 2* • Ginevra Bompiani *Les règnes du sommeil* • Eugène Durif *Une manière noire* • Haïm de Volozine *L'âme de la vie* • Nûruddîn Abdurrahmân Isfarâyinî *Le révélateur des mystères* • Mario Luzi *Trames* • Betty Rojtman *Feu noir sur feu blanc* • Ryôkan *Les 99 haiku* • Shihâbôddîn Yahya Sohravardî *Le livre de la sagesse orientale* • Ludwik Stomma *Campagnes insolites*

Création de la collection « Terra d'altri »

La collection « Terra d'altri » a été créée en 1987 par Philippe Renard et Bernard Simeone, elle est aujourd'hui dirigée par Martin Rueff. Son programme tient dans son nom inspiré du roman majeur de Silvio D'Arzo, *Casa d'altri.* Territoire d'Italie et arrière-pays, mais qu'on approche par son altérité prochaine tendue, non comme un miroir où projeter ses rêves d'exotisme, mais comme une main à saisir par-dessus l'abîme. Le poète Francesco Nappo est l'auteur de ce distique :

La patria sarà quando *La patrie ce sera quand*
tutti saremo stranieri. *nous serons tous étrangers.*

Terra d'altri, terre d'autrui, à la condition qu'on y reconnaisse aussi l'étrangeté des Italiens (à) eux-mêmes. Émouvante étrangeté.
À l'heure où il convient de penser l'attachement contre l'enracinement, l'Italie nous offre ses propres arrachements en langues et en livres.

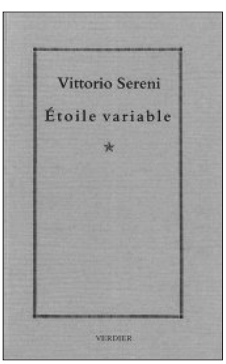
Étoile variable Vittorio Sereni

Traduit de l'italien par Philippe Renard et Bernard Simeone. Collection Terra d'altri

Extrait

Peur seconde

Elle n'a rien de l'effroi
la voix qui m'appelle moi
moi vraiment
de la rue devant la maison
à cette heure de la nuit :
c'est un bref réveil du vent,
une pluie fugitive.
Disant mon nom elle n'énumère pas
mes torts, ne me reproche pas le passé.
Avec douceur (Vittorio,
Vittorio) elle me désarme, m'arme
moi-même contre moi.



Heidegger et le nazisme Víctor Farías

Trad. de l'espagnol et de l'allemand par Myriam Benarroch et Jean-Baptiste Grasset

Heil-Degger ?

Un véritable pavé vient de tomber dans la mare philosophique avec le dossier accablant de Víctor Farías. L'ek-sistence, de moment

du dévoilement de l'Être au-delà de l'étant, cette vérité de l'Être que recherchait Heidegger semble bien s'être incarnée dans un régime, le plus sordide de tous, singulier entre tous par sa pulsion de mort collective, le nazisme.
Ce livre nous concerne d'autant plus qu'Heidegger connut un succès particulièrement retentissant après 1945 en France, où il est devenu la référence obligée, notamment de toutes les philosophies de la destruction du sens, de la mort de l'homme. Certes, il faut se garder de tout amalgame et l'analyse interne de la logique de l'œuvre à l'intérieur de la pensée du philosophe reste à faire. Mais le dossier que nous présente Víctor Farías montre une rectitude parfaite des prises de position d'Heidegger. Son premier écrit (1910) est l'apologie d'un moine augustinien de la fin du XVIIe siècle, Abraham a Sancta Clara, moine fanatique, antisémite, nationaliste virulent. Puis il adhère en 1933 au parti national-socialiste et paye ses cotisations jusqu'en 1945 ! Nommé recteur en 1933, il devient le porte-drapeau de la jeunesse nazie mais il veut trop révolutionnariser l'université et s'il démissionne, ce n'est pas pour rompre avec le nazisme mais parce qu'il pense que le régime ne va pas assez loin. Proche des SA, sa tendance est définitivement battue en 1934 avec la Nuit des longs couteaux. Ce courant n'inaugure qu'une certaine distanciation, non une rupture, car on continue à beaucoup solliciter Heidegger. Dans l'après-guerre, il ne reniera jamais son adhésion au national-socialisme, il n'aura jamais un mot pour les millions de victimes, jamais un mot sur la solution finale ! Il affirme encore dans l'entretien posthume qu'il consacre à ses liens avec le national-socialisme que lorsque les Français se mettent à penser, ils se voient contraints de parler allemand. Tout ce qui est grand dans l'homme est lié à l'enracinement, à la tradition, à la patrie, réaffirme Heidegger au soir de son ek-sistence et c'est ainsi que se referme la boucle sur la sinistre figure d'Abraham a Sancta Clara.
Les fidèles d'Heidegger ne pourront s'en tirer en dissociant une pensée philosophique transcendante d'un engagement concret.
François Dosse, *Espaces temps,* 1988

Des premiers principes *Apories et résolutions*

Damascius

Traduit du grec par Marie-Claire Galpérine

La tradition veut que Damascius ait été le dernier scholarque de l'École d'Athènes. Le plus ancien de ses manuscrits lui donne le nom de « diadoque », successeur de Platon, qu'avait porté Proclus. On peut conclure de là qu'il avait été à la tête de l'Académie au moment où le

décret de Justinien en ordonna la fermeture. C'est le dernier grand nom de l'histoire de la pensée grecque. Après lui, il n'y eut plus que des commentateurs, et qui commentèrent surtout Aristote.
Le *Traité des premiers principes* est son œuvre maîtresse. Y sont posées avec une force singulière toutes les apories auxquelles se heurte la pensée quand elle s'efforce de remonter aux principes fondateurs et, au-delà de l'un lui-même, jusqu'à l'indicible absolu. L'aporie fondamentale naît de la contradiction impliquée dans la notion même d'un principe absolu. Et la grande question est bien : comment se peut-il que hors de l'un il y ait autre chose ? D'où vient qu'il y ait du pluriel et du divers ? Ce que Damascius voudrait nous faire entendre, c'est ce frémissement initial, cette immense rumeur indistincte qui précède le concert universel. Tenter d'être là quand rien n'est encore et que tout se prépare, c'est le suprême effort de la pensée. Mais elle arrive toujours trop tard et ne réussit pas à surprendre le moment du passage.
Cette œuvre représente l'ultime effort de la pensée grecque pour tenter de répondre à ce qui fut pour elle la question philosophique par excellence : à quelles conditions le discours est-il possible ? Et tout s'achève par ce mot : *to ouden,* le rien. Le néant nous renvoie au principe indicible de tout. L'au-delà de l'un et l'en-deçà de la matière désignent les deux limites du mouvement de l'âme. L'univers du discours s'étend entre ces deux abîmes. Il y a deux néants comme il y a deux silences : celui d'où naît la parole et celui en qui elle vient mourir quand il n'y a plus rien à dire.
Marie-Claire Galpérine

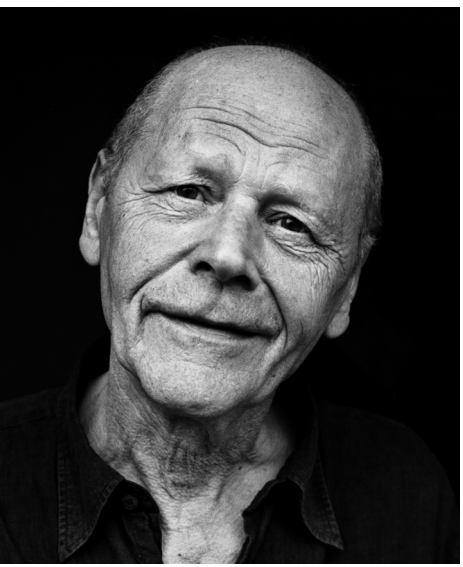
Cette année-là paraissent :

Midrach Rabba, Genèse, tome 1 • *Le Zohar, Livre de Ruth* • Jacob Ben Isaac Achkenazi de Janow *Le commentaire sur la Torah* • Fabienne Courtade *Nous, infiniment risqués* • Damascius *Des premiers principes* • Víctor Farías *Heidegger et le nazisme* • Henry James et Robert Louis Stevenson *Une amitié littéraire* • David Maïmonide et Obadia Maïmonide *Deux traités de mystique juive* • Vittorio Sereni *Étoile variable*

Pierre Michon

Portrait

Pierre Michon, plus profondément que personne, a médité sur la révolution proustienne. Si les styles peuvent se pasticher, alors on peut écrire la *Recherche* sans autre souci que de bien dire. Nul besoin d'imprimer sur la langue la marque de son moi, qu'on le juge superficiel ou profond.



Mais pourquoi bien dire ? Parce qu'il faut être vérace, or les vérités déchirent les tendres âmes ou irritent les yeux du lecteur. Aussi faut-il les envelopper d'une nuée, qui loin de les voiler, rende leurs contours plus précis, tout en apaisant la douleur qu'elles provoquent. En épurant son dire, faire que la vérité referme la blessure qu'elle ouvre, c'est la vraie catharsis, celle qu'en se détournant volontairement d'Aristote, Lucrèce impose à son vers.

Pierre Michon, pour sa part, a choisi la belle langue, sa syntaxe limpide, son vocabulaire trayé, sa rythmique aussi diverse que celle d'un *ragtime.*

Parmi les simples dont il compose son dictame, on trouve aussi quelques grandes scansions du savoir. Jean Genet décrivait les prisons à la manière dont Fustel de Coulanges décrivait la cité antique. Sous la plume de Michon, Frazer et le roi de Nemi, voué à mourir chaque nuit sous les coups d'un meurtrier incertain, deviennent *Le Roi du bois.* Le tableau d'histoire, entre naissance de la peinture aux grottes de Lascaux et naissance de l'histoire moderne lors de la Révolution française, on aura reconnu *Les Onze*: hymne à l'Un en moins, que fut Robespierre, porteur, par son absence même, du clinamen sans quoi il n'y aurait rien qu'atomes en chute dans le vide.

Car la doctrine des atomes traverse l'œuvre. Elle ne gouverne pas seulement l'Univers, mais aussi les animalcules qui parlent ou se taisent. Les *Vies minuscules,* peut-on plus clairement alluder à l'enseignement libérateur d'Épicure ? Peut-on plus clairement pointer l'index vers la sérénité qui doit l'emporter quand on observe les tempêtes du corps et de

l'esprit ? Le roi vient quand il veut ; il dresse où il veut la paroi qui accueillera les figurations immobiles du perpétuellement mobile.
Jean-Claude Milner

Vie de Joseph Roulin Pierre Michon

Que regardent les yeux du facteur Roulin, depuis quels souvenirs nous fixent-ils, ces yeux bleus, innombrables, épinglés aux murs des « tours de Manhattan », sur les tee-shirts, les mugs que l'on achète, en partant, contre quelques dollars ? On sait par Théo que l'homme était républicain et socialiste, qu'il raisonnait très bien et savait beaucoup de choses. Michon a amassé les livres savants et, du haut de ce tremplin, il s'est élancé, tête la première, avec la résolution que l'on voit au plongeur de Paestum, dans la Méditerranée sournoise des possibles. Sans rien dissimuler de ses tours de passe-passe, Michon a réalisé le miracle que l'on se retrouve soudain, tournant les pages du mince volume gaufré, jaune Van Gogh, de l'autre côté de la rondelle de mica, admis à partager les souvenirs de Roulin, d'un Joseph Roulin rétabli dans sa vie de Joseph Roulin, redevenu le protagoniste que tout un chacun est, un tant soit peu, le protagoniste d'une histoire, la sienne. *Vie de Joseph Roulin* est l'un des points de perfection de la prose. Un livre où tout est chargé de résonance, aussi parfait qu'*Un cœur simple*. C'est pourquoi sans doute Roulin entraîne avec lui, quand je regarde son portrait, quand je repense à lui, en même temps que des souvenirs d'Arles ou de l'Estaque, Loulou, le perroquet de Félicité, dont le corps était vert, le bout des ailes rose, le front bleu et la gorge dorée.
Christophe Pradeau

Maison des autres Silvio D'Arzo

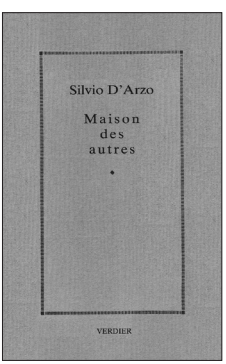
Traduit de l'italien par Philippe Renard et Bernard Simeone. Collection Terra d'altri

Si vous demandez au curé, à la stature et au visage de Falstaff, ce qui se passe à Montelice, ce village perdu de l'Apennin, il répondra invariablement sur un ton désabusé : « Rien… il n'arrive rien de rien… sauf qu'il neige et qu'il pleut. Il neige, il pleut et rien d'autre. »
Mais à la vérité, ce rien n'est pas rien, particulièrement quand notre curé aperçoit cette vieille lavandière inconnue, Zelinda, fille de feu Primo Icci. Elle vit dans une maison, loin du village, au bout du monde, avec la seule compagnie d'une chèvre. Elle intrigue et accapare l'esprit du curé. Et en plus, elle pose d'étranges questions. Deux : une première, mais c'est une

ruse, et une autre qui survient beaucoup plus tard, plus déroutante.
« Il vous vient de drôles d'idées parfois », dira le curé, peut-être moins désabusé.
« Du nouveau là-haut à Montelice ?… Rien de rien. »
Silvio D'Arzo, disparu à l'âge de trente-deux ans, est lui-même une étrange comète de la littérature italienne. La parution de ces deux récits, *Maison des autres* (traduit par Bernard Simeone, fondateur de « Terra d'altri »), et *Un moment comme ça* (traduit par Philippe Renard), nous offre le bonheur de découvrir ou de retrouver cette écriture simple, d'une puissance et d'une poésie prodigieuses.
Dans sa préface, Attilio Bertolucci le confirme : « Demandez donc aux *happy few* quel est vraiment le plus beau récit paru en Italie depuis quarante ou cinquante ans : soyez sûrs… on vous répondra *Casa d'altri* de Silvio D'Arzo. »
Hélène des Ligneris, librairie La Machine à lire, Bordeaux

Extrait

Ce fut un soir. À la fin octobre.
Je revenais des tourbières d'en haut. Ni content ni triste, comme ça. Sans même une pensée en tête. Il était tard, il faisait froid, j'étais encore sur la route : je devais redescendre chez moi, voilà tout.



La nuit n'était pas encore tout à fait tombée : on entendait par instants les clarines des moutons et des chèvres çà et là un peu avant les pâturages. Juste l'heure, vous comprenez, où la tristesse de vivre semble grandir en même temps que le soir et vous ne savez à qui en attribuer la faute : mauvaise heure. Un écureuil traversa la route en courant, glissant presque entre mes pieds.
Alors seulement, au bout du canal qui coulait vingt mètres plus bas, penchée pour laver du linge, de vieilles guenilles, des boyaux ou quelque chose d'approchant, je vis une femme un peu plus vieille que moi. Sur la soixantaine, vous savez.
Dans tout ce silence, ce froid, cet air livide et cette immobilité un peu tragique, la seule chose vivante c'était elle. Elle se penchait – avec peine, me semblait-il –, plongeait les guenilles dans l'eau, les tordait et les battait, et ainsi de suite. Sans lenteur ni hâte, et sans jamais lever la tête.

Je m'arrêtai au bord du talus pour la regarder. Un caillou glissa jusque dans l'eau, mais la vieille ne s'en aperçut même pas. Une seule fois, elle s'interrompit un moment. Elle porta une main à son flanc, jeta un coup d'œil à sa brouette sur la berge et à la chèvre qui fouillait dans l'herbe : puis elle recommença.

Histoire de Tönle Mario Rigoni Stern

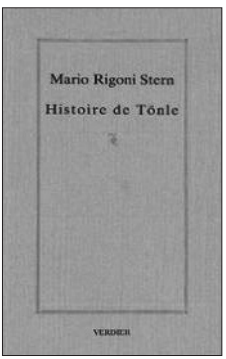
Traduit de l'italien par Claude Ambroise et Sabina Zanon Dal Bo. Collection Terra d'altri

Histoire de Tönle, c'est l'incroyable force de vie, la « liberté libre » d'un personnage extraordinairement présent, concentré, que rien ne détourne de la fidélité à sa terre, frontière entre Autriche et Italie. C'est la folle énergie d'un berger qui, contraint de quitter ses montagnes pour échapper aux douaniers, part gagner son pain sur les routes d'une Europe bouleversée par les faiseurs de guerre. Ni les carabiniers, ni les juges, ni les soldats, ni les combats ne l'empêchent de toujours revenir à sa maison où l'on parle la vieille langue, où l'on partage le savoir des arbres, des bêtes et des saisons, le dur labeur. Ses errances restituent la vie des humbles, terrassiers ou maçons, mineurs, tout un peuple de garçons de ferme, écorceurs de troncs, ouvriers ou paysans, journaliers pauvres obligés de traverser les frontières, les mers aussi, pour chercher une embauche, dormir dans des fenils et mesurer les journées à l'aune de la fatigue du corps. L'homme semble puiser son incroyable résistance dans cette profonde fraternité avec ceux de la terre, qu'ils soient moutons, chiens, coqs de bruyère, ouvriers, paysans ou même soldats, avocats. Il a l'insolente liberté de celui qui de ses mains sait arracher les racines tordues des genévriers, séparer la terre des roches dont on fait les murets, ramasser les feuilles sèches pour la litière des animaux, l'insolente énergie de celui qui rapporte à sa famille non seulement les pièces qu'il coud dans un ourlet mais aussi les pommes de terre à la peau tirant sur le violet et à la blanche chair, les gravures qu'il colporte. Tönle, c'est la vie qui tire sa sève du partage d'un morceau de polenta réchauffé sur la braise autour de laquelle on fait cercle : la vie.
Colette Mazabrard

Extrait

Le printemps de 1915 fut très beau, chez nous. La neige, avec les pluies de mars, avait vite fondu et il semblait vraiment que, plus encore que les autres années, l'appel du printemps, avec le son des cloches et les feux sur le Spilleche et sur le Moor,

avait réveillé en avance la végétation : dès que la neige s'en fut allée en mille ruisseaux, tous les prés se parèrent de blancs crocus, auxquels les abeilles rendirent aussitôt visite, et à la mi-avril, avec le chant du coq de bruyère, les mélèzes avaient fleuri ; aux premiers jours de mai les hêtres aussi mirent leur parure : un beau vert satiné qui tranchait sur le noir des sapins ; le cerisier sur le toit était comme un colifichet dans les cheveux d'une jeune fille, voire un nuage en fleur : les pétales se détachaient des branches encore nues comme des papillons légers et allaient se poser en dansant sur le chaume qui lui aussi semblait reverdir. Cependant le coucou, qui avait fait entendre qu'il était arrivé comme à l'habitude le jour de la Saint-Marc, volait d'un bois à l'autre en répétant son chant : parfois il semblait si proche des maisons des hommes qu'on aurait dit qu'il voulait appeler quelqu'un. À cause de la pluie auparavant, et maintenant de la chaleur inhabituelle, l'herbe des prés poussait généreusement et vite.



Tôt le matin de la journée du 24, Tönle avait mené ses moutons vers les pâturages de toujours, puis il s'était assis pour allumer sa pipe et profiter de la journée. D'abord il entendit comme un grondement dans le ciel, puis une explosion au loin. Il se dressa sur ses jambes et regarda alentour ; il ne vit rien mais il entendit à nouveau se répéter ce grondement et cette explosion, suivis par d'autres plus nombreux. Alors il comprit : la guerre avait commencé et les forts de Campolongo et du Verena tiraient contre ceux de Luserna et de Vezzena.

Cette année-là paraissent :

Le Talmud, traité Moed Katan • Attilio Bertolucci *La chambre* • Nadine Cail *La nuit quitte ses racines* • Silvio D'Arzo *Maison des autres* • Giuseppe Dessì *San Silvano* • Josy Eisenberg et Adin Steinsaltz *Le chandelier d'or* • Clara Gallini *La danse de l'Argia* • Benny Lévy *Le logos et la lettre* • Julio Llamazares *Lune de loups* • Henri Meschonnic *Modernité modernité* • Pierre Michon *Vie de Joseph Roulin* • Mario Rigoni Stern *Histoire de Tönle* • Mollâ Sadrâ Shîrâzî *Le Livre des pénétrations métaphysiques* • Abu Ya'qub Sejestani *Le dévoilement des choses cachées* • Bernard Simeone *Épouvante claire*

Création de la collection « Faenas »

La littérature et la tauromachie sont des lanternes magiques. Toutes deux éclairent le monde en le réinventant. Toutes deux, animées par la poésie, aident les hommes à trouver un chemin.
Le premier livre de la collection, la traduction de l'espagnol d'un court texte étrange et grinçant, *Toreros de salon,* parut en septembre 1989. Trois semaines plus tard, son auteur, Camilo José Cela, recevait le prix Nobel de littérature. La collection « Faenas » était lancée…
Le pari en était simple : proposer une manière de bibliothèque idéale de la littérature taurine en présentant des œuvres classiques jamais traduites en français au côté de textes originaux d'écrivains français qui prendraient le risque de ces étranges voyages.
La biographie de Juan Belmonte, classique parmi les classiques que sont aussi les œuvres de Luis Miguel Dominguín – qui écrivit à la demande de Pablo Picasso –, de Fernando Quiñones ou d'Ignacio Sanchez Mejías d'une part, les textes de Francis Marmande, Jacques Durand, François Garcia ou Yves Revert de l'autre, « Faenas » propose une littérature européenne au risque du dernier rite méditerranéen qui mêle le symbolique et la mort réelle.
Jean-Michel Mariou, directeur de la collection « Faenas »

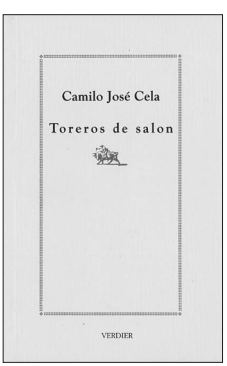
Toreros de salon *Farce accompagnée de clameurs et de fanfares*

Camilo José Cela

Traduit de l'espagnol par Antoine Martin. Collection Faenas

Extrait

Il est regrettable que les autorités prennent le salut du gladiateur à la rigolade. Après tout, avec sa grosse tête, il va mourir. Qu'est-ce que ça change que ce soit d'un coup de corne de taureau, d'une colique miserere, de dégoût, de faim ou d'ennui ? Le tout est de savoir attendre, et de ne pas se précipiter. Le gladiateur porte le bonnet phrygien des hommes libres (influence de la Révolution française). Il salue, coiffe de torero à la main, le mur croûteux d'en face, comme s'il était devant César. Le pouvoir politique n'a jamais atteint les extrémités d'une abstraction aussi subtile. Le gladiateur s'appelle Roque Gómez. Il est court sur pattes. Il a une tête de braconnier. Il est natif de Valdeviejas, diocèse d'Astorga.



Un jour, quand il était petit, Son Excellence Monsieur le Juge, pour s'amuser, le cuita à l'anis jusqu'à l'évanouissement. Le gladiateur s'entraîne, encore et encore, à saluer l'assistance. Dans l'arène, le pouvoir appartient à l'assistance, c'est par elle et pour elle qu'il s'exerce. Dans l'arène, l'assistance, c'est le peuple et le prince confondus. Son pouvoir est de droit divin. Dans ces conditions tout ce qui peut se passer à l'extérieur est hors de propos.

Mario Luzi

Portrait

Il en va de l'œuvre de Mario Luzi comme de celles de ces autres géants du XXe siècle que furent Stravinsky ou Picasso : elle signifie autant par elle-même que par la succession des périodes qui la composent. Mario Luzi publie à vingt et un ans son premier recueil, *La Barque* (1935), et conquiert en quelques années une maturité éblouissante qui culmine avec *Une libation* (1944) et *Cahier gothique* (1947), recueils témoignant de l'angoisse des années de guerre affrontées avec courage et lucidité. Marqué par l'existentialisme chrétien, Luzi apporte à la poésie italienne dominée par le courant « hermétique » une dimension éthique et un questionnement religieux qui ne cesseront de s'affirmer. Dans les années 1960-1970, ce questionnement se fait toujours plus à l'écoute des crises morales et politiques que traverse l'Italie, Luzi plongeant alors « dans le magma » de la complexité humaine : sa conviction devient alors que le poète ne peut parler en son seul nom, mais doit recueillir les paroles contradictoires qui s'affrontent dans la vie sociale et intellectuelle. Tout naturellement, Luzi devient alors auteur de théâtre, écrivant des pièces en vers dont les deux plus importantes forment le *Livre d'Hypatie* (1978), dénonciation fiévreuse de l'intolérance. Dans une dernière période, à partir de 1985-1986, le poète n'écrit plus des « recueils » mais conçoit ses livres comme de grandes architectures où la parole poétique se disloque et se recompose sans

cesse dans une quête d'unité où le doute ne cesse d'avoir sa place, mais qui est malgré tout dominée par la foi chrétienne. *Voyage terrestre et céleste de Simone Martini* (1994), à la fois poème et récit, raconte le retour du grand peintre siennois d'Avignon (où il vient de décorer le palais des Papes) à sa ville natale : voyage terrestre imaginaire, mais aussi « céleste » puisque le vieux peintre, comme le poète, se prépare à la mort. Dans ses tout derniers livres à valeur testamentaire, tel *À l'image de l'homme* (1999), Luzi attribue ses poèmes à un double qui ne cesse de franchir en pensée la frontière entre vie et mort, tout en saluant avec ferveur la beauté du visible. Toscan comme Dante et Pétrarque, Luzi est aussi l'auteur d'innombrables essais sur la poésie (*Le Présent de Leopardi* est l'un des plus marquants) et de proses où, comme dans *Trames,* il dit son attachement à la terre toscane qui a nourri toute son œuvre.

Jean-Yves Masson

Cahier gothique Mario Luzi

Traduit de l'italien par Jean-Yves Masson. Collection Terra d'altri

Extrait

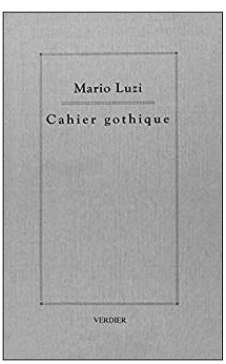
Voyage

Non pas des vitres, mais au-delà de l'Achéron
vos yeux me regardent, villes,
sphères de visages languides au front
tournant dans la suie blême.

C'est moi votre pleur retenu,
ce gémissement résorbé dans l'informe,
moi pour un instant, moi survenu
– puis la tristesse vêtira d'autres formes.

Vivre, et le soleil oublieux exilé
sur les éteules lointaines, toutes proches du ciel,
vivre, c'est encore ce qui nous reste,

les doigts déjà envahis de gel.



Brossard et moi Pierre Dumayet

Autant dire qu'ici le lecteur est valorisé, pris en compte avec respect. Il fait son plein de miel et se cogne au miroir. On ne lui raconte pas d'histoires mais toutes ces histoires tissent un long récit intérieur. C'est l'histoire du monde, l'histoire de l'humanité boursouflée de minuscules aventures qui éclatent en douleurs sous l'apparence des joies. Oui, une histoire autour d'une table : Brossard, moi, Gabrielle et la femme de Brossard, quelques éclairs, quelques éclats de chair. Pas de quoi faire un monde… et pourtant ! Et avant de m'engager plus avant, disons que l'humour est maître du lieu : le narrateur est trop vulnérable pour se prendre au sérieux dans un monologue si sérieux.
Le narrateur et son double, inséparable contraire, nous forcent à sourire pour nous retenir dans les marges décentes de la compassion. Et c'est le piège car on ne fait que parler de la vie, à mots couverts que le temps et le désir transforment en légende. Oui, c'est quand même de cette sacrée vie qu'il est question et de reculer les limites de la mort. Des mots sont catapultés et brusquement ressaisis, comme le mot « pédale » qui traverse l'air où un ange ne passe plus. « La conversation – toute conversation – est la répétition d'une pièce qu'on n'ose pas jouer. »
Pierre Dumayet vient d'écrire un très beau roman qui coule à pic dans l'indicible. Au temps si triste des apparences, voici un vrai récit initiatique qu'il faut relire pour ne pas sombrer, si près de la mer et de ses vertiges. « C'est le regard, la nuit, qui gêne et devient fou. Nous aimerions tant voir ce que le jour cache. »
Hugo Marsan, *Gai pied hebdo,* mars 1989

Cette année-là paraissent :

Le livre hébreu d'Hénoch • Françoise Asso *Reprises* • Pío Baroja *César ou rien* • Camilo José Cela *Toreros de salon* • Pierre Dumayet *Brossard et moi* • Pierre Lory *Alchimie et mystique en terre d'Islam* • Mario Luzi *Cahier gothique* • Henri Meschonnic *La rime et la vie* • Raffaele Nigro *Les feux du Basento* • Giorgio et Nicola Pressburger *Histoires du Huitième District* • Porphyre *L'antre des nymphes dans l'Odyssée* • Domenico Rea *Spaccanapoli* • Franco Rella *À travers l'ombre* • Rafael Sánchez Ferlosio *Ruses et aventures d'Alfanhui* • Abraham Spire *Journal révolutionnaire* • Giani Stuparich *L'île* • Maria Tasinato *L'œil du silence* • Llorenç Villalonga *Un été à Majorque*

Création de la collection « Der Doppelgänger »

Le nom de la collection, *Der Doppelgänger,* qui désigne en allemand le double, renvoie autant à l'essence même du texte traduit qu'à l'un des thèmes favoris de la littérature allemande, et, par-delà, à l'idée que l'Allemagne n'est pas une, mais plurielle.
Plutôt que de se consacrer à l'illustration d'une esthétique précise, l'esprit de la collection voudrait contribuer à servir la littérature de langue allemande en gardant présent à l'esprit le fait que celle-ci dépasse la seule Allemagne, et possède, au meilleur de ses traditions, une vocation européenne. Y sont donc les bienvenus des auteurs qui contribuent tout particulièrement à illustrer ce décentrement, par leur situation historique, linguistique, géographique, etc., mais aussi des auteurs dont la lecture est un des éléments de compréhension critique de l'Allemagne, des autres pays germanophones et des discours contemporains.
La collection, dirigée par Jean-Yves Masson, publie indifféremment des auteurs d'aujourd'hui et des auteurs du passé, et, parmi ces derniers, des auteurs reconnus autant que des écrivains rares et clandestins. L'ambition de contribuer à une meilleure connaissance de la littérature allemande n'a de sens à nos yeux qu'en ce qui concerne l'héritage du passé. En matière d'auteurs contemporains, la collection s'attache à parier sur quelques noms considérés comme exemplaires de ce que la littérature de langue allemande peut offrir de meilleur dans les années à venir, sans aucun désir d'offrir un reflet objectif de la situation actuelle.

Chant éloigné Rainer Maria Rilke

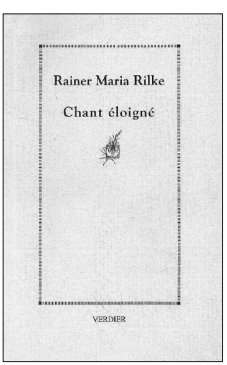
Traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson. Collection Der Doppelgänger

Extrait

Comme un son qui regarde dans le miroir
retentissait le chant d'un merle en novembre
(ou comme si quelqu'un touchait sa propre
chevelure
en souvenir d'un jour où elle fut caressée).

Mais le matin, en février,
à un pinson il est déjà permis d'oser dire
haut et fort à la face de l'année
autre chose qu'un souvenir.

Muzot, mi-février 1924



Miguel Delibes

Portrait

Dans l'œuvre protéiforme de Miguel Delibes, il faut distinguer en premier lieu sa trilogie rurale : *Le Chemin, Les Rats* et *Les Saints Innocents,* ancrée dans la dure réalité de la Castille des années soixante. Loin d'un pseudo-réalisme ou de la fresque paysanne, les trois romans, témoignant toujours de l'âpreté du vécu, vont d'une écriture sobre à une forme délibérément poétique. C'est la voix de l'innocent, disant mieux que toute description à la fois la condition quasi féodale des travailleurs de la terre et la richesse du savoir paysan sur les choses de la nature. La langue de Delibes, distingue, juste et précise, chaque plante, chaque animal, chaque geste de la vie rurale, dont les noms sont menacés d'oubli, comme sont menacées la ruralité et la nature elle-même, l'un des derniers combats de l'auteur, mort en 2010.

Les romans plus tardifs s'attachent à des épisodes essentiels de l'histoire espagnole où se joue l'aspiration à la liberté et la fraternité. Nourrie de l'expérience de l'écrivain dans la marine durant la guerre civile, *L'Étoffe d'un héros* montre l'absurdité, la haine militariste et la difficulté pour l'individu de choisir ce qui est juste. Une question que son dernier roman, *L'Hérétique,* situe dans le contexte de la persécution des protestants dans l'Espagne du XVIe siècle.

Bien d'autres romans, récits et nouvelles constituent cette œuvre désormais classique en Espagne. Citons la confession intime sur la mort de sa jeune épouse, *Dame en rouge sur fond gris* ; le long monologue de *Cinq heures avec Mario,* que le théâtre a fait résonner pendant quarante ans en Espagne, comme si l'on ne se lassait pas de cette parole vive, sur un pays déchiré entre un passé sombre et la modernité menaçante, d'une femme veillant la dépouille de son mari, lui reprochant de ne jamais avoir cédé aux compromissions qui leur auraient rendu la vie plus facile.

Une œuvre qui croise l'intime et l'universel.

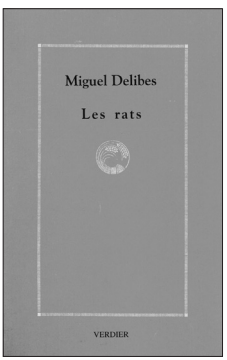
Dominique Blanc

Les rats Miguel Delibes

Traduit de l'espagnol par Rudy Chaulet. Collection Otra memoria

Extrait

Peu après le lever du jour, le Nini apparut à l'entrée de la grotte et contempla la nuée de corbeaux réunis en conseil. Les trois peupliers écimés de la rive, couverts de ces gros volatiles, ressemblaient à trois parapluies fermés, la pointe dirigée vers le ciel. Les terres basses de don Antero, le Puissant, tiraient sur le noir dans le lointain, comme un immense champ de cendres. La chienne se blottit contre les jambes de l'enfant et il lui caressa l'échine à rebrousse-poil de son pied nu et crasseux, sans la regarder, puis il bâilla, s'étira et leva les yeux vers le ciel lointain et satiné :
« Le temps est à la gelée, Fa. Dimanche, on ira chasser les rats », dit-il.
La chienne agita nerveusement sa queue tronquée et fixa sur l'enfant ses prunelles vivaces et jaunâtres. Les paupières de la chienne étaient gonflées et dépourvues de poils ; les chiens de son espèce arrivaient rarement à l'âge adulte les yeux intacts ; ils les perdaient souvent aux broussailles des ruisseaux, criblés par les herses, la renouée et le chiendent.



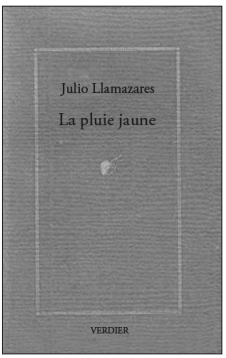
La pluie jaune Julio Llamazares

Traduit de l'espagnol par Michèle Planel. Collection Otra memoria

Construit exclusivement autour de la conscience et de la voix d'un seul personnage, *La Pluie jaune* est d'abord le roman de la solitude, du délaissement humain. Solitude et délaissement dont les causes, d'ailleurs, ne sont nullement mystérieuses, sont même repérables, historiquement et géographiquement.
À cette vie inscrite dans son cadre naturel et ancestral, à cet équilibre dans lequel l'homme a son séjour, ont succédé la désolation, le déséquilibre, l'effacement de l'humain dans un site devenu inhabitable. Enregistrant les étapes de cet effacement, Julio Llamazares a composé ce beau livre de deuil et de mémoire, cette sobre et sombre élégie dédiée à une terre qui meurt.
Patrick Kéchichian, *Le Monde,* mai 1990

Extrait

À distance, face à eux, sur le versant opposé de la montagne, les toits et les arbres d'Ainielle, à l'étroit entre les pics rocheux et les terrasses, commenceront alors à se fondre avec les premières ombres d'une nuit qui, ici, contre le ponant, arrive toujours beaucoup plus tôt. Vu du coteau, Ainielle est suspendu au-dessus du ravin, telle une avalanche de lauzes et d'ardoises torturées, et ce n'est qu'aux vitres et aux ardoises des maisons les plus basses – celles qui ont roulé, attirées par l'humidité et le vertige de la rivière – que le soleil parviendra à arracher encore un dernier scintillement. Mais le silence et le calme seront absolus. Aucun bruit, pas la moindre fumée, pas une présence ni l'ombre d'une présence dans les rues. Même pas le tremblement imperceptible d'un rideau ou d'un drap suspendu au-devant de l'une des nombreuses fenêtres. Ils ne pourront deviner au loin aucun signe de vie. Et cependant, ceux qui regarderont le village des hautes terres dénudées de Sobrepuerto sauront qu'ici, dans ce grand calme et ce grand silence, parmi toutes ces ombres, moi, je les aurai vus et je les attendrai.



Cette année-là paraissent :

Commentaires du Traité des pères • *L'Ecclésiaste et son double araméen* • Torquato Accetto *De l'honnête dissimulation* • Francesco Biamonti *L'ange d'Avrigue* • Giuseppe Bonaviri *Le murmure des oliviers* • Manuel Chaves Nogales *Juan Belmonte matador de taureaux* • Miguel Delibes *Les rats* • Pierre Dumayet *La nonchalance* • Jesús Fernández Santos *Tête rase* • Christian Jambet *La grande résurrection d'Alamût* • Julio Llamazares *La pluie jaune* • Arturo Loria *Le registre* • Pierre Mertens *Les chutes centrales* • Henri Meschonnic *Nous le passage* • Pierre Michon *Maîtres et serviteurs* • Rainer Maria Rilke *Chant éloigné* • Franco Vegliani *La frontière*

Armand Gatti

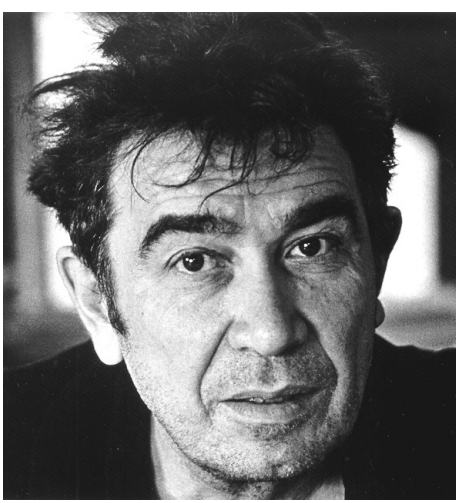
Portrait

C'était à Toulouse, en 1982. Celui que nous appellerons bientôt Bob (Gérard Bobillier) aborde Armand Gatti : « On voudrait éditer ton œuvre théâtrale. » Gatti ne se pose pas la question de savoir pourquoi une maison qui publie des ouvrages de pensée juive (qu'il connaît) veut publier son théâtre. Au terme de la conversation, il sait pourtant qu'il va être désormais chez lui dans cette compagnie.

Je fus donc chargé de rassembler et organiser les textes que Gatti avait sur sa table de travail, je les apportai aux éditions Verdier.

Et c'est ainsi que reparurent après une longue absence en librairie *Le Crapaud-Buffle, Le Poisson noir, La Vie imaginaire de l'éboueur Auguste G., Chant public devant deux chaises électriques, Les Treize Soleils de la rue Saint-Blaise, Le Cheval qui se suicide par le feu, Rosa collective, La Passion du général Franco, Le Chant d'amour des alphabets d'Auschwitz,* etc.

En 1991, Gatti est invité au festival d'Avignon pour y créer, avec trente-cinq jeunes de la banlieue, une pièce sur les guerres de religion, *Ces empereurs aux ombrelles trouées.* Le magnifique coffret contenant trois volumes (44 pièces, 4 400 pages) vient de sortir des presses, les Verdier, venus assister à la représentation, nous l'apportent. À ce propos, Gatti dira : « Nous pouvons enfin dire que les mots peuvent réécrire le passé. » Celui qui avait arpenté le monde entier comme journaliste puis comme dramaturge et metteur en scène (et n'oublions pas le cinéaste), de la Chine au Guatemala en passant par l'Irlande, l'URSS, Cuba ou l'Algérie, trouve enfin sa juste place, dans ce qu'il nomme « la bibliothèque ».



L'histoire de La Parole errante (tel était le nom de notre entreprise théâtrale) avec Verdier se poursuivra avec la réédition de quelques pièces tirées du coffret et surtout, en 1999, le livre-fleuve *La Parole errante* (1 794 pages), dont Gatti fera de très belles lectures. Ce livre, c'est entrer dans l'inconnu du siècle et

celui de ses mots. C'est accepter de se laisser porter vers des dimensions ignorées de l'espace et du temps. C'est entamer un dialogue où l'on ne sait jamais où s'arrêtent les questions, où commencent les réponses. C'est aussi accepter de ne pas tout comprendre.
Gérard Bobillier, lui qui avait presque tout compris, acquiesça à l'édition du quatrième tome des œuvres théâtrales : *La Traversée des langages* (14 pièces, 1 295 pages). L'un des titres pourrait à lui seul évoquer l'ensemble : *Rosier blanc du cimetière d'Arras. Rencontre de symétries sur les vitraux où Évariste Galois et Jean Cavaillès en couleurs l'un de l'autre sont ressortissants d'une même étoile du matin.*
Gatti ignorait le mot fin. Pour lui, la création était un chantier toujours ouvert. Une marche continue : un mot, plus un mot, plus un mot, « comme si marcher était le but à atteindre ».
Et je l'ai entendu dire : « Merci aux éditions Verdier d'être, merci à Bob évidemment, mais aussi et surtout à Michou [Michèle Planel] et Colette [Colette Olive] sans qui cette aventure n'aurait pas été possible. »
Jean-Jacques Hocquard

L'espoir maintenant *Les entretiens de 1980*

Jean-Paul Sartre et Benny Lévy

Après la dissolution de l'organisation politique que Benny Lévy avait animée de sa pensée, de 1968 à 1974, il se fit entre Sartre et lui un dialogue permanent, une réflexion à deux voix, d'où les fameux *Entretiens de 1980* sont issus. Ils firent grand bruit à l'époque, tant les anciens amis de Sartre, à commencer par Simone de Beauvoir, refusèrent d'admettre le tournant important que la pensée de Sartre engageait à prendre avec elle. Les voici réunis en un livre, avec une présentation de Benny Lévy et un texte admirable de conclusion, « le mot de la fin » qui appelle quelques commentaires.
Le point nodal, celui qui avait fait scandale, était le suivant : Sartre abandonnait la problématique de ses anciennes *Réflexions sur la question juive.* Il ne se contentait plus de définir le juif par ce qui le constitue dans le regard de l'antisémite. Le juif n'était plus le fruit d'une opération imaginaire, mais, sous l'aiguillon de Benny Lévy, Sartre admettait que la religion juive eût, comme telle, un enracinement dans le réel, soit l'étude de la Lettre révélée, et que le messianisme juif fût bien l'une des voies par lesquelles nous serions contraints de passer, si le mot de l'espoir gardait un sens actuel [...]. Lévy voit dans ce discours sur l'espoir l'équivalent

d'un mythe platonicien. […] Ce mythe ne dit rien d'autre que ceci : je suis attendu, non certes ici, mais toujours en un là-bas. L'Autre n'est plus, comme le voulait Levinas, celui qui m'apprend la vie, mais celui qui m'affronte à la mort, qui me somme de vouloir vivre comme immortel. « Le Pour-Soi est immortel. » Quelle norme adopter pour assumer une telle immortalité ? Autrement dit, quel impératif doit-on respecter ? La loi morale kantienne est le point de départ de la réflexion éthique, mais non pas son terme et son dernier mot. En effet, c'est son impossibilité qu'elle dévoile. « Fais en sorte que la maxime de ton action puisse valoir comme maxime universelle » est une épreuve, sur laquelle je bute inévitablement. Comment conserver l'espoir ? en me produisant comme sujet à partir de cette épreuve.
Christian Jambet, *La Revue des deux mondes,* juin 1991

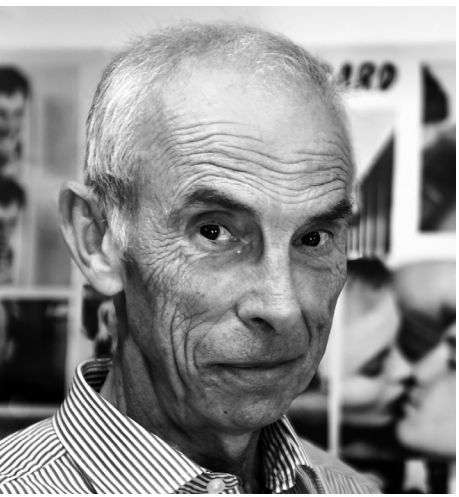
Cette année-là paraissent :

Les homélies clémentines • *Le Talmud, traité Haguiga* • *Sang gris : un atelier d'écriture à La Courneuve* • *Zohar, tome 3* • Françoise Asso *Déliement* • Paolo Barbaro *Journal à deux* • François Bon *L'enterrement* • Rudolf Borchardt *Déshonneur* • Alfred Döblin *Ætheria* • Sonia García Soubriet *L'autre Sonia* • Armand Gatti *Œuvres théâtrales* • Benny Lévy et Jean-Paul Sartre *L'espoir maintenant* • Moïse Hayyim Luzzatto *Le philosophe et le cabaliste* • Gabriel Miró *D'un âge l'autre* • Anna Maria Ortese *La lune sur le mur* • Leopold von Sacher-Masoch *L'amour de Platon* • Vittorio Sereni *Les instruments humains* • Rûzbehân *Le jasmin des fidèles d'amour* • Bernard Simeone *Une inquiétude* • Franco Vegliani *Procès à Volosca* • William Butler Yeats *Les cygnes sauvages à Coole*

Pierre Bergounioux

Portrait

Pierre Bergounioux dédicace ce soir à Paris. Je lui tends son livre, nous parlons un moment, il signe. Mais ce n'est pas fini. J'en avance un autre caché sous la manche, tout petit, alors que les années ont passé, *Le Matin des origines,* ancien de dix ans. Pierre me dit: « Tu te trompes », tout de go, avec la mine consternée, les narines essoufflées, les bras malgré eux. J'aurais donc commis la plus énorme des balourdises en te tendant ce petit livre des origines chez Verdier (le premier de toi à couverte jaune), mais en même temps, au-delà de toute improbité, je me demandais comment l'entière bonne foi d'un lecteur pouvait s'être fourvoyée, à ce point. Débouté mais lecteur bon Dieu. J'ai relu depuis dix et vingt fois *Le Matin des origines,* chaque fois comme la première, gros ballot émerveillé de trente à cinquante ans, le livre le plus recommandé, offert, et toi, « Tu te trompes », lancé de front. De front, crois bien cher Pierre qu'en me faisant dédicacer *Le Premier Mot* ce jour-là, j'avançais dans ton œuvre avec l'éblouissement de ce *Matin des origines, Ce pas et le suivant, Jusqu'à Faulkner,* jusqu'aux *Carnets* tandis que cette mince couverture jaune me semblait receler la petite lumière de ce sur quoi tu n'as cessé de revenir, la part cardinale de ta quête, ta musique comme à nulle autre. De bonne foi je ne me suis pas trompé, permets-le. Et mieux, sans *Le Matin des origines,* soixante pages lues de nuit, dans la forêt de Fontainebleau, sous les arbres, je crois que je ne me serais pas permis une ligne. Ce livre décida beaucoup, tu te trompes ou moi. Et toujours ta réserve suffoquée lorsque parut un de mes textes chez Verdier, le premier, ta mine, ton sérieux exténué, ta main qui pesait un poids imaginaire: « Michel, tu ne sais pas dans quoi tu viens de foutre les doigts. » C'est vrai je ne le savais pas, fichtrement cher Pierre. Tu ne te trompais pas, je ne me suis pas trompé.

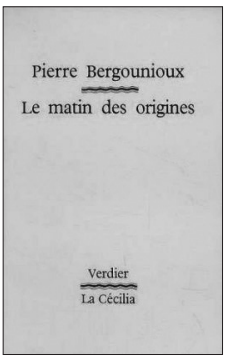


Michel Jullien

Le matin des origines Pierre Bergounioux

Extrait

Les bêtes ont reçu les ailes, les crocs, les poisons, leur livrée verte ou sable pour se maintenir en vie – c'est leur lot de bêtes – et nous, les lumières de la raison. Seulement elles jettent, ces lumières, sur les choses, quand on finit, un peu, par les connaître, un jour tel qu'on n'en a plus tellement envie. Le premier à avoir établi que penser nous qualifie en propre et qu'à ce faire, notre existence trouve son accomplissement, celui-là s'avise aussi, lors de l'hiver 1619, dans l'Allemagne dévastée où il guerroyait, que sa douleur augmente avec son savoir. De sorte que la plus haute lucidité coïncide-rait avec la pire souffrance et que si nous ne possédions que cette triste faculté, que sa clarté d'éclipse, nous n'aurions pas le cœur à rester. C'est peut-être pour ça qu'elle vient si tard et que, même après, quand on l'a, qu'on le sait, qu'on s'évertue à en user ainsi qu'il est requis, on n'y arrive pas très bien, pas toujours. Sans doute est-elle chose singulière, dépourvue de contours, de poids et de saveur, de couleurs, d'attrait. Tout impondérable qu'elle soit, on ne la meut, n'y entre qu'avec effort. Le séjour en est pénible, pareil à quelque chambre pneumatique où l'air respirable a été raréfié. On s'arrache les yeux à discerner d'impalpables reliefs, des transparences floues, des liaisons arachnéennes. Et l'on n'est jamais certain qu'en cela réside le principe de ce qui est, la nature véritable et la raison suffisante du monde qu'on a envisagé en pensée. Mais c'est peut-être qu'on ne souhaite pas tellement réussir. On n'aurait pas le courage de triompher. On ne pourrait pas supporter la douleur infinie que c'est, ce doit être, de tout savoir. En vérité, on ne voudrait plus.



Création de la collection « Slovo »

Hélène Châtelain et moi nous sommes rencontrées alors qu'elle fondait la collection « Slovo », à la demande de Gérard Bobillier. Amitié immédiate, indéfectible. J'étais une jeune traductrice décidée à vouer sa vie à la littérature, elle était déjà rompue à la guérilla des mots et prête à accorder l'asile aux grands textes. *Slovo,* qui signifie « mot », est « non tant

un assemblage de lettres (voyelles et consonnes, vocalises et constructions) qu'un être vivant, avec sa respiration, ses fatalités, son destin. Donc mortel – et pouvant donner vie, porteur d'hérédité, de maladies, apte à la folie, à la déviance, à la résurrection – et la reconnaissance des siens ».
Bien vite, je parle à Hélène de Sigismund Krzyzanowski, ce génie méconnu, à ce point inassimilable qu'il était resté invisible, échappant même aux purges staliniennes – des textes magnifiques où mots et alphabet sont vivants, résistent à la violence du temps –, toute une œuvre qu'était en train de découvrir et qu'allait peu à peu publier, à Moscou, Vadim Perelmouter.
Puis il y a la publication intégrale des *Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov, dont elle sait l'absolue nécessité. Un monument d'humanité. Là aussi, elle s'engage dans l'édition de tous les textes qui se poursuivra au fil du temps, avec la complicité de Luba Jurgenson et Sophie Benech.
À sa demande, Yvan Mignot, ami fidèle et poète au long galop, se lance dans l'impossible traduction des œuvres en prose et en vers de Daniil Harms. Et travaille pendant plus de vingt ans à celle encore plus impossible de Vélimir Khlebnikov, « président du globe terrestre », si grand poète qu'il « ne passait pas par n'importe quelle porte ». Sons sémantisés, travail sur les radicaux, écriture en langue des oiseaux, poésie stellaire, tentative de dénombrer l'univers… la poésie du futur advient, s'éveille sous nos yeux, chante à nos oreilles dans le tumulte de la guerre civile.
Il y aura aussi la rencontre essentielle avec Vassili Golovanov qui entraîne dans sa course d'autres auteurs d'aujourd'hui, Vladislav Otrochenko, Andreï Baldine, Maxime Ossipov, Andreï Tarkovski. Chacun à sa façon se décentre, cultive l'écart, questionne la langue, l'espace.
Nous continuons à cheminer à leurs côtés.
Catherine Perrel, codirectrice de la collection « Slovo »

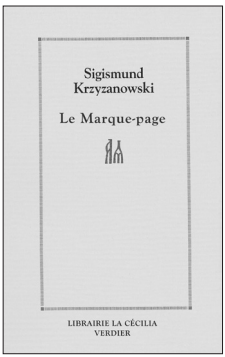
Le marque-page Sigismund Krzyzanowski

Traduit du russe par Catherine Perrel et Éléna Rolland-Maïski. Collection Slovo

Extrait

La géante de trois cents mètres s'efforce de dégourdir ses pattes lourdes et enflées, avance en martelant la courbe d'acier du pont, contourne les tristes pierres du Trocadéro pour prendre la rue d'Iéna en direction du bois de Boulogne: dans cette tranchée coincée entre les immeubles, la Tour se sent engoncée; à une ou deux reprises, elle heurte des

murs endormis, les maisons craquent et s'écroulent comme châteaux de cartes, réveillant les quartiers voisins. Moins effrayée qu'embarrassée par sa maladresse, elle tourne dans la rue suivante. Mais là, entre ces maisons soudées, rien à faire. Pendant ce temps, Paris au sommeil léger s'éveille : la brume nocturne est striée par les feux des projecteurs, les sirènes d'alarme retentissent et, là-haut, dans le ciel, les moteurs vrombissent déjà. Alors la Tour lève ses pattes d'éléphant et, d'un bond, saute sur les toits des maisons ; les os des toits craquent sous le pas lourd du monstre d'Eiffel ; multipliant les catastrophes dans sa course, il est déjà à la lisière du bois de Boulogne et, perçant de ses flancs d'acier une large trouée, il poursuit son exode. Le jour commence à poindre. Paris aux trois millions d'âmes, réveillé par la panique, encombre toutes les gares, la nouvelle de la Tour enragée fait gémir les rotatives, court le long des fils électriques, passe de bouche en bouche. Le soleil apparaît au-dessus de l'horizon et permet aux Parisiens tournant la tête dans la direction habituelle, vers l'endroit habituel où se dressait habituellement la pointe de la Tour, de voir l'espace inhabituellement vide – et rien que lui.



Les saints innocents Miguel Delibes

Traduit de l'espagnol par Rudy Chaulet. Collection Otra memoria

L'Azarías pue. Il pue la fiente de poule. Il pisse sur ses mains pour ne pas avoir de crevasses et sa bouche est sans dents. L'Azarías aime la *busarde jolie,* hibou ou corneille, il la caresse et la gratte entre les yeux, il la nourrit.

L'Azarías aime aussi la Petite Gosse, fille première-née de sa sœur, la Régula. La Petite Gosse ne marchera pas, ne parlera pas, fera sous elle pour toujours et ne tiendra même jamais sa tête. Parfois la Petite Gosse crie ; elle crie, et une terreur sans nom remonte du fond des âges. Mais l'Azarías ne craint pas la Petite Gosse et il lui gratte *avec insistance les cheveux derrière la tête.* L'Azarías et la Régula sont frère et sœur, ils tiennent l'un à l'autre et tâchent de se tenir à leur place qui est celle des écrasés.

Les écrasés de la terre castillane sont sans mots. Ils servent sous la férule des maîtres ; ils leur appartiennent, à l'égal des bois, des terres, des bêtes, des maisons. Ils ploient sous leurs désirs impérieux et s'appliquent même à

déchiffrer l'alphabet quand madame la marquise entreprend d'éradiquer l'analphabétisme dans la propriété. Les écrasés existent dans le sillage des maîtres et trouvent que *madame est bien bonne pour les pauvres.*
Mais le vent se lèvera et le señorito Iván récoltera la tempête qu'il a semée ; le señorito Iván n'aurait pas dû tirer sur la *busarde jolie.*
Il n'aurait pas dû.
Marie-Hélène Lafon

Cette année-là paraissent :

Chapitres de Rabbi Éliézer • *Faenas*, nº 1 • *Le Talmud, traité Makkot* • Mohammad Ali Amir-Moezzi *Le guide divin dans le shî'isme originel* • Leopold Andrian *Le jardin de la connaissance* • Pierre Bergounioux *Le matin des origines* • Camilo José Cela *L'aficionado* • Miguel Delibes *Les saints innocents* • Erri De Luca *Une fois, un jour* • Iouri Dombrovski *Le singe vient réclamer son crâne* • Pierre Dumayet *La vie est un village* • Luciano Erba *L'hippopotame* • Armand Gatti *Le chant d'amour des alphabets d'Auschwitz* • Hugo von Hofmannsthal *La femme sans ombre* • Hugo von Hofmannsthal *L'homme difficile* • Boris Khazanov *Le contre temps* • Sigismund Krzyzanowski *Le marque-page* • Alain Lercher *Le dos* • Julio Llamazares *La rivière de l'oubli* • Hugo Marsan *Le balcon d'Angelo* Jean-Claude Milner *Constat* • Alberto Olivo *Fatal courroux*

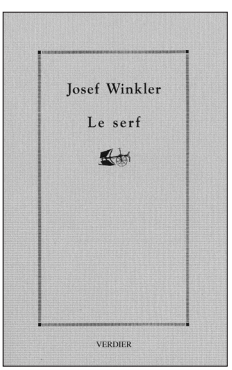
Le serf Josef Winkler

Traduit de l'allemand (Autriche) par Éric Dortu. Collection Der Doppelgänger

C'est un livre funèbre et magnifique, qui évoque plus qu'il ne raconte une enfance dans un village de Carinthie autrefois brûlé par des enfants puis rebâti en forme de croix et hanté par le souvenir du suicide de deux jeunes garçons qui, faute de pouvoir s'aimer librement, se sont pendus dans une grange. *Le Serf* est traversé par des souvenirs, des évocations de rêves, de rites, de figures familiales ou villageoises – le père laboureur, la sœur endeuillée, les valets de ferme… – et fustige le poids du catholicisme et la haine de l'autre qui gangrènent l'Autriche. Josef Winkler est l'un des principaux écrivains autrichiens, bien que ses ouvrages restent hélas peu connus du grand public français. Il mène, dans une langue très singulière, obsessionnelle et baroque, une lutte contre sa propre culture et s'inscrit en cela dans la lignée d'Elfriede Jelinek ou de Thomas Bernhard. […] Peut-être a-t-il contribué, avec Sade, Genet, Guyotat et quelques autres, à me faire comprendre combien l'obsession et le fantasme sont le terreau de l'écriture et doivent façonner une langue, une voix singulière.
Jean-Baptiste Del Amo, *Lire,* juin 2017

Extrait

Je regardai par-dessus le mur du cimetière, et aperçus Jakob couché dans son cercueil ouvert. La neige tombait sur sa face de macchabée cireuse et jaune, et fondait sur les ongles, longs d'une aune, de ses mains croisées. Les flocons disparaissaient dans la cavité vide de ses yeux grignotés et dans sa bouche à la langue desséchée et recroquevillée. Deux taupes vêtues de noir et coiffées de crêpe déambulaient entre les tombes ; elles portaient le couvercle de son cercueil et chantaient un cantique funèbre à mi-voix. Je vis, en m'éloignant du mur, un corbillard ailé descendre, pleins phares, le bras vertical du crucifix de notre village en direction du cimetière. Le fossoyeur descendit de son véhicule funèbre, une gerbe à la main, et l'appuya contre la grille couverte de neige. Je me dissimulai, le cœur battant, derrière le pilier de la grange où Hanspeter s'était pendu, et ne m'aventurai à nouveau dans la grand-rue enneigée que lorsque la voiture ailée noire eut disparu. Des chauves-souris essoufflées, aux ailes couvertes d'une poussière de neige, me passèrent au-dessus de la tête.



Temps machine François Bon

Il y a plus de sens dans le monde qu'on en trouve aux pages des livres parce que la lutte des classes, la répartition inégale des biens dépasse la sphère économique et traverse, aussi, le symbolique. Il a tenu à presque rien, à un gamin des années cinquante, que le silence qui a enveloppé le capitalisme industriel dès ses éveils ne se referme, intact, inviolé sur sa fin. Dire un monde divisé dans les termes requis suppose, par définition, un être double, qui tiendrait ensemble les deux cultures séparées, antagonistes, des sociétés développées, scolaire, littéraire, d'un côté, technique, appliquée, de l'autre et c'est ce qui, en principe, ne se peut pas. À moins qu'une irrégularité de la reproduction ne bouscule les partages. François Bon est issu d'une lignée de mécaniciens dont le dernier en date a épousé une institutrice, elle-même fille d'instituteurs. Sa trajectoire, les Arts et Métiers, dont il claque la porte, ses emplois précaires, passagers un peu partout dans le monde, ses livres, son style – l'homme même – s'en déduisent.
Temps machine dresse le procès-verbal du procès de production classique lorsqu'il s'efface de l'horizon qu'il avait rempli de ses fumées, du fracas de ses machines, de l'espérance révolutionnaire qu'il avait nourrie, portée. On a aux mains l'épilogue du siècle dernier quand on n'y comptait plus.
Pierre Bergounioux

Tout ou rien Varlam Chalamov

Traduit du russe par Christiane Loré. Collection Slovo

Il est des livres cardinaux. Ceux-là, souvent, ne valent ni par leurs qualités esthétiques ni par la profondeur ou l'élégance de leur pensée, mais plutôt par la rusticité presque naïve de leur propos qui peut ne tenir qu'à une sentence, un axiome. Lorsqu'on est dans la détresse ou le doute, c'est vers eux que l'on se tourne, c'est de nouveau leur commerce que l'on recherche, et jamais ils ne manquent à l'appel. Ce sont des sortes de boussoles qui permettent au lecteur de s'orienter, de maintenir un cap, dans le vaste monde des idées et des mots, dans le vaste monde tout court aussi. Ces livres sont rares, et d'autant plus précieux. Chacun les siens. Parmi eux, pour moi, *Tout ou rien,* de Varlam Chalamov – un assemblage un peu foutraque d'essais, de notes et de poèmes, qui s'achève sur un bref récit, un manuel de sagesse pratique. On pourrait le résumer par cette maxime empruntée aux révolutionnaires de son temps, mais qu'il est le seul à transposer dans l'écriture de façon aussi radicale : faire

coïncider les mots et les actes. Car, puisqu'il participe « au drame de la vie », « le comportement du poète est partie intégrante de sa poésie ». Autant dire que « le talent est une très grave responsabilité ».
Christophe Manon

Célébrations dans la tourmente

La résistance spirituelle dans les ghettos et les camps de concentration

Traduit du yiddish par Ephraïm Rozen et Judith Aronowicz

Cinquante ans. Se souvenir. Vanité des pèlerinages, pathétique dérisoire des protestations contre l'oubli. L'histoire, superbe, celle-là même qui laissa voir la barbarie au cœur de la plus splendide civilisation, l'histoire tourne la page. Pages d'histoire, révision des points de vue ; à quel titre, murmurent les ignobles, refuser à l'intelligence historienne le droit de renouveler les points de vue ? Il n'y a pas de mémoire dans l'histoire. La mémoire d'Israël retient-elle les horreurs des barbares civilisés dans le détail ? Retient-elle même les gestes héroïques des victimes insurgées ? Elle retient la sainteté qui s'écarte de l'histoire des vainqueurs. Dans ce petit livre sans âge, écoutez les histoires de bouts de chandelles, de lanières de phylactères. C'est la résistance juive, l'éternité d'Israël.
Benny Lévy

Cette année-là paraissent :

Célébrations dans la tourmente • *Compagnies de Pierre Michon* • *Faenas, n° 2* • *Lettre sur la sainteté* • *Mémoires de 68* • Pierre Bergounioux *Le grand sylvain* • Francesco Biamonti *Vent largue* • François Bon *Temps machine* • Varlam Chalamov *Tout ou rien* • Esther Cotelle *La prostitution de Margot* • Didier Daeninckx *Autres lieux* • Richard Dembo *L'instinct de l'ange* • Luca Doninelli *Les deux frères* • Armand Gatti *Armand Gatti à Marseille* • Armand Gatti *La journée d'une infirmière* • Gert Jonke *L'école du virtuose* • Sigismund Krzyzanowski *Le club des tueurs de lettres* • Guy Lardreau *La véracité* • Hugo Marsan *Le corps du soldat* • Charles Mopsik *Les grands textes de la Cabale* • Montserrat Roig *Le chant de la jeunesse* • Jean-Jacques Salgon *07 et autres récits* • Bernard Simeone *Mesure du pire* • Josef Winkler *Le serf*

Derniers poèmes William Butler Yeats

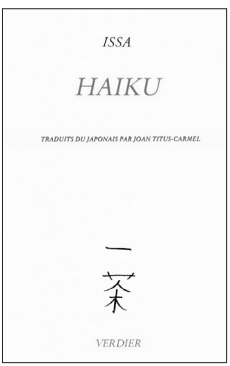
Traduit de l'anglais par Jean-Yves Masson

On parle souvent de l'impossibilité de traduire la poésie dans une autre langue, de la difficulté à rendre la véritable dimension poétique. La signification peut être conservée, mais qu'en est-il de tout ce qui constitue la nature même du poème ? Jean-Yves Masson s'est lancé dans cette tâche impossible. Son premier mérite est de traduire intégralement des volumes de poèmes de Yeats, ce qui, avant lui, n'avait jamais été entrepris. Sa tâche était difficile et sa réussite est par ailleurs incontestable.
Jacqueline Genet, *Études irlandaises,* automne 1995

Haiku Issa

Traduit du japonais par Joan Titus-Carmel

Extrait



Sono koe de
hitotsu odore yo
naku kawazu

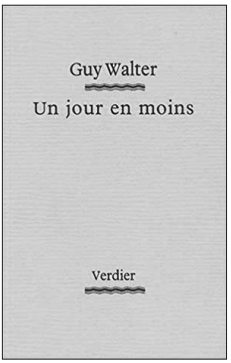
Avec un tel chant
juste une petite danse
grenouille croassante !

Un jour en moins Guy Walter

Extrait

L'enfant connut très tôt l'envie de mourir. Mais sa connaissance de l'envie de vivre était plus ancienne, certainement plus forte puisque l'enfant n'est pas mort. L'enfant que j'étais contempla très souvent de la fenêtre de sa chambre le vide dans lequel il aurait pu se jeter. Un jour d'enfance, c'était en Autriche, c'était un jour de vacances, c'était un jour dont il ne s'était pas méfié, l'enfant ne put résister à cette envie de mourir. L'enfant

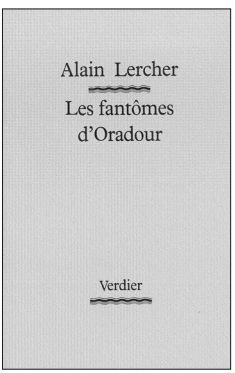
que j'étais, un enfant qui passait son temps à endormir des mots qui lui faisaient mal, se posta au bord du vide. Il monta sur une échelle de bois dans une grange à foin, dans une grange obscure qui sentait la paille. C'était une odeur enivrante, une odeur forte et chaude. C'était une odeur si pleine, si riche, si maternelle, c'était une odeur si caressante, si douce qu'il crut possible de laisser un instant les mots dormir sans les bercer. Il crut qu'il était entré dans le paradis.



Les fantômes d'Oradour Alain Lercher

Extrait

J'ai grandi avec le souvenir d'Oradour, mais un souvenir imaginaire. Il y avait les livres de ma grand-mère, avec les photos du village en ruine. Nous revenions toujours aux mêmes: la voiture du docteur sur la place du champ de foire, l'intérieur de l'église à ciel ouvert, et le panneau à l'entrée du village « Souviens-toi. *Remember* » – que mon frère et moi prononcions à la française, comme camembert. Dans la conversation de ma grand-mère revenait parfois l'entretien des tombes, et des formules inquiètes: « revoir mes tombes », « aller sur mes tombes ». Le possessif nous paraissait à la fois étrange et naturel. Oradour était aussi à ma mère, mais les tombes seulement à ma grand-mère.



Cette année-là paraissent :

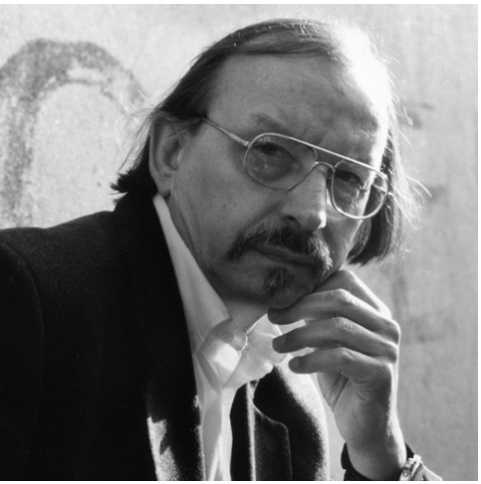
L'esprit de grâce • *Faenas*, nº 3 • Romano Bilenchi *Les années impossibles* • Cristina Comencini *Les pages arrachées* • Henry Corbin *La trilogie ismaélienne* • Didier Daeninckx *Main courante* • Miguel Delibes *Le chemin* • Manuel Díaz Luis *L'année des pluies* • Luis Miguel Dominguín *Pour Pablo* • Géva Caban *La mort nue* • Juda Hallévi *Le Kuzari* • Issa *Haiku* • Gil Jouanard *Le goût des choses* • Alain Lercher *Les fantômes d'Oradour* • Mario Luzi *Livre d'Hypathie* • Enrico Morovich *Le gouffre* • Rainer Maria Rilke *Lettres à Yvonne von Wattenwyl* • Rainer Maria Rilke *Poèmes à la nuit* • Luise Rinser *Miryam* • Annemarie Schwarzenbach *Nouvelle lyrique* • Michel Séonnet *Que dirai-je aux enfants de la nuit ?* • Guy Walter *Un jour en moins* • Oscar Wilde *La ballade de la geôle de Reading* • William Butler Yeats *Derniers poèmes* • William Butler Yeats *Michael Robartes et la danseuse*

Didier Daeninckx

Portrait

Œil Daeninckx

Didier Daeninckx est né en 1949, il y a un début à tout, à Saint-Denis, la proche banlieue nord de Paris, c'est déjà la route des Flandres, un bon coin pour attraper un nom pareil, Daeninckx (prononcer Daeninckx). Du côté Daeninckx, on est anar, réfractaire ou réformé P4 depuis au moins trois générations, le grand-père est envoyé au bagne pour avoir refusé de partir à la Grande Guerre qui lui avait déjà pris un frère. Côté maternel, on est communiste depuis que ça existe. Didier Daeninckx marche sur ces deux jambes-là, communisme et anarchisme, il faut être vigilant sous peine de grand écart.



Il sera instituteur. Bien sûr que non, il ne sera pas instituteur : les études l'ennuient, sauf le français et l'histoire, et les filles et le rock'n'roll qui ne sont pas enseignés, et qu'on apprend vite. Il est d'abord imprimeur avant de faire paraître, en 1984, *Meurtres pour mémoire,* vrai premier livre, emblématique de l'œuvre, le bloc de réalité est lourd et compact : le 17 octobre 1961. Ce jour-là, Didier Daeninckx avait douze ans, les parents s'étaient organisés pour faire garder les enfants, lorsqu'ils rentrent le soir même le jeune Didier ne retient que cette phrase : « Suzanne Martorell a été tuée par Maurice Papon. » Suzanne était la voisine des Daeninckx, celle chez qui on regardait la télévision.

Ensuite, il ne cessera jamais d'aller chercher où ses pas le mènent ce qui est à débrouiller et à écrire car « l'or romanesque est partout, il suffit de repérer la veine ». C'est ainsi qu'écrit Daeninckx, l'œil aux aguets, toujours en repérage et en veine, il lit les histoires sur les murs de nos villes et banlieues, sur Internet, dans les bibliothèques, les journaux, la curiosité lui tient lieu d'imagination, et l'imagination, ainsi libérée, lie la sauce, ourdit le scénario et transforme en livre, noir le plus souvent, des lambeaux de récits, malmenés par le temps.

Daeninckx part en quête des poux rouges-bruns dans la tête de tout ce qui bouge. Il en trouve dans celle de Gilles Perrault et

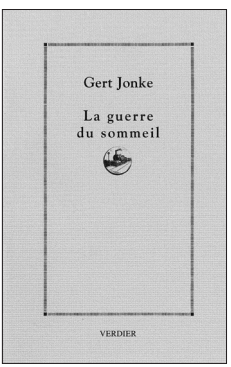
élabore un réquisitoire documenté en réponse à la version que l'écrivain donnait de son propre parcours dans *Le Goût du secret*. Les éditeurs refusent de publier *Le Goût de la vérité* jusqu'à ce que Daeninckx propose son texte, en 1997, aux éditions Verdier, inaugurant ainsi une camaraderie indéfectible.
Lorsqu'il tombe sur l'incroyable aventure des Kanaks requis pour l'Exposition coloniale de 1931, exhibés comme des singes et échangés contre des crocodiles avec un cirque allemand il donne aux éditions Verdier deux de ses plus belles histoires, édifiantes comme il se doit : *Cannibale* et *Le Retour d'Ataï*.
Jean-Baptiste Harang, *Libération,* juin 2003

La guerre du sommeil Gert Jonke

Traduit de l'allemand (Autriche) par Uta Müller et Denis Denjean. Collection Der Doppelgänger

Extrait

Le matin, les murs se mouchent et crachent par les fenêtres des chambres la literie mal réveillée ; les greniers toussent par les cheminées asthmatiques, quelques immeubles éternuent par les lucarnes ouvertes, çà et là un portail rejette dans la rue des escaliers éventrés, toutes marches à l'air, parfois même une enfilade entière de pièces s'éjecte des murs sur la place publique, et les caves voûtées tiennent à carreau leurs tas de patates qui rebondissent en pleine rébellion, alors que d'innombrables nuages en forme de méduse, pleins à craquer de poussière et de charbon, souffle par les fenêtres grillagées sur la circulation qui s'agite.

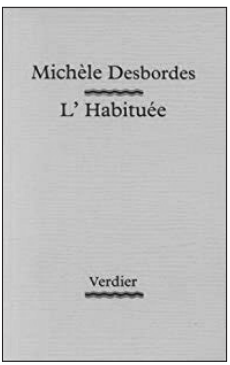


Cette année-là paraissent :

Bayhaqî *L'anthologie du renoncement* • François Bon *C'était toute une vie* • Varlam Chalamov *Correspondance avec Alexandre Soljenitsyne et Nadejda Mandelstam* • Didier Daeninckx *Les figurants* • Jérôme D'Astier *Les jours perdus* • Miguel Delibes *Le fou* • Pierre Dumayet *Le parloir* • Jacques Durand *Humbles et phénomènes* • Jean During *Quelque chose se passe* • Sonia García Soubriet *Bruna* • Gert Jonke *La guerre du sommeil* • Gert Jonke *La tête de George Frédéric Haendel* • Gil Jouanard *Plutôt que d'en pleurer* • Mario Luzi *Voyage terrestre et céleste de Simone Martini* • Henri Meschonnic *Politique du rythme* • Jacques Réda *La sauvette*

L'Habituée Michèle Desbordes

Extrait



Elle les recevait sur le haut du perron ou devant la grille les jours de beau temps (et quand elle s'avançait vers eux dans l'allée de chênes ou du fond du couloir, on aurait pu croire que rien n'avait changé, elle était pâle et semblait fatiguée sans doute, mais elle souriait et se tenait droite dans ses grandes robes bleues – ce bleu auquel si peu coquette pourtant elle était demeurée fidèle car il rappelait celui de ses yeux, le bleu des mers d'orage disait Emmeline, oui le bleu des yeux de Constance si pur encore dans le beau visage à l'ovale allongé, à peine marqué par les années si ce n'est sur les tempes les deux mèches presque blanches dans l'abondante chevelure grise) et bientôt elle les priait de rester pour dîner et paraissait heureuse s'ils acceptaient. Ce n'est que plus tard qu'elle commençait à donner les signes de cette étrange lassitude, assise devant eux dans le salon elle les écoutait en souriant puis se tournait vers son père et, sans guère tarder et toujours en s'excusant, regagnait son palier.

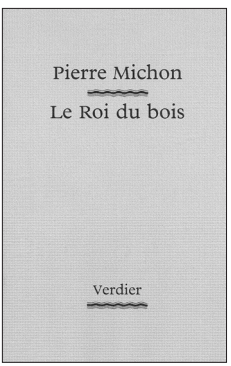
Le primat de la perception *Et ses conséquences philosophiques*
Maurice Merleau-Ponty

Pour relire Merleau-Ponty, nul doute que cet ouvrage nous aidera. Le texte, dense, riche, déploie bon nombre de ses problématiques majeures.
S'y problématisent les thèses de la *Gestaltpsychologie,* de la philosophie, à partir d'un ancrage radicalement phénoménologique. S'y reflète son travail si profond en vue de penser en termes nouveaux l'être au monde, pour poser à partir de cet être la question même de ce monde, de l'altérité, de Dieu, de l'immanence et de la transcendance. Au principe de l'être au monde se trouve ce paradoxe de la situation d'une conscience qui perçoit « quelque chose » sur l'horizon qu'est pour elle le monde ; parallèlement, à l'origine des relations, un « je » expérimente la perception d'autrui sur un horizon d'altérité. L'échange naît de cette rencontre entre immanence et transcendance, qui est aussi source de l'éthique : « la perception d'autrui fonde la moralité en réalisant le paradoxe d'un alter ego, d'une situation commune », écrit Merleau-Ponty. Et : « il y a du sens. Simplement la rationalité n'est garantie ni comme totale, ni comme immédiate. Elle est en quelque sorte ouverte, c'est-à-dire menacée. »
Pierre-Yves Ruff, *Revue de théologie et de philosophie,* 1991

Le roi du bois Pierre Michon

Extrait

Il pleut sur Mantoue. C'est une ville triste, qui a un goût de vase même quand il fait soleil. Dans ce goût je m'occupe. Où est-elle, la grande espérance qui fit que je peignis, du soleil sur la tête et dans l'âme, dans des odeurs de pins ? Où êtes-vous, petits hommes dont ma main décidait, dieux dociles, gredins à grands feutres et marins songeant, passants qui traversiez des gués ? Mais ils sont là sans doute, sous la pluie je les rassemble près des écuries, ils sentent la gnôle et le poil mouillé des chiens, mes gredins, mes piqueurs. Leur feutre dégoutte sur leurs yeux, je vois à peine les visages ; quelque chose les mange, c'est leur barbe, ou la pluie, l'angoisse du matin qui fait rentrer les loups. Celui-ci, est-ce Jean ou Giovanni ? Mais celui-là je crois bien le reconnaître, c'est Hakem : il est noir comme de la suie. Allons, à cheval. Une fois encore agitons-nous dans la forêt, sonnons du cor et gesticulons, et que nos âmes dans nos corps exténués ce soir enfin, dorment. Ouvrez bien les yeux, mes gredins : il y a dans cette purée de pois des petites bêtes qu'on ne voit pas, et quand on les voit c'est pour les tuer ; pour les voir et les tuer on vous paie, et de ce que vous gagnez vous vous saoulez et dormez mieux. Que d'ombres autour de nous. Et autant nous portent. On dit que c'est le matin. On dit que c'est l'été. Nous galopons, cela est sûr.



Cette année-là paraissent :

Anthologie de la poésie irlandaise du XXe siècle • *Faenas*, nº 4 • *Le Zohar, tome 4* • Pierre Bergounioux *Le chevron* • Rajab Borsî *Les Orients des lumières* • Jean-Pierre Cagnat *Un voyage à Lagrasse* • Silvio D'Arzo *Un moment comme ça* • Michèle Desbordes *L'Habituée* • Pierre Dumayet *La maison vide* • Marie-Pierre Galpérine *Lecture du Banquet de Platon* • Armand Gatti *L'enfant-rat* • Armand Gatti *Notre tranchée de chaque jour* • Alfred Kolleritsch *Allemann* • Sigismund Krzyzanowski *Estampillé Moscou* • Raymond Lepoutre *Ernesto Prim*, suivi de *Post et Super* • Alain Lercher *Prison du temps* • Jean-Yves Masson *L'isolement* • Maurice Merleau-Ponty *Le primat de la perception* • Pierre Michon *La grande Beune* • Pierre Michon *Le roi du bois* • Moïse de Léon *Le sicle du sanctuaire* • Raffaele Nigro *La baronne de l'Olivento* • Nico Orengo *Douane d'amour* • Michel Séonnet *La tour sarrasine* • Nasîroddîn Tûsî *La convocation d'Alamût* • Ephraïm Elimelekh Urbach *Les sages d'Israël*

Alain Montcouquiol

Portrait

Il y a des gens qui sont doués pour les autres. Mais les autres ne le savent pas toujours. Dans la cour d'une école populaire de Nîmes, au début des années soixante, un gosse maigre et monté en graine joue au torero. Jour après jour, l'admiration et la confiance de ses copains l'obligera à le devenir. Lui se contentait de rêver sa vie, d'en faire un poème. Les autres, en le prenant au mot, en firent une sentinelle.

Paradoxalement, c'est lorsqu'il mit fin à sa carrière de novillero qu'Alain Montcouquiol devint vraiment torero. Quand il choisit de guider et d'accompagner la passion et l'engagement de son frère, Nimeño II, il fut pour de bon ce qu'il avait rêvé d'être, un homme droit qui affronte sa propre peur. Et lorsque la belle aventure s'est terminée en tragédie, lorsque le scandale de la mort a tout recouvert d'une nuit épaisse, il s'est mis à écrire cette histoire. Non pas pour faire un impossible deuil, mais pour dire aux autres, très simplement, qui était Christian, et tenter de faire entendre son étrange et terrible engagement. Pour que sachent les enfants et les autres.

Alain Montcouquiol va depuis, dans la vie et les petites rues de Nîmes, attentif aux plus faibles, humbles et fracassés, pauvres âmes seules qui n'ont pas leur place, comme les grands rêves d'écoliers, dans ce monde aveugle. Il y a des jours, on dirait qu'il est le seul à les voir.

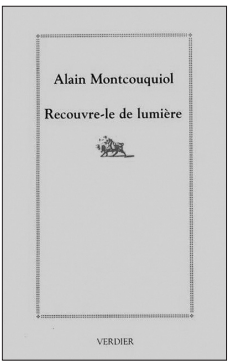
Jean-Michel Mariou

Recouvre-le de lumière Alain Montcouquiol

Collection Faenas

Extrait

À Madrid, lors de sa présentation, l'imposante arène de Las Ventas, tant rêvée, tant redoutée, l'écrase de sa majesté. En y pénétrant, Christian est tellement ému, tellement conscient que plus rien ne compte de ses triomphes antérieurs que sa pâleur anormale m'effraie, lorsqu'il traverse rapidement la grande piste et laisse Federico prendre sa cape d'apparat qui pend à son épaule. Il est livide, son regard est lointain, absent, lorsque les cris des clarines couvrent le roulement des tambours. Quand la porte du toril s'ouvre, le visage de Christian est parcouru de frissons, il respire avec peine... Federico me regarde inquiet. Le *novillo* de Santa Coloma charge avec force et violence dans la cape de Christian qui ne cède pas de terrain et se rapproche posément, de passe en passe, du centre de la piste. L'ovation qui éclate résonne dans son cœur, elle brille dans ses yeux fiévreux, elle caresse son corps enfin libéré, vainqueur de ses doutes.



L'aujourd'hui blessé

Traduit du russe par Francine Andreieff, Zoë Andreyev, Nadine Favre et Nathalie Pighetti-Harrison. Collection Slovo

Olga Adamova-Sliozberg, Anna Barkova, Hella Frischer, ces noms se sont perdus dans les replis de l'histoire. Elles ont été les victimes du système répressif mis en place par Staline dès les années vingt, et leurs écrits furent longtemps considérés comme de graves « calomnies portant atteinte à l'État soviétique ». *L'Aujourd'hui blessé* regroupe ces bribes de vies brisées. Toute l'originalité du recueil tient dans sa diversité et sa volonté de donner voix à ces femmes. Leurs textes nous confrontent au visage de la vie carcérale ou du Goulag, une vie marquée par l'arbitraire et les privations, l'humiliation et la mort. Elles décrivent un quotidien hors norme avec une forme de détachement qui s'apparente à un instinct de survie. Lire *L'Aujourd'hui blessé,* c'est rendre hommage à leur idée ténue d'une certaine résistance, à leur désir nécessaire et poétique de l'écrit, du témoignage et de l'histoire.

De cette forme de poésie de l'indicible, il nous restera gravée l'image de cette nature terrible et spectaculaire, où la neige atténue le bruit des pas et vous impose le silence, « cette neige qui semblait non pas tomber mais se soulever de terre ».
Stéphane Capelle, librairie Compagnie, Paris

« On coupe le bois, les copeaux volent. »
En vingt ans de librairie, on voit passer beaucoup de livres. La plupart sont inutiles. Certains seront ouverts ou lus, et oubliés ; certains seront plaisants, d'autres importants, remarquables même ; peu resteront indispensables, incontournables.
Il y a quelques années, feuilletant le catalogue des éditions Verdier, je me suis arrêtée sur un titre énigmatique, *L'Aujourd'hui blessé,* un livre sans nom d'auteur sur la couverture, un collectif. Quatorze femmes, quatorze témoignages. Des « ennemies du peuple », des droits-communs qui, par un malentendu, seront arrêtées, emprisonnées, puis envoyées au Goulag. Intellectuelle, comédienne, paysanne, traductrice, musicienne, poète, chacune rapporte l'expérience de la terreur, l'humiliation, les conditions insoutenables dans lesquelles elles vivent, la peur, la méfiance, le désespoir (« La mémoire se mit à l'œuvre, fixant pour toujours ces instants »), le froid, la faim, la mort, le courage, l'instinct de survie, la patience… « Le travail était tout ce qui nous restait d'humain. […] Le dur travail du paysan est le seul souvenir lumineux qui me reste des ténèbres de la vie concentrationnaire. »
La conscience politique face à cette « psychose générale », cette « tragédie du peuple » ne diminue pas, elle participe de chaque détail, dans un souci de justesse et de justice.
Ce livre a changé mon rapport à la vérité, à la littérature.
Alexandra Romaniw, librairie Michèle Ignazi, Paris

Acqua Fondata Bernard Simeone

La prose plus que jamais cadencée, précise et souple de Bernard Simeone nous fait parcourir l'Italie, du val d'Aoste à la Sicile, au fil d'expériences ordinaires : vacances d'enfant, voyage en amoureux, pèlerinage aux sources. Mais pas une ville traversée, pas un paysage découvert qui ne fasse naître un bouquet d'harmoniques dans une autre mémoire – linguistique, littéraire, urbanistique, photographique, musicale, biographique. Pavese hante Turin ; Monteverdi chante à Crémone ; le lac

Trasimène garde le souvenir abstrait d'Hannibal ; un faux Caravage éclaire et désenchante une lisière de Pérouse ; et le magnétisme de Silvio D'Arzo, qui valut à Bernard Simeone sa plus brûlante expérience de traducteur, le retient d'entrer en Reggio Emilia.
Épicentre du livre, Acqua Fondata apparaît comme un trou – à la fois un bout du monde et un vide. Ce bourg, berceau de la famille Simeone, a été rasé par la guerre : inutile d'espérer y retrouver des traces du lignage. Alors s'impose en douceur l'idée que le sentiment d'identité s'enracine dans une autre réalité, faite d'œuvres ouvertes aux vents de l'exégèse, de vestiges au sens inépuisable. C'est ainsi, je peux en témoigner, que Bernard Simeone habitait l'absurdité du monde.
Emmanuel Venet

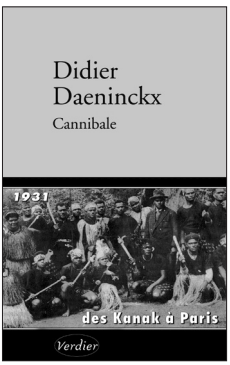
Cette année-là paraissent :

L'aujourd'hui blessé • Pierre Bergounioux *La ligne* • Attilio Bertolucci *Voyage d'hiver* • Varlam Chalamov *Les années vingt* • Cristina Comencini *Passion de famille* • Moïse Cordovero *La douce lumière* • Didier Daeninckx *Le goût de la vérité* • Emmanuel Darley *Un gâchis* • Silvio D'Arzo *Maison des autres, suivi de Un moment comme ça* • Jacques Derrida *Le droit à la philosophie du point de vue cosmopolitique* • Armand Gatti *La part en trop* • Carlo Ginzburg *Le juge et l'historien* • Gil Jouanard *C'est la vie* • Julio Llamazares *Scènes de cinéma muet* • Maurice Merleau-Ponty *Parcours* • Pierre Michon *Mythologies d'hiver* • Pierre Michon *Trois auteurs* • Jean-Claude Milner *Le triple du plaisir* • Alain Montcouquiol *Recouvre-le de lumière* • Colette Olive *36 façons d'accommoder les moules* • Colette Olive *36 façons d'accommoder la poularde* • Colette Olive *36 façons d'accommoder le raisin* • Rafael Hiya Pontrémoli *Meam Loez* • Dominique Sampiero *La lumière du deuil* • Bernard Simeone *Acqua fondata* • Gabriele Wohmann *Le Seigneur est un ami*

Cannibale Didier Daeninckx

Extrait

À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa. Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous, et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore… les gamins s'amusent avec. C'est rare qu'il arrive à ouvrir sa gueule assez grand pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : « Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ».



L'objet du siècle Gérard Wajcman

Ce livre en forme de méditation – propos et réfutations, objections et réponses qu'il s'adresse à lui-même – noue la question de l'art et celle de l'objet du siècle. Il fonctionne en un cercle qui part d'une réflexion sur le film *Shoah* de Claude Lanzmann pour y revenir. Ce que le XXe siècle invente d'inouï, c'est, avec « la solution finale », la destruction sans ruines : « Comment faire voir ce qui est sans trace visible et imaginable ? Telle serait la question. *Shoah,* le film de Claude Lanzmann, est une réponse. » Seule

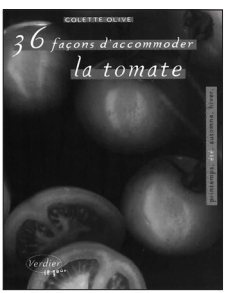
une œuvre d'art, « objet qui pense dans le visible » pouvait « faire œuvre visuelle de la chose la plus irreprésentable » – montrer non seulement ce qui ne peut pas se voir, mais montrer qu'il n'y a rien à voir et par là changer le regard. Vient alors l'idée germinale dont tout le livre sera la rumination en deux circuits illustrés : l'art n'est pas fait pour se souvenir, mais pour rendre présent même ce qui ne se voit pas, surtout. L'objet du siècle est l'absence et les œuvres d'art sont des « natures mortes à l'absence ».
Catherine Kintzler, *Mezetulle,* novembre 2005

36 façons d'accommoder la tomate Colette Olive

Extrait

Le pain frotté à la tomate

Ingrédients pour 4 personnes : 4 tranches d'un bon pain de campagne, 2 tomates rondes bien mûres, huile d'olive, sel, poivre.
Humecter légèrement chaque tranche de pain d'huile d'olive.
Laver les tomates ; les couper en deux dans le sens horizontal.
Frictionner les tartines jusqu'à ce qu'elles soient bien imbibées. Une fois bien rougies, saler et poivrer à votre goût. Découper en cubes et servir sur des assiettes pour accompagner un apéritif anisé.
Vous pouvez servir ces tartines avec des charcuteries : fines tranches de saucisse sèche, lamelles de jambon cru (de Parme ou de Bayonne).



Cette année-là paraissent :

Bashô *Cent onze haiku* • François Bon *Prison* • Didier Daeninckx *Cannibale* • Silvio D'Arzo *À l'enseigne du Bon Coursier* • Miguel Delibes *Dame en rouge sur fond gris* • Miguel Delibes *Le linceul* • Joseph de Hamadan *Fragment d'un commentaire sur la Genèse* • Gil Jouanard *Le jour et l'heure* • Benny Lévy *Visage continu* • Mario Luzi *Le présent de Leopardi* • Pierre Marcelle *Contre la télé* • Natacha Michel *L'écrivain pensif* • Sabine Minard *36 façons d'accommoder le pruneau* • Colette Olive *36 façons d'accommoder la tomate* • Dominique Sampiero *Le dragon et la ramure* • Jean-Paul Sartre *La responsabilité de l'écrivain* • Raoul Vaneigem *Lettre de Staline à ses enfants réconciliés* • Gérard Wajcman *L'objet du siècle* • Josef Winkler *Cimetière des oranges amères*

Michèle Desbordes

Portrait

Michèle Desbordes aura eu peu de temps pour édifier son œuvre : elle, qui avait voué sa vie aux livres (elle fut bibliothécaire) et fréquenté dans sa jeunesse beaucoup d'écrivains (elle fut l'épouse du romancier Jacques Desbordes), demeura longtemps une « simple » lectrice passionnée avant d'oser se frayer un chemin jusqu'à l'écriture, d'abord par des poèmes dans les années quatre-vingt, puis dans une suite de romans et récits où se lit à chaque ligne, en phrases haletantes, l'urgence d'aller à l'essentiel. Rien d'étonnant, donc, à ce que tous ses livres soient remplis d'êtres – des femmes surtout, mais pas seulement – qui n'ont pas droit à la parole ou ne se sont jamais donné le droit de la prendre, et sur qui pèse le poids d'une autorité oppressante, légitime ou non. Des êtres silencieux qui ont à franchir une frontière intérieure pour commencer à entrer en possession d'eux-mêmes – pour avoir le droit, avant de mourir, de voir leur existence reconnue. Qu'ils n'aient jamais bougé de leur lieu natal, qu'ils aient fui au loin ou aient été déplacés de force, le silence baigne leurs paroles, et rien ne peut vraiment le rompre : quand la servante de *La Demande* commence à parler, le vieil homme qui l'écoute a l'impression qu'elle ne pourra plus s'arrêter : « elle s'était tue trop longtemps, elle parlerait à en mourir, elle mourrait de parler, là devant lui [...] et pourtant quand elle parlait c'était comme si le silence continuait, comme si de toutes ses forces elle tendait vers le silence, vers l'obscurité... » C'est sans doute pourquoi, devenue romancière de plein droit, Michèle Desbordes n'a jamais renié la poésie à qui elle doit son écriture avant tout vouée à l'écoute du silence des êtres. Une écriture d'une justesse absolue.

Jean-Yves Masson

Le Zohar *Cantique des cantiques*

Traduit de l'araméen et de l'hébreu par Charles Mopsik. Collection Les Dix Paroles

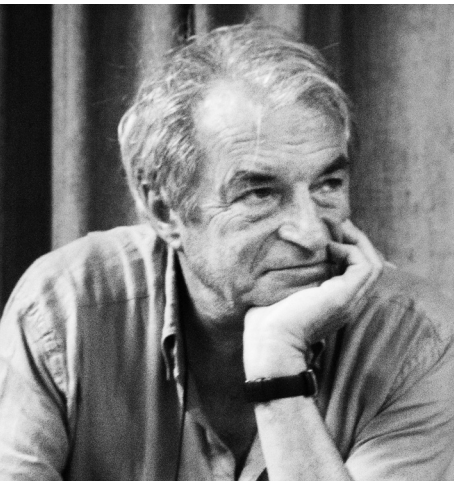
C'est par amour que je suis allé vers les grands textes du judaïsme – pour un garçon devenu depuis mon époux.
Or, grâce à ces écrits, un amour d'adolescent fit résurgence en moi : celui pour l'homme Jésus dont l'enseignement m'avait façonné.
Il me semblait mieux comprendre ce *rabbouni* un peu particulier, ainsi que l'interpelle Marie de Magdala.
Boucle était ainsi faite entre un amour charnel conduisant aux commentaires juifs des Écritures et ces textes me ramenant au maître qu'avait été le Fils de l'homme. Par celui dont j'étais épris, deux cultures cousines, rivales et longtemps ennemies, se rejoignaient dans mon cœur. Je nous vivais comme un lieu de réconciliation.
Une partie de ma belle-famille fit vite sentir que mes rêveries procédaient d'un malentendu. Le lieu de réconciliation dont je nous croyais incarnation devint sujet de discorde, atténuée au fil des années en une paix armée.
De ces désillusions surnagèrent pourtant quelques volumes de la collection « Les Dix Paroles », dénichés peu après notre rencontre : tomes du Talmud, du Midrach, du Zohar, celui surtout du Cantique des cantiques, qui m'avaient rapproché de l'aimé et, en l'écrivain que je devenais, avaient affermi la conviction que la manifestation de la Présence en exil, *shekina* errante, avait lien avec les lettres – avec la littérature.
Ces textes demeuraient un imaginaire tabernacle. J'y reposais notre alliance et ma quête littéraire. Ils préservaient surtout la magie de cet autre, juif homme parole livre, que je ne cessais d'aimer – en chemin vers notre rencontre toujours à venir.
Patrick Autréaux

Cette année-là paraissent :

Le Zohar, Cantique des cantiques • Isaac Abravanel *Commentaire du récit de la Création* • Gesualdo Bufalino *Tommaso et le photographe aveugle* • Cristina Comencini *Sœurs* • Henry Corbin *Avicenne et le récit visionnaire* • Didier Daeninckx *La repentie* • Michèle Desbordes *La demande* • Armand Gatti *La parole errante* • Wolfgang Hildesheimer *Masante* • Sigismund Krzyzanowski *Le thème étranger* • Guy Lardreau *L'exercice différé de la philosophie* • Henri Meschonnic *Poétique du traduire* • Jean-Claude Milner *Mallarmé au tombeau* • Nelly Sachs *Éclipse d'étoile* • Maria Tasinato *La curiosité*

Olivier Rolin

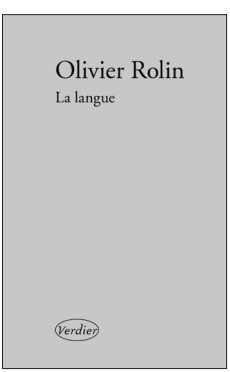
Portrait



Olivier, un nouveau frère
Une rencontre, récente, évidente, chaleureuse, pudique et généreuse. Comme tout artiste (j'imagine) l'enfance est là, ancrée, gourmande, exigeante, égoïste et curieuse, alerte et lucide peut-être même. Comme tout aventurier, il a le charme têtu et bourré d'humour du marin breton, la séduction délicate et tendre d'un héros de western dostoïevskien.
Et comme écrivain, je suis reconnaissant pour la joie profonde de lire son œuvre, son écriture, sa langue, pour son talent de convoquer par sa belle, intelligente, imaginante écriture tout ce qu'il a vu, aimé, combattu, tout ce qui l'a nourri et habité, tout ce qui me fait participer à « la grande conversation du monde », tout ce qui relie à travers tous les temps, pour le plaisir, la découverte, la conscience, les écrits et les lecteurs. Être un passeur, conteur, interprète d'Olivier Rolin est un cadeau.
François Marthouret

La langue Olivier Rolin

Extrait



— Tous les poètes sont Belges, ou Suisses, ou Uruguayens. Monégasques, parfois, ça arrive… Ce poète suisse, je l'ai rencontré sur la Lune.
— Tu dis n'importe quoi.
— Non. À force de creuser, je suis arrivé sur la Lune. Ne me demande pas comment c'est possible, je ne sais pas, moi non plus. Ça m'a un peu étonné, mais… c'est comme ça. Ou si ça n'était pas la Lune, en tout cas c'était quelque chose qui y ressemblait énormément. Des tas de petits cratères, comme sur une vieille galette, et puis, très loin, un cercle de falaises qui brillaient comme du verre cassé sur la

gorge du ciel noir. Certains des cratères étaient comblés, les autres couronnaient des puits au fond desquels on voyait filer, à toute vitesse, des espèces d'éponges lumineuses. Et des bruits incompréhensibles résonnaient dans ces profondeurs, comme des respirations et des ruts de cétacés, et aussi des chocs de boules de billard cosmiques.
— C'est quoi, des ruts ?
— Des coïts.
— Et c'est quoi, des coïts ? Je crois que je sais, mais je voudrais quand même vérifier.

La douceur chardon de l'absinthe Boris Vakhtine

Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard. Collection Slovo

En fixant, au jour le jour, la vie de sa rue, de son immeuble, de son quartier dans le Leningrad des années 1950 et 1960, c'est une Russie en quête d'elle-même que dépeint Boris Vakhtine (mort à quarante ans en 1981). Bien qu'écrits en un temps où l'effondrement de l'URSS semblait relever de la fiction, les textes présentés ici n'ont rien d'obsolète. Ils posent les questions qui hantaient les Russes avant 1917 et après, qui les hantent aujourd'hui et continueront sans doute de les obséder longtemps : questions de la fuite du temps et de l'histoire, du sens de la vie et de l'absurdité du monde. Il fallait à Boris Vakhtine, sinologue de son état, une fameuse maîtrise pour débarbouiller le quotidien, le nettoyer, retrouver l'image « du dessous », le tableau enfoui sous les graffiti de l'histoire, la représentation véritable, et donner de son pays l'une des définitions les plus justes qui soient. La Russie, pour l'écrivain et ses héros, c'est une spirale folle, c'est « la couleur de Caïn », le « rayé noir et blanc », le mal et le bien tout ensemble. La Russie c'est Caïn cherchant son Abel et ne le trouvant pas. La Russie c'est, du commencement à la fin, « la douceur chardon de l'absinthe ».
Anne Coldefy-Faucard

Cette année-là paraissent :

Le Zohar, Lamentations • François Bon *Paysage fer* • Gesualdo Bufalino *Calendes grecques* • Varlam Chalamov *Vichéra* • Didier Daeninckx *Le dernier guérillero* • Miguel Delibes *L'hérétique* • Miguel Delibes *Vieilles histoires de Castille* • Gert Jonke *La mort d'Anton Webern* • Gil Jouanard *Mémoire de l'instant* • Robert Menasse *La pitoyable histoire de Leo Singer* • Olivier Rolin *La langue* • Emmanuelle Rousset *L'idéal chaviré* • Bernard Simeone *Cavatine* • Boris Vakhtine *La douceur chardon de l'absinthe* • Josef Winkler *Quand l'heure viendra*

Yoko Tawada

Portrait

Dans la collection de littérature allemande chez Verdier, nommée, selon le mythe romantique, « Der Doppelgänger » – le sosie, le double –, les livres de Yoko Tawada ont une place bien particulière et pratiquent, en le démultipliant, le rapport au double qu'est la traduction comme ombre, reflet, vis-à-vis et autre de ce qu'on nomme un « original ». Car elle-même écrit en deux langues, le japonais et l'allemand, et deux systèmes graphiques : s'agit-il d'une œuvre, de deux œuvres ? Quel est le rapport entre les textes – qu'ils soient romans, poèmes, essais, pièces de théâtre – écrits dans l'une ou l'autre : complémentarité, altérité ? Puisque sont relativement rares ceux qui peuvent lire et l'allemand et le japonais, les œuvres accueillies et révélées par la traduction acquièrent une sorte de nouvelle unité qui n'abolit pas les faces cachées d'un tel phénomène littéraire.

Dans son œuvre qui est une réflexion poétique, sur les rapports entre Orient et Occident, sur l'Europe et la mondialisation, Yoko Tawada est tout à la fois lettrée, virtuose, joueuse. L'une des énergies qui la traversent est sans doute celle des métamorphoses – entre les langues, entre les espaces, entre les sexes, entre l'humain et l'animal – qui provoquent chez le lecteur étonnements, découvertes et rires.

Bernard Banoun

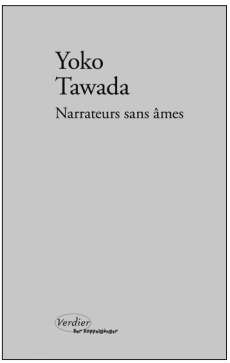
Narrateurs sans âmes Yoko Tawada

Traduit de l'allemand (Japon) par Bernard Banoun. Collection Der Doppelgänger

Extrait

L'un des éléments le plus important de la littérature est pour moi le signe graphique. Je me rappelle un jour de mon enfance où j'écrivis du doigt dans le sable la syllabe japonaise *ma*. Fière d'être capable d'écrire ce signe, je voulus le montrer à une camarade debout derrière moi. Mais je fus soudain prise d'une

incertitude : n'avais-je pas écrit ce signe à l'envers, comme son reflet dans un miroir ? Je m'empressai de l'effacer avec les doigts. Plus tard, à l'école, il m'arriva d'être envahie par une incertitude semblable : si l'œil était un miroir, il réfléchissait tout à l'envers. Cela voulait dire que je devais écrire tous les signes à l'envers afin que le lecteur les lise correctement. Mais peut-être que ce qui ne paraissait pas inversé comme un reflet dans un miroir l'était déjà, car moi aussi, de mes yeux, je le voyais. Plus tard, en Europe, je rencontrai le thème du miroir : dans la littérature de E.T.A. Hoffmann, dans *Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je* de Jacques Lacan, etc.
Voici dix ans, à l'occasion d'une recherche sur la littérature japonaise médiévale, j'ai constaté que dans les textes étudiés, un personnage n'utilisait jamais le miroir pour voir son propre visage. Le miroir servait plutôt aux morts pour passer dans le monde des vivants.



Entretien dans la montagne Paul Celan

Traduit de l'allemand par Stéphane Mosès. Collection Der Doppelgänger

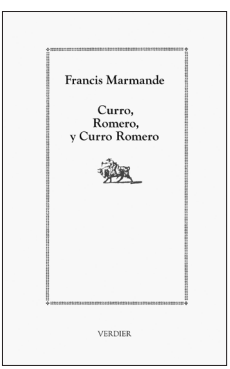
Que voit-on du chemin par lequel s'en va et s'en vient le Juif ? Des taches, reliefs sonores, car les Juifs « n'ont pas d'yeux ». On ne s'oriente pas sur ce chemin – si ce n'est vers l'Autre – on ne se l'approprie pas, car le Juif n'a « rien qui lui appartienne en propre » ; on reconnaît, à la relecture, d'être déjà une fois – plusieurs ? – passé par là, la familiarité du déjà-non-vu. Une leçon de désappropriation, de désorientation, d'insouvenir. On reste sur le chemin, on n'arrive pas.
Combien de Juifs s'entretiennent dans la montagne ? Autant qu'il y a de voix : deux ou une multitude – les disparus –, ou la voix du survivant seulement, ou peut-être la voix des voix, celle de la langue, des langues qui s'entrechoquent, ricochent en oblique, la langue qui (se) parle et la langue qui (s')écoute, et aussi l'entre-deux. L'adage dit : à l'impossible nul n'est tenu. Le lecteur de l'*Entretien* n'est tenu qu'à l'impossible : imaginer ce nul – rien, personne –, en adresse et provenance. Dans ce monde où tout appartient à quelqu'un, le dialogue est le seul à même de dessiner des espaces non attribués, des mots non assignés, que l'on cueille – geste de l'enfant ou du pauvre –, comme un fruit qui dépasse du jardin des voisins.
Luba Jurgenson

Curro, Romero, y Curro Romero Francis Marmande

Collection Faenas

Extrait

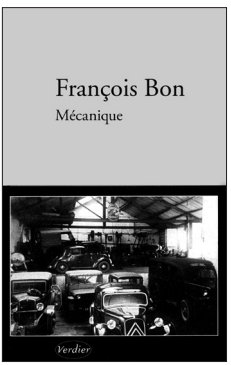
Les nuits d'hiver, je regarde toujours les mêmes images. Curro est cadré large à la sortie du toro. Il le cite du coin du *capote,* s'avance, l'appelle vaguement, recule, perd pied, amorce une course qu'il casse brusquement, marche tout décontenancé, on ne voit jamais le toro, toujours hors champ, Curro ne quitte pas le *burladero,* tel l'enfant, fait trois pas, stoppe net en plein vol, a l'air d'un pitre ou d'un voleur à l'étalage, alterne les accélérations et le pas du promeneur qui rentre, toujours sans toro, remous de la foule que l'on entend se dissiper, Buster Keaton en paillettes un peu enveloppé, scène de non-*toreo* cocasse et douloureuse, qui l'a vu sait qu'il va s'en tenir là, expédier l'affaire comme un voyou, un satrape, une ordure, faire grincer après avoir fait rire, car, quand il fait le burlesque, on rit, les *curristas* rient, mais pas du rire des anti-*curristas* qui d'ailleurs ne rient pas, non, du rire que provoque un clown doué imitant le mauvais torero, ou un *practicante* facétieux imitant Curro, personne n'imitait Curro dans le minable aussi parfaitement qu'il semblait s'imiter lui-même, et soudain, quand on croit tout plié et avoir tout compris, le toro entre dans le champ comme une locomotive : Curro s'est immédiatement carré, la jambe en avant, le corps souple et majestueux, inimitable, sculptant et creusant à chaque passage la charge, lancé à corps retrouvé dans sa propre lenteur, non pas dans un ballet, en un duo, dans un corps à corps, mais dans la tauromachie même, il vient d'entendre le toro et il aligne de salon, devant un vrai toro de 503 kilos, douze pures véroniques, huit et quatre, sept et cinq, il convertit sur-le-champ un tas d'incrédules qui se retrouvent le sourire narquois aussi suspendu que ses courses arrêtées, dans l'instant transformés en ravis, pitres aussi, puisqu'il est clair que nous venons de changer d'espace, de règne, de paradis.



Mécanique François Bon

Extrait

Photo : la route, la terre, le ciel. La route est droite, la terre plate, le ciel grand. La mer est invisible. L'engin est arrêté sur le bord droit de la piste, mordant un peu sur l'herbe pour laisser passage à sa gauche. Il y a le tracteur et sa calandre, un homme debout près de la roue accoudé sur son châssis, l'homme n'arrive pas à mi-hauteur de la calandre. La cabine du tracteur est simplement recouverte d'une toile. Derrière il y a la remorque. Sur la remorque, la pelleteuse à chenilles, dont la flèche vient vers l'avant juste par-dessus la cabine du tracteur. Le monde de fer est simple, géométrique, dépouillé. Tout au fond, la route fait une courbe vers la gauche qui renforce l'idée de perspective et de fuite, d'autant que la route n'est pas goudronnée, semble simplement une saignée de graviers tassés. Dans l'évidence de la démonstration, l'engin plus grand que la terre immense, se découpant dans le ciel violent, immobile avant l'assaut contre la mer invisible, il y a la posture fière du photographe, faisant arrêter l'engin, se poster les trois hommes debout à son côté, un devant près de la roue, accoudé, les deux autres plus vers l'arrière, en bottes et salopettes, et puis reculant jusqu'à trouver la proportion et le cadre qui disent et cette fierté et cette mise en rapport égal des éléments. L'appareil était notre Kodak à soufflet, à pellicule de format 6 x 9, qu'on repliait ensuite, noir et compact, de la belle ouvrage.



Cette année-là paraissent :

Cahier Jean-Claude Milner • *Vive le matérialisme !* • Pierre Bergounioux *Simples, magistraux et autres antidotes* • Pierre Bergounioux *Un peu de bleu dans le paysage* • François Bon *Mécanique* • Paul Celan *Entretien dans la montagne* • Didier Daeninckx *La mort en dédicace* • Didier Daeninckx *Le retour d'Ataï* • Saadia Gaon *Commentaire sur le Séfer Yetsira* • Francis Marmande *Curro, Romero, y Curro Romero* • Maurice Merleau-Ponty *Parcours deux* • Maurice Merleau-Ponty *Psychologie et pédagogie de l'enfant* • Henri Meschonnic *Célébration de la poésie* • Natacha Michel *Autobiographie* • Claude Pérez *Amie la sorcière* • Jacques Réda *Le lit de la reine* • Yoko Tawada *Narrateurs sans âmes* • Cesare Viviani *L'œuvre laissée seule* • Marlène Zarader *L'être et le neutre*

Jean-Claude Milner

Portrait

Je me suis d'abord bien décidé à ne pas dire tout ce qui m'attache à Jean-Claude Milner, et qui me remplit d'admiration, non pas tant par la pudeur de me livrer à l'acte indélicat (à ses yeux, je ne sais, aux miens en tout cas) de seulement parler de lui, d'écrire sur lui, que par la crainte de savoir qu'il sût mieux que moi ce que je penserais de lui – grâce à une divination d'autrui sans exemple – laquelle doit pourtant bien de temps en temps n'être pas sans défaut, sans que je puisse deviner ni où ni quand.

Et voilà déjà une phrase trop longue, qui n'est pas de celles qu'il aime, en tout cas qu'il ne pratique pas, lui, sa pensée étant constamment égale à son expression, d'une densité unique.

Puis je me suis ravisé. Commençons donc, puisque vous désirez savoir: nous déjeunons souvent ensemble, sans personne d'autre. J'ai naguère voyagé avec lui, dans l'Écosse et dans les Sorlingues (les Scilly), et à Bayreuth, puis cela a cessé. Nous voyions parfois d'autres personnes à table, mais cela a cessé, comme s'il craignait que je ne pérore, Mme Sans-Gêne bravant les « casse-cou » que lui adresse en vain Fouché en prisant du tabac, dès qu'il prévoit qu'elle va commettre une gaffe. Maintenant, me tiens-je pour autant à carreau?

Mais vous voulez savoir aussi si je l'ai connu rue d'Ulm. Bien sûr. Je l'ai connu grammairien, puis linguiste, si je tiens compte de l'année où il s'en est allé au MIT, à Boston, où il fut l'élève de Roman Jakobson – comme tout grand acteur de nô a toujours eu un maître, grand acteur de nô lui aussi. J'ai tourné en symptôme ce que je croyais entendre dans le titre de son article: « À Roman Jakobson, ou le bonheur par la symétrie » *(Le Périple structural),* supposant que son bonheur à lui, Jean-Claude, ne serait pas par la symétrie, et si malheur, dont on ne peut parler et qu'il faut donc taire, il n'oblitérerait jamais un savoir-vivre délicieux, qui considère l'inconfort comme une

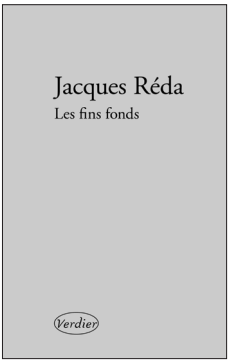
injustice, et nonobstant peut-être quelques maux physiques récurrents. Jusqu'à ce beau texte – une sorte d'hapax dans une œuvre pourtant polyphonique, faisant l'éloge du tailleur Arnys, et n'hésitant pas à évoquer le plaisir masculin de se bien vêtir, fuyant le sombre, et de se colorer « d'écarlate, de magenta, de céruléen ».
Le reste serait silence, si ce qu'il tait visait à faire pressentir un abîme, comme celui d'Hamlet, ce qu'à Dieu ne plaise, mais parce qu'il n'y a peut-être non plus aucun abîme qu'une phrase bien écrite ne dissipe aussi vite. En quoi il loua Roland Barthes de détester la profondeur, et de surfer sur les questions comme sur une « mer écrite » (l'expression est de Duras), plutôt que de s'époumoner en de prétentieuses plongées, libre de faire le pas philosophique (voire le pas philosophe).
Ce qui n'exclut nulle pénétration intérieure, dans la politique entre autres, où il se meut sans crainte ni tremblement: à preuve sa Révolution relue. À ce pas contribuant une lassitude à l'égard de la linguistique, autant déçu par le fantasme d'un langage organe que par le langage « honneur des hommes ». D'où le dessein donc de se dire parfois, lui, philosophe, sans donner le change d'y consacrer sa vie, ni un système, et comme en se jouant.
Et non sans que, nouveau Dupin, il ne s'anime à ses heures à nous déchiffrer une énigme, à nous détecter une fiction, à deviner le secret bizarre (Zénon, Socrate, Spinoza, Dumézil, etc.), la jubilation faisant foi.
Proust, il m'en souvient, nous apprit, non à détester, mais à nous méfier de l'amitié. Au point que si vous vous demandiez si Jean-Claude Milner est mon ami, je répondrais que vous ne savez ce que vous dites, et qu'il m'est bien davantage, au point que je lui pourrais faire le présent d'un mot inconnu, si ce mot ne manquait encore à la langue, et que nous ne trouverons pas.
François Regnault

Les fins fonds Jacques Réda

Extrait

À l'embranchement qui part d'un côté vers la nouvelle gare imaginaire, de l'autre s'enfonce vers la Creuse entre les bois mauvais, ils font demi-tour et viennent s'effondrer aux pieds de Tom sur la fausse plage. Il y a une demi-douzaine de mômes qui jouent dans le faux sable autour de lui. Les plus petits lui apportent des cailloux qu'il admire, un ou deux des

plus grands lui en lancent comme pour jouer. Il en prend un maousse derrière l'oreille, éclate de son rire paradoxalement fracassant. « C'est la garderie, dit Leleu. Ils vont te lapider. Moi je me rhabille. » Leur cabine de bain est un massif de houx, sur la butte où court un sentier qui s'arrête à l'embranchement de la Creuse. À croire qu'ils aiment se piquer. Lherbier dit que l'écorce et le lichen des petits chênes blancs donnent envie d'être un sanglier qui s'y gratte. Plus loin, quelques aulnes, un ou deux charmes, puis une lente transition vers ce mélange inextricable où l'on ne progresse qu'avec un perpétuel crachement de velcro. En face, côté grèbes, une très belle futaie de hêtres, des bouleaux, une petite plage naturelle mais rougeâtre et boueuse où, le dimanche, se risquent parfois des pique-niqueurs. Mais, en règle générale, tout le monde s'agglutine là où Tom fait centre pour l'instant, en contrebas du Restaurant du Lac qui vend aussi des glaces, des sodas, des sandwiches. En plus grand, avec une disposition différente, c'est le modèle véranda-plus-terrasse du bistroquet Mérel. L'extrémité de la terrasse surplombe le barrage, et c'est là qu'ils aiment prendre l'apéritif « sous les tropiques » comme dit Lherbier, parce que le ciel au-dessus du coteau devient rubis, écarlate, pourpre, violet, l'étang lisse comme une laque et les bois découpés comme dans un livre de contes dont les images se déplient quand on l'ouvre.



Cette année-là paraissent :

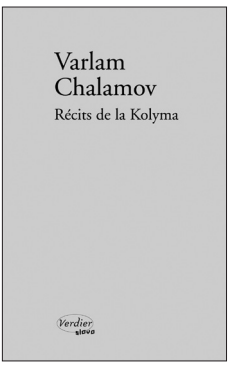
François Bon *Quatre avec le mort* • Cristina Comencini *Matriochka* • Miguel Delibes *L'étoffe d'un héros* • Alain Fleischer *Mummy, mummies* • Sylvie Gracia *L'ongle rose* • Sigismund Krzyzanowski *Le retour de Münchhausen* • Benny Lévy *Le meurtre du pasteur* • Francis Marmande *À partir du lapin* • Maurice Merleau-Ponty *Psychologie et pédagogie de l'enfant* • Pierre Michon *Abbés* • Pierre Michon *Corps du roi* • Jean-Claude Milner *Existe-t-il une vie intellectuelle en France ?* • Jacques Réda *Les fins fonds* • Emmanuelle Rousset *Saturnales de Swift* • Nelly Sachs *Exode et métamorphose* • Shiki *Cent sept haiku* • Pierre Silvain *Le jardin des retours* • Yoko Tawada *Opium pour Ovide* • William Butler Yeats *La tour*

Récits de la Kolyma Varlam Chalamov

Traduit du russe par Catherine Fournier, Sophie Benech et Luba Jurgenson. Collection Slovo

Extrait

L'automne s'attarde, la neige et l'hiver devraient déjà être là. Des nuages bas, bleu sombre, comme pleins d'ecchymoses, défilent depuis de longues journées au bord de l'horizon tout blanc. Et aujourd'hui, au matin, le vent pénétrant de l'automne est devenu d'un calme menaçant. Est-ce un présage de neige ? Non, il ne neigera pas. Le pin nain ne s'est pas encore couché. Les journées s'écoulent, il n'y a pas de neige, les nuages vagabondent quelque part derrière la montagne, un petit soleil pâle s'est levé dans le ciel immense et c'est toujours l'automne…



Mais le pin nain se recourbe. De plus en plus bas, comme sous un fardeau infini, sans cesse grandissant. Il égratigne la pierre de son faîte et se presse contre terre en écartant ses pattes d'émeraude. Il s'aplatit. Il ressemble à une pieuvre avec des plumes vertes. Ainsi couché, il attend un jour ou deux ; le ciel blanc déverse enfin une neige poudreuse et le pin nain s'enfonce dans son hibernation comme un ours. La montagne blanche se couvre de grosses ampoules neigeuses : ce sont les arbustes de pin nain couchés pour l'hiver.

Un des malheurs Emmanuel Darley

Si Emmanuel Darley a beaucoup écrit pour le théâtre, il s'est toujours senti, rêvé romancier, dans cet horizon nécessaire peuplé de voix qu'il allait chercher au plus juste, au plus enfoui. Les éditions Verdier ont publié deux de ses textes romanesques, ou peut-être faudrait-il dire plus adéquatement ont abrité ces deux romans terribles et à l'os que sont *Un gâchis* (1997) et *Un des malheurs* (2003) : abrité, car l'écriture d'Emmanuel Darley a toujours cherché l'hospitalité, elle qui offrait justement asile aux fous, aux assiégés, aux errants et aux immobiles, aux victimes et aux bourreaux. Les familles silencieuses, les conflits intérieurs, les déracinements, tout ce qui en nous est en guerre, Emmanuel l'a arrimé à ce catalogue, en le confiant à la lumière brûlante et jaune de ces belles couvertures. Un catalogue, c'est une maison qui se prête à ceux qui se sentent orphelins : Emmanuel en a gardé un double

des clés, en compagnie de voix que le lecteur en lui avait toujours aimées : dans la belle collection « Terra d'altri », avec Silvio D'Arzo, Bonaviri, De Luca, Ortese, mais aussi avec Bousquet, Chalamov… tous ceux qui avant lui avaient fait résonner chagrin et colère.
Sophie Todescato, librairie Les Temps Modernes, Orléans

Felipe Hernández

Portrait

« La littérature est clarté, tension, imagination et folie. J'aime raconter des histoires étranges mais d'une façon très limpide. » Ainsi s'exprime Felipe Hernández, né à Barcelone en 1960. Chez lui en effet l'imagination est toujours au pouvoir mais l'étrangeté, même la plus inquiétante, se dit dans le langage du quotidien. Pas de couleur locale dans son œuvre, et si ses récits jouent avec dextérité des richesses de la langue espagnole bien qu'il pratique aussi le catalan majorquin, il n'est le porteur d'aucune marque identitaire. Son pays littéraire, c'est précisément un monde d'identités incertaines et de chemins dont on n'est jamais sûr qu'ils mènent où l'on croyait aller. Depuis *La Dette* où le héros est emprisonné dans la spirale de la dette sans fin que l'on doit payer à la soumission volontaire, à l'admiration aveugle, à un usage de la justice et de la raison qui conduit à la folie, Felipe Hernández s'est résolument engagé dans les pas de Kafka, de Melville ou d'Orwell. *Éden* donne une dimension biblique à l'exploration des ultimes conséquences du modèle bureaucratique qui régit à la fois nos existences et l'ordre ou le désordre de nos pensées. Notre monde où règne la profusion des langages est aussi celui de l'incommunicabilité. Dans *La Partition,* le héros, jeune musicien à l'oreille exceptionnelle qui reçoit l'étrange commande d'une partition, est inexorablement happé dans un monde de sensations dont seule son extrême sensibilité à la musique lui permet de saisir quelques bribes. Car Felipe Hernández est aussi poète et musicien. Ses performances poétiques et ses créations musicales ont pris une grande place dans sa vie ces dernières années.
Dominique Blanc

Le neveu de Lacan Jacques-Alain Miller

Jacques-Alain Miller, avec son *Neveu de Lacan,* ne s'embarrasse pas de précautions. Gendre de l'illustre psychanalyste, universitaire, partie prenante du débat et du « pouvoir », il prend prétexte du livre de Daniel Lindenberg pour analyser l'émoi suscité par *Les Nouveaux Réactionnaires.* Il en découd avec l'ancienne mouvance communiste (Lindenberg, jadis, fut de cette école). Il taquine la revue *Esprit,* Pierre Rosanvallon et quelques autres. Vieux complice de Jean-Claude Milner, il en profite aussi pour s'amuser, déployant le grand art de l'exercice de style.
Le Neveu de Lacan se présente dans la tradition du XVIIIe siècle finissant. La critique de Daniel Lindenberg fait l'objet d'un prélude d'une cinquantaine de pages : « Notice sur la vie et les travaux de Lindenberg Daniel, fameux pamphlétaire français », attribuée à Clément Delassol-Lunaquet, secrétaire perpétuel de l'« Académie des sciences immorales apolitiques ». Le canular s'accompagne de pastiches et d'autopastiches lacaniens, assez réjouissants. On passe ensuite au « Neveu de Lacan », proprement dit, dialogue imité de Diderot, qui fait voyager le lecteur dans la plupart des idées contemporaines, avec ce qu'il faut de paradoxes et de mauvaise foi. Mais ces virtuosités ne doivent pas dissimuler des intuitions fortes. Suit enfin le « Journal d'Eusèbe », tenu du 21 novembre 2002 jusqu'au 13 février 2003 : Jacques-Alain Miller y commente avec brio l'actualité politique et intellectuelle. Narcissique à ses heures, injuste bien sûr, admirablement cultivé, il recadre les débats, situe les idées, esquinte… et ouvre aussi des territoires inexplorés. Le style reste, en fin de compte, le meilleur instrument pour l'histoire immédiate des intellectuels.
Jean-Maurice de Montremy, *Livres hebdo,* mars 2003

Cette année-là paraissent :

Afrique & histoire, nº 1 • *Élucidation,* nº 0-7 • *Élucidation,* nº 8-9 • Alexandre d'Aphrodise *Le traité de la providence* • Pierre Bergounioux *Back in the sixties* • Jorge Luis Borges et Luisa Mercedes Levinson *La sœur d'Eloísa* • Varlam Chalamov *Récits de la Kolyma* • Emmanuel Darley *Un des malheurs* • Christian Garcin *Labyrinthe et Cie* • Felipe Hernández *La dette* • Benny Lévy *Être juif* • Francis Marmande *Rocío* • Robert Menasse *Machine arrière* • Jacques-Alain Miller *Le neveu de Lacan* • Jean-Claude Milner *Le pas philosophique de Roland Barthes* • Jean-Claude Milner *Les penchants criminels de l'Europe démocratique* • Kathleen Raine *La présence* • François Regnault *Notre objet a* • Juan José Saer *Lignes du Quichotte* • William Shakespeare *Antoine et Cléopâtre* • Josef Winkler *Natura morta* • William Butler Yeats *Les errances d'Oisin* • William Butler Yeats *Responsabilités*

Création de la collection « Chaoïd »

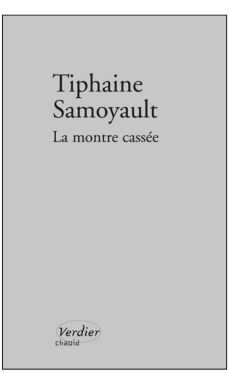
Chaoïd fut d'abord une revue de littérature née sur le web en 2000 et qui poursuivit ses activités en 2010. Très tôt, nous discutâmes avec les éditions Verdier d'une prolongation par le livre de nos expérimentations éditoriales. Nous venions nous aussi du Sud, et notre sous-titre, création critique, nous donnait l'allure d'un Verdier en miniature. Cette allure ne nous a jamais quittés et nous la revendiquons. Nos trois premiers livres ont paru en 2004 et 2005 et, significativement, il s'agissait d'un essai littéraire, d'un premier roman et d'une fiction théorique. Chacun tentait à sa manière de saisir l'époque en réfléchissant sur le temps. Nous avons continué ainsi, privilégiant les découvertes d'auteurs (avec une forte proportion de premiers livres publiés), les propositions formelles inattendues (un essai sous forme d'horloge, un recueil de haïkus, un poème philosophique), les projets littéraires inédits (l'hétéronyme Lutz Bassmann, la réédition d'Ahmed Bouanani). Nous publions peu, environ un ouvrage par an, et en amateur, c'est-à-dire uniquement lorsque nous découvrons un texte dont nous nous disons qu'il était fait pour notre collection, en raison de son exigence formelle et des réflexions sur l'époque qu'il suscite.
Lionel Ruffel et **David Ruffel**

La montre cassée Tiphaine Samoyault

Collection Chaoïd

Extrait

Casser sa montre ou la perdre consiste à s'écarter un temps du temps, à se séparer de lui ou de ce qui s'y attache, à perdre par moments le continu du temps. Les objets qui marquent les heures – pendules, horloges, réveils, montres (et autrefois cadrans solaires, clepsydres, sabliers) – sont très rarement jetés. Faute d'influer sur le cours du temps ou de corriger le passé, on répare régulièrement les outils qui l'indiquent, on les conserve quand décidément ils ne marchent plus, on les garde comme témoins du temps qu'ils ont marqué. On se souvient qu'on a appris à lire l'heure, on se souvient de sa première montre et de la personne qui l'a offerte, de l'occasion où on l'a reçue. Plus le temps manque, moins nous manquons aux objets du temps qui sont là pour témoigner que le temps a passé et que, passant, il a changé.



Pourtant, casser sa montre, c'est moins se débarrasser du temps que des heures. C'est s'écarter du temps compté pour entrer dans un autre – en faire l'hypothèse ou y croire d'emblée –, un temps peut-être plus large et moins décomposé. La fatigue des heures n'appartient pas toujours au temps. Elle n'en est que le rythme, le contrôle, la fermeture. La liberté ou la fiction ne peuvent dès lors qu'être élargissement ou ouverture du temps. La fiction permet-elle d'échapper à la mécanique des heures que reflète la langue ?

Création de la collection « Poustiaki »

La collection « Poustiaki », nommée en mémoire du peintre Iouri Annenkov et de son roman autobiographique *Povest o poustiakakh (De petits riens sans importance),* ainsi qu'en hommage à Michel Heller qui nous a fait connaître ce texte, est née de l'idée de Vassili Rozanov selon laquelle c'est la littérature qui modèle l'histoire et non l'inverse. « Poustiaki », dirigée par Anne Coldefy-Faucard et Luba Jurgenson, se veut donc une réaction à l'histoire et n'établira aucune distinction dans son catalogue entre littérature (fiction) et document, reprenant en cela une tradition de la Russie.
L'histoire envisagée, principalement celle de la Russie, se caractérise, notamment pour le XXe siècle, par une série de catastrophes et d'effondrements majeurs. L'« effondrement » représente, au même titre que le « vide », un lieu important de la culture russe. Celle-ci est également traditionnellement en rupture avec les autres cultures, notamment européennes et occidentales. Ces points de rupture seront au centre de la collection et permettront de l'élargir, la culture russe offrant la possibilité de penser d'autres effondrements, sans doute moins grandioses que le russe, par exemple celui de l'Occident.

Léonid Guirchovitch

Portrait

« Le monde est intraduisible », affirme Léonid Guirchovitch, car une personne déplacée – en l'occurrence, de Leningrad-Pétersbourg vers Israël, puis l'Allemagne –, « migre irrémédiablement du discours direct vers le discours indirect ». Autant dire que le monde est aussi traduction – à partir d'un original perdu : appartenant à la grande tradition réaliste russe mais n'ayant pas de

réalité à « se mettre sous la dent » pour cause d'exil, Guirchovitch l'invente plutôt que la représenter.
Le monde serait ainsi une série de décors ? Ceux qu'il crée sont d'une inquiétante vraisemblance : que ce soit la Sibérie où ont été relégués les Juifs soviétiques *(Apologie de la fuite)* ou Kiev sous l'occupation allemande *(Schubert à Kiev),* ou encore Zickhorn *(Têtes interverties),* ou Tel-Aviv de 1933 *(Meurtre sur la plage),* on est tenté d'emporter ses romans en voyage pour qu'ils nous aident à nous perdre dans l'espace et le temps, en « guides des égarés » à leur manière. Du reste, cet espace et ce temps sont les nôtres : l'Europe, la modernité, et l'auteur (qui a dit que l'auteur était mort ?) sort parfois des coulisses pour nous le rappeler.

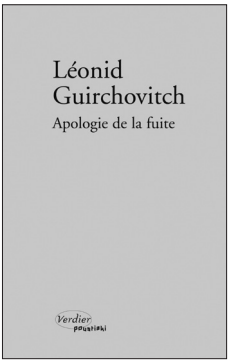
Mais le monde est avant tout musique. Léonid Guirchovitch, qui fut premier violon dans l'orchestre de Hanovre jusqu'en 2016, en a fait son habitat. Une place imprenable.
Luba Jurgenson

Apologie de la fuite Léonid Guirchovitch

Traduit du russe par Luba Jurgenson. Collection Poustiaki

Extrait

Son fort, c'étaient les visages. Son point le plus faible, les animaux et les chapiteaux des colonnes. Le paysage ne jouait dans son œuvre qu'un rôle subalterne, en grande partie à cause du feuillage, qu'il n'avait jamais appris à dessiner. Il pouvait, à la rigueur, fignoler chacune des feuilles d'acanthe des chapiteaux corinthiens, mais pas celles des arbres, qui se comptaient par milliers. Aussi considérait-il les maîtres du paysage du même œil qu'un écrivain qui peine depuis des années pour accoucher d'une nouvelle, mais n'en vise pas moins la célébrité, considère *Guerre et Paix,* tout en se consolant à l'idée que Dold-Mikhaïlik, Vaguinov et Meyrink s'étaient fait connaître grâce à un seul livre. En revanche, les silhouettes



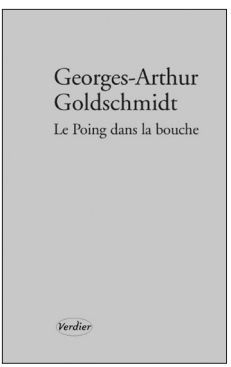
humaines, même lorsqu'il leur faisait prendre une pose, étaient très réussies à condition d'être exécutées d'après modèle. Sa mémoire, son imagination ne lui offraient que des visages.

Le poing dans la bouche Georges-Arthur Goldschmidt

Prix France Culture

Extrait

Le poids de la langue, sa consistance, m'étaient restés dans le corps. Des arbres noirs se dressaient sur le jaune profond des feuilles, à la tombée du soir, avant qu'ils ne sombrent dans la nuit : l'inquiétude de ne pas retrouver la maison toute proche et les voix qui parlent fort et font retentir des syllabes pleines et larges, et les consonnes gutturales tirées du fond de gorge, les *ach,* les *krächzen,* les *kratzen,* les *machen* qui font passer l'air sous la pointe de la langue.



Les voyelles y sonnaient et on en avait plein la cage thoracique, et pourtant le *Brüllen,* les gueulements, les braillements, les aboiements s'entendaient désormais partout, à l'école et dans les rues du village ; cette langue, à la moindre occasion était expectorée, on ne la parlait presque plus que par commandements hurlés dans la petite rue montante du village, le Schmiedesberg ; c'est là qu'il y avait le coiffeur et le marchand de charbon devant qui chacun passait en exécutant le *deutscher Gruß,* le salut hitlérien que le *Führer* avait imposé comme instrument de domestication infaillible.

Cette année-là paraissent :

Afrique & histoire, nº 2 • *Élucidation,* nº 10 • *Faenas,* nº 5 • *Ouvrir couvrir* • *Nous autres, paysans* • *La sagesse de Ben Sira* • Giulio Carlo Argan et Rudolf Wittkower *Architecture et perspective chez Brunelleschi et Alberti* • Gabriel Bergounioux *Le moyen de parler* • Buson *66 haiku* • Jean-Louis Comolli *Voir et pouvoir* • Michèle Desbordes *La robe bleue* • Georges-Arthur Goldschmidt *Le poing dans la bouche* • Léonid Guirchovitch *Apologie de la fuite* • Felipe Hernández *Éden* • Thomas Jonigk *Jupiter* • Benny Lévy *La confusion des temps* • Mario Luzi *À l'image de l'homme* • Claude Pérez *Conservateur des Dangalys* • Fernando Quiñones *La grande saison* • Jacques Réda *L'affaire du Ramsès III* • Tiphaine Samoyault *La montre cassée* • Philippe Sollers *Le Saint-Âne* • Gérard Wajcman *Fenêtre* • Josef Winkler *Sur la rive du Gange*

Nelly Sachs

Portrait

Ce fut dans les années de la montée du nazisme à Berlin et qui précédèrent son exil en Suède que Nelly Sachs trouva, retrouva, son judaïsme, comme un « Retour – *Techouva* ». « Retour » qu'elle effectua en poète : par la langue. À travers la langue. Celle d'une traduction : la traduction de la Bible hébraïque, que Buber et Rosenzweig entreprirent au lendemain de la Première Guerre mondiale et que Nelly Sachs découvrit au début des années trente grâce à une copie du Livre d'Isaïe.

C'est en ces mêmes temps, où se mettait en place dans les esprits et dans les camps, l'extermination du peuple juif, qu'elle insuffla dans sa propre langue allemande la dimension d'une Écriture nouvelle et lui inspira ce souffle de la langue hébraïque, matrice de toute l'œuvre qu'elle composa dans son exil à Stockholm et jusqu'à sa mort. Hans-Magnus Enzensberger a écrit dès les années cinquante : « Sa langue est habitée par quelque chose de salvateur. En parlant, elle nous rend à nous-mêmes, phrase par phrase, ce que nous étions menacés de perdre : la langue. Son œuvre ne contient pas une parole de haine. Au bourreau et à tout ce qui fait de nous des complices et des acolytes, elle n'adresse ni pardon ni menace. Il n'y a pour eux ni malédiction ni vengeance. Il n'y a pas de langue pour eux. Les poèmes parlent de ce qui a visage humain : des victimes. C'est ce qui fait leur énigmatique pureté. Ce qui les rend inattaquables. »

Mireille Gansel

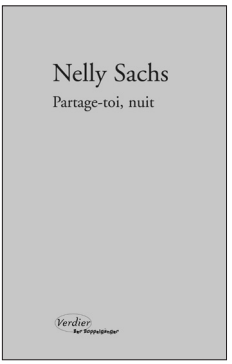
Partage-toi, nuit Nelly Sachs

Traduit de l'allemand par Mireille Gansel. Collection Der Doppelgänger

Extrait

Je vous fais ici prisonnières
vous paroles
tout comme vous en m'épelant jusqu'au sang
me faites prisonnière
vous êtes les battements de mon cœur
vous comptez mon temps
ce vide marqué de noms

Laissez-moi voir l'oiseau
qui chante
sinon je croirai que l'amour ressemble à la mort –



La Souterraine Christophe Pradeau

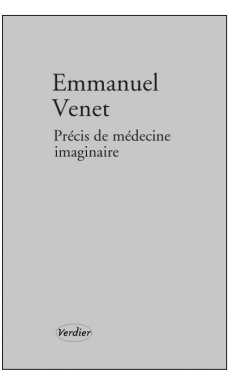
Quiconque s'est plongé dans la lecture du (premier) roman de Christophe Pradeau, *La Souterraine,* y a sans nul doute été saisi par la puissance d'une rêverie majeure, obsédante, vécue selon des modalités diverses, mais qui ne cesse de gouverner à la fois l'avancée du récit et l'élaboration du paysage. *La Souterraine*: c'est d'abord la reconnaissance perceptive, imaginante, mais conceptuelle tout aussi bien, d'un certain état fondamental du monde, que pourrait approcher, en première analyse du moins, le mot d'informité. Ce trouble foncier (originaire sans doute, terminal assurément), que dissimulent le plus souvent les décors aveugles de nos vies, certains moments (d'enfance, d'art, de folie peut-être) permettent d'en surprendre soudain la force, l'urgence, et surtout, note ici essentielle, l'hostilité. C'est autour de ces moments clés que s'éveille, dès les premières lignes de ce livre, l'imagination romanesque de son narrateur-héros. Vouée à un rapport, fait à la fois d'horreur et de sidération, avec ce que le texte nomme nuit, ou souterrain (synonymes sensoriels de l'idée d'informité), la rêverie n'en esquisse pas moins quelques figures possibles de dégagement, ou de réparation: disons de « reprise » personnelle. Preuve de ce sauvetage: le roman que nous sommes en train de lire.
Jean-Pierre Richard, *Pêle-mêle,* Verdier, 2010

Précis de médecine imaginaire Emmanuel Venet

S'inventer des maux peu guérissables, narrer avec délectation et sadisme feutré ceux des autres, les évoquer en virevoltant entre léger délire, mythomanies paranoïaques et contes de la folie ordinaire, rêvasser à ces noms étranges retenus dès l'enfance – maladie bleue, saturnisme, brucellose –, emberlificoter dans nos cervelles hypocondrie, bribes de savoir médical et inconstante confiance en sirops, ampoules et gélules : autant de conduites plus ou moins magiques pour amadouer les impatiences du corps, pour mieux s'entraîner à apprivoiser ce destin qui se tapit tôt ou tard dans nos corps.
Dès nos premières années, nous avons entendu commères et grands-mères colporter leurs légendes autour de ces zones maléfiques, mais parfois tentatrices ou voluptueuses, où entraîne la « maladie ». Dans son *Précis de médecine imaginaire,* Emmanuel Venet dessine cette mosaïque mythologique avec laquelle dorloter, soigner, parfois guérir mal de vivre et vraies souffrances. Venet est devenu psychiatre – et musicien. L'écrivain pianiste accompagne la versatilité de nos humeurs en jouant sur cette alternance de touches blanches et noires. Cet art du toucher juste et léger, côté piano comme côté tourments de l'âme, en fait cet écrivain qui tourne avec tant d'élégance et de drôlerie autour de la sarabande des maladies, les cruelles comme les douteuses, laissant flotter « cette énigme qui se perçoit d'emblée et ne se résout pas », la danse du fantôme de la mort avec le plus inventif de la vie.
Claude Burgelin

Extrait

La référence de notre mère en matière de mort prématurée était une jeune fille de sa connaissance atteinte de la maladie bleue : au lycée, un de ses professeurs l'avait crue endormie, la tête posée sur ses bras croisés, et s'apprêtait à la chapitrer quand il découvrit qu'elle ne respirait plus. Ce récit m'enthousiasmait par-dessus tout. Au lieu du teint cyanosé des asphyxiés chroniques, j'imaginais une belle plante à la peau d'un bleu éclatant, grandiose jusque dans son foudroiement. Rétrospectivement, je m'étais épris d'elle et de son destin. J'aurais voulu être atteint du même mal, mourir comme un cancre et qu'on me pleure dans tout le quartier. Hélas, mon cœur en bon état laissait craindre des longueurs et une fin moins remarquable.

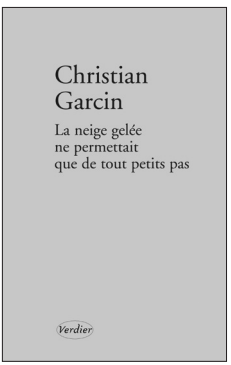


La neige gelée ne permettait que de tout petits pas

Christian Garcin

Extrait

Le jour où l'actrice anglaise Katrin Cartlidge est morte, j'étais à Montréal. C'est en zappant machinalement de chaîne en chaîne, ainsi que je le fais souvent dans les chambres d'hôtel, que je suis tombé sur la nouvelle de cette mort, négligemment mentionnée au milieu d'autres informations jugées sans doute plus importantes, comme le cours du Dow Jones ou la météo du lendemain. J'aimais beaucoup Katrin Cartlidge. Elle était assez peu connue, mais figurait indiscutablement dans mon panthéon privé des actrices les plus émouvantes. Qu'elle interprète une junkie un peu allumée (comme dans *Naked,* de Mike Leigh), ou une infirmière efficace et dévouée (dans *Breaking the Waves*), il y avait chez elle un constant mélange de dureté et de fragilité, d'ingratitude et de sensualité, et tout ce jeu de contrastes révélait une sensibilité qui me touchait beaucoup. Bref, le jour de sa mort, j'étais dans la chambre 202 d'un hôtel du centre de Montréal, sans doute pas le plus luxueux, mais pas non plus le moins confortable, de la ville. J'étais là depuis trois jours, sacs et valises en vrac sur la moquette, en instance de départ. Il y avait un livre sur le lit, sur ce livre un visage, à l'intérieur un autre que j'allais découvrir, et tous deux s'apprêtaient à me dire la même chose.



Cette année-là paraissent :

Afrique & histoire, nº 3 • *Afrique & histoire,* nº 4 • *Paysage et ornement* • Francesco Biamonti *Le silence* • Didier Daeninckx *Cités perdues* • Richard Dembo *Le jardin vu du ciel* • Michèle Desbordes *Un été de glycine* • Claude Esteban *L'ordre donné à la nuit* • Emil Fackenheim *La présence de Dieu dans l'histoire* • Christian Garcin *La neige gelée ne permettait que de tout petits pas* • Carlo Ginzburg *Nulle île n'est une île* • Christian Godin *Édifier* • Georges-Arthur Goldschmidt *Le recours* • Vladimir Guiliarovski *Moscou et les Moscovites* • Daniil Harms *Œuvres en proses et en vers* • Gil Jouanard *Untel* • Alain Lévêque *D'un pays de parole* • Benny Lévy *La cérémonie de la naissance*• Théroigne de Méricourt *La lettre-mélancolie* • Christophe Pradeau *La Souterraine* • Lionel Ruffel *Le dénouement* • Nelly Sachs *Partage-toi, nuit* • Anne Serre *Le·Mat* • Yoko Tawada *L'œil nu* • Yoko Tawada *Train de nuit avec suspects* • Emmanuel Venet *Précis de médecine imaginaire*

Création de la collection « Verdier/poche »

Le divân Hâfez de Chiraz

Traduit du persan par Charles-Henri de Fouchécour. Collection Verdier/poche
Prix Nelly Sachs de la traduction de poésie

Chiraz est la ville que Hâfez traite comme une métaphore du monde (c'était d'ailleurs l'une des Sorbonne de l'Orient ; le philosophe Mollâ Sadrâ était lui aussi de Chiraz). Ce que nous dit Charles-Henri de Fouchécour de l'existence de Hâfez dans sa ville nous renseigne sur les bouleversements et les tragédies d'une époque (le XIVe siècle) qui voit l'effondrement des dynasties mongoles dominant la Perse depuis un siècle et l'arrivée de Tamerlan. Les vizirs règnent et passent. L'errance et la guerre définissent leur destin. Il en est un, Châh Khodjâ, que le poète regrette (« Notre beau Turc ne regarde vers personne »).
Qu'elle évoque des vizirs ou des habitués de la taverne, des visages aimés ou hypocrites, des échansons sommés d'apporter des coupes ou des dévots, la poésie de Hâfez (« celui qui sait le Coran par cœur ») se dégage de la réalité de l'instant pour la sublimer et inscrire son chant dans la symphonie du monde. Ce visage adoré et chanté est-il divin ou humain ? Faut-il prendre à la lettre la récurrente injonction de s'enivrer ou y entendre l'appel à d'autres abandons ? Hâfez était très généreux de ses inventions. Ses ghazals jettent un camaïeu de lumière sur les mystères du monde.
Daniel Rondeau, *L'Express,* juin 2006

Parménide De l'étant au monde Jean Bollack

La familiarité avec le texte et l'histoire de la critique m'a fortement soutenu, mais la relecture que je propose et le système qui s'ébauche reposent autant, sinon davantage, sur une mise en question ; c'est le propre d'un nouveau départ sur de nouvelles bases. Les certitudes anciennes y trouvent la place qui leur revenait. Les interprétations d'autres poètes anciens, Homère, Hésiode ou les tragiques, et autant de poètes modernes, m'ont beaucoup aidé et appris à mieux lire.
La table n'est pas rase, mais on apprend à faire comme si c'était le cas. Il y a de quoi lire, mais il importe autant de recomposer librement, à la place de l'auteur, ce qu'on n'a pas *verbatim,* en se servant de la logique qu'on est parvenu par ailleurs à reconstituer. Si l'on s'entend sur cette obligation, on pourra faire d'autres progrès. J'ai essayé d'aller le plus loin possible sur la base de ce travail, sans me laisser effrayer par les lacunes

et les pertes. On tente l'impossible et on a les moyens de s'aventurer avec ce qui se trouve déjà quasi archéologiquement repéré.
Jean Bollack

Carnet de notes 1980-1990 Pierre Bergounioux

Les éditions Verdier, quel beau catalogue ! Au cours de ses quarante années d'existence, que de belles découvertes en littérature française, étrangère (russe, germanique, italienne, espagnole) et en sciences humaines, avec notamment les livres de Jean-Claude Milner, que je tiens pour le penseur le plus intéressant aujourd'hui. Mais Pierre Bergounioux reste, avec Pierre Michon, un de mes auteurs préférés du catalogue, surtout ses *Carnets de notes.* Je suis admirative du courage de l'éditeur de publier ces volumes, pour l'heure au nombre de quatre, où l'on suit la vie d'un homme sur près de quarante ans jusqu'à ce jour.
On y lit la naissance d'un grand écrivain, son parcours au quotidien, sa pensée toujours en éveil et des choses, en apparence, prosaïques et banales, qui sous sa plume se déploient en chef-d'œuvre de précision.
Colette Kerber, librairie Les Cahiers de Colette, Paris

À ma fenêtre le matin Carnets du rocher 1982-1987

Peter Handke

Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay. Collection Der Doppelgänger

À côté des romans, récits et pièces de théâtre qui l'ont rendu célèbre, Peter Handke a très tôt publié des journaux intimes composés de fragments comme *Le Poids du monde* ou *Histoire du crayon.*
La discontinuité de l'aphorisme est consubstantielle à son écriture, surtout quand il s'aventure sur le terrain de l'essai.
Nulle part dans son œuvre la fécondité de cet exercice de pensée par fragments ne s'avère plus évidente que dans *À ma fenêtre le matin* et *Hier en chemin,* les deux livres qu'il a tirés des carnets qu'il a tenus à partir de 1982. De son propre aveu, lors de la mise au point de ces volumes à partir de 1997, ces carnets ont fait l'objet d'un tri sévère : « J'ai dû supprimer les trois quarts du texte de départ », dit-il à propos du premier.
Chaque matin à sa table, depuis l'époque de son séjour sur les hauteurs de Salzbourg (le premier livre est sous-titré *Carnets du rocher*), l'écrivain s'est mis à l'écoute du monde et de soi, notant aussi bien des événements infimes (sensations diverses, bruits, souvenirs d'observations faites au

cours de ses promenades) que des réflexions sur ses habitudes, ses goûts, ses manies ou encore sur ses propres livres, et ses innombrables lectures. Caractéristique essentielle de ces fragments, qui vont d'une seule phrase à plusieurs paragraphes : ils ne comportent jamais de point final. La pensée se concentre, s'observe, ne se fixe jamais et reste en suspens sans chercher à conclure – tout en se souciant toujours d'associer le lecteur à la marche d'une intelligence et d'une sensibilité en éveil. *À ma fenêtre le matin* et *Hier en chemin* sont de ces livres qu'on garde près de soi pour toujours : on s'y retrouve à chaque page dans l'intimité d'un grand esprit qui vous ouvre sa bibliothèque et vous offre son amitié.
Jean-Yves Masson

Le mal des fantômes Benjamin Fondane

Collection Verdier/poche

Extrait

Le chant du prisonnier

La louve tout à coup suivie de son sang
sur la neige où se traîne sa forme chancelante
cède pour un instant au cri de la stupeur
mais aussitôt s'éveille à soi et se lèche
les plaies. De son œil, elle compte les petits
blessés dans la bataille, mais rescapés. Son gîte
est chaud, de la chaleur de tous ces yeux ouverts
qui rêvent en commun. C'est pour l'instant un rêve
encore, mais un rêve silencieusement
boulangé. Il faudra de neuves énergies
pour l'amener enfin au point d'éclosion
désiré. Mais la race est forte et la puissance
non ébréchée. Demain est lui aussi un jour…

Chassés de l'enfer Robert Menasse

Traduit de l'allemand (Autriche) par Marianne Rocher-Jacquin et Daniel Rocher
Collection Der Doppelgänger

Ça commence comme une provocation « bernhardienne », par un scandale. Lors d'un repas d'anciens élèves, l'historien autrichien Viktor Abravanel, au lieu des éloges attendus, se lance dans la dénonciation méthodique et documentée du passé nazi de ses anciens professeurs…

Mais Viktor n'en a pas fini avec la duplicité, il lui faudra la traquer, l'agrandir, en faire à la fois la généalogie et l'exégèse, faire tomber, enfin, le masque hideux d'une certaine histoire européenne. Car Viktor, au cours de ses recherches dans les archives du Vatican, est tombé sur le dossier de la famille Abravanel – véritable fichier politique et policier avant l'heure. Cette famille (la sienne donc) est en effet l'une des plus puissantes familles juives d'Europe à travers les siècles. Il découvre à cette occasion la scène initiale, tragique et décisive des Abravanel : cathédrale de Lisbonne, 1497, des centaines de Juifs sont mis devant l'alternative du baptême ou de la mort…

Robert Menasse mène dans cet immense roman, deux histoires de front autour d'une question majeure de la modernité européenne, celle de l'identité. « Si je ne suis pas pour moi-même, qui le sera ? Si je ne suis que pour moi-même, que suis-je ? » *(Avot, traité des pères).*

Cette interrogation ontologique est au centre de la quête généalogique de Viktor sur le destin des Abravanel. La lente et difficile sortie de la condition marrane, la terreur inquisitoriale, les intrigues et les rivalités communautaires, font la trame de ce roman puissant et érudit dont Viktor, en héritier errant de la fin du XXe siècle est la figure contemporaine.

Quentin Schoëvaërt-Brossault, librairie Atout Livre, Paris

Cette année-là paraissent :

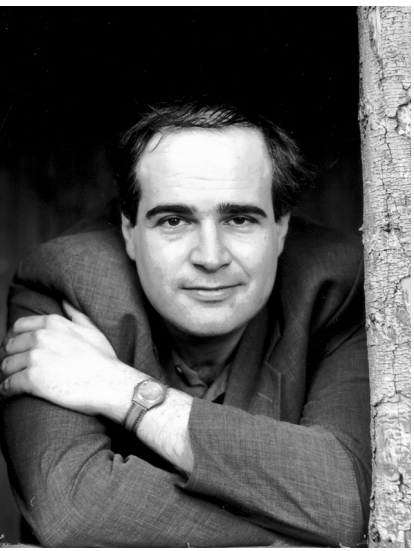
Afrique & histoire, nº 5 • *Afrique & histoire,* nº 6 • Pierre Arnouil et Ignacio de Cossío *Grandes faenas du XXe siècle* • Bashô *Friches* • Patrice Beray *Benjamin Fondane, au temps du poème* • Pierre Bergounioux *Carnet de notes, 1980-1990* • Jean Bollack *Parménide* • Marie Cosnay *Villa Chagrin* • Olivier Deck *Les yeux noirs* • Michèle Desbordes *L'emprise* • Josy Eisenberg et Adin Steinsaltz *Le chandelier d'or* • Alain Finkielkraut et Benny Lévy *Le Livre et les livres* • Benjamin Fondane *Le mal des fantômes* • Armand Gatti *Le couteau-toast d'Évariste Galois* • Hâfez de Chiraz *Le divân* • Haïm de Volozine *L'âme de la vie* • Peter Handke *À ma fenêtre le matin* • Hugo von Hofmannsthal *Le lien d'ombre* • Alain Lévêque *Bonnard, la main légère* • Éric Marty *Jean Genet, post-scriptum* • Jean-Yves Masson *Hofmannsthal, renoncement et métamorphose* • Robert Menasse *Chassés de l'enfer* • Henri Meschonnic *Célébration de la poésie* • Daniel Mesguich *L'éternel éphémère* • Jean-Pierre Richard *Roland Barthes, dernier paysage* • Giani Stuparich *L'île* • Simon Texier *Georges-Henri Pingusson* • Vitaliano Trevisan *Les quinze mille pas* • Emmanuel Venet *Ferdière, psychiatre d'Antonin Artaud* • Evgueni Zamiatine *Au diable vauvert*

Jean-Yves Masson

Portrait

Le colosse et son double

« Der Doppelgänger », le double – c'est la musique de Schubert et la poésie de Heine qui nous l'ont appris, nous qui ne savons rien de l'allemand – c'est ainsi, qu'il y a trente ans, Jean-Yves Masson a intitulé sa collection au sein de la famille Verdier. Ce colosse, doux, aux emportements magnifiques car toujours justes, est né dans le pays de Nied, c'est à dire dans la moitié française de la Sarre. Une césure qui me semble faire sens, comme une double appartenance à la langue – multiple –, au territoire découpé, à la traversée des apparences, pour mieux cerner l'essentiel, trouver le secret qui dort en nous.



Poète, romancier, nouvelliste, traducteur, directeur de collection, initiateur et coéditeur d'une monumentale et incontournable *Histoire des traductions en langue française,* critique, éditeur (à l'enseigne des éditions de la Coopérative), professeur émérite – la liste ne saurait être exhaustive tant « l'important n'est pas l'activité à laquelle on consacre ses forces mais la quantité d'inconnu que l'on parvient à faire surgir grâce à elle » –, Jean-Yves Masson dévore tout ce que le monde – bon gré mal gré – offre en partage.

Yeats, Luzi, Mussapi, Sinisgalli, Caproni, Rilke, Hofmannsthal (avec qui je lui trouve bien des ressemblances), Mörike, Lasker-Schüler... sont de ses amis (mais il en a mille autres dont Béatrice Douvre, Pierre Jean Jouve, Germont) depuis qu'il a commencé de scruter leurs textes, qu'il a découvert que la générosité des bibliothèques, du partage, était ce qui donnait sens à la vie et que l'art était « non pas expliquer mais comprendre,/et ne cacher que ce que l'on veut faire voir ».

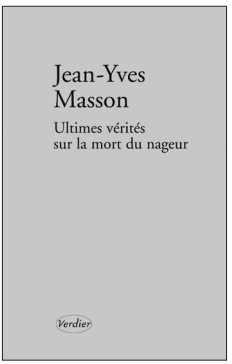
Jamais, on l'a compris, un tel homme ne sera à l'isolement, jamais, parce qu'il aime le bruit qui vient des autres, qu'il a horreur du silence parce que « le silence et la mort, c'est pareil, et je n'aime pas la mort ». Ainsi, il découvre chaque jour une nouvelle raison de poursuivre et nous de continuer le chemin à ses côtés.

Claude Chambard

Ultimes vérités sur la mort du nageur Jean-Yves Masson

Bourse Goncourt de la nouvelle

Extrait



Il répétait souvent que l'important n'était pas l'activité à laquelle on consacrait ses forces, mais la quantité d'inconnu que l'on parvenait à faire surgir grâce à elle. Pourtant, de notre temps déjà, la terre avait été parcourue en tous sens, toutes les mers naviguées, point d'île qui ne fût répertoriée sur la carte, et ce constat qui a désolé plus d'un adolescent engendrait chez lui une mélancolie très forte où n'entrait nulle affectation. Il était du reste toujours tout entier dans ce qu'il exprimait et, comme les enfants, il ne ressentait jamais rien à demi. Il y avait même en lui, de ce point de vue, une immaturité complète, un aveuglement obstiné et enfantin dans la fidélité à ses sensations qui le faisait paraître adolescent alors même qu'il avait dépassé depuis longtemps sa vingtième année, et qui le poussait à des enthousiasmes et à des désespoirs sans commune mesure apparente avec ce qui pouvait les susciter. C'est ainsi que je m'explique le projet fou qu'il conçut un jour et qu'il mena à bien, presque à l'insu du monde.

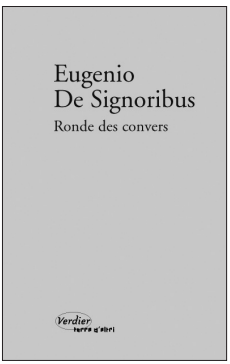
Julien Letrouvé colporteur Pierre Silvain

Venu de nulle part, Julien Letrouvé passe son enfance à écouter une vieille paysanne lui faire la lecture. Bercé de légendes merveilleuses jusqu'à sa puberté, ne sachant pourtant déchiffrer un mot, il croit au pouvoir fabuleux des livres. Son destin est tracé, il sera colporteur des ouvrages de la « Bibliothèque bleue ». Rien n'arrête alors son élan pour propager la lecture. Ni la guerre, ni les autodafés, ni les intempéries. L'histoire même le dépasse. Il est un rêveur qui assiste de loin à la bataille de Valmy. Nous sommes en 1792 et les Prussiens sont aux portes du pays lorsque débute l'ouvrage. Mais Julien Letrouvé ne s'en soucie guère. Seul lui importe la propagation des lettres. Et lorsque le hasard met sur sa route un jeune déserteur prussien qui sait lire et a connu Voltaire, le texte de Pierre Silvain s'emballe pour donner lieu à une scène somptueuse. Une lecture à voix haute effectuée au sein d'une forêt qui fait silence pour laisser place au pouvoir des mots. Texte sublime qu'il faudrait faire résonner lors d'une veillée au coin du feu.
Delphine Munch, librairie Kléber, Strasbourg

Ronde des convers Eugenio De Signoribus

Traduit de l'italien par Martin Rueff. Collection Terra d'altri

Extrait



Admis

Admis qu'il y ait un tiers temps,
que le sablier soit renversé donc,
dans ce qui reste de bave du match
qu'en sera-t-il de nous et de la terre ?

(alentour le vent sombre déterre
dans la mer l'onde noire décalcine
les chefs inventent la guerre
qui déclaire détiffe dénulle)

la fin des temps prétoriens
il ne peut la voir celui qui a béni le jardin
et a porté dans le creux de ses mains l'eau bénite
aux bûchers humains

Cette année-là paraissent :

Les décisions doctrinales du Grand Sanhédrin • *Le dit de Hôgen,* suivi de *Le dit de Heiji* • *Faenas,* nº 6 • Ilse Aichinger *Eliza Eliza* • Ilse Aichinger *Un plus grand espoir* • Mohammad Ali Amir-Moezzi *Le guide divin dans le shî'isme originel* • Pierre Bergounioux *Carnet de notes, 1991-2000* • Pierre Bergounioux *Les forges de Syam* • Didier Daeninckx *Histoire et faux-semblants* • Marc Delouze *C'est le monde qui parle* • Michèle Desbordes *La robe bleue* • Eugenio De Signoribus *Ronde des convers* • Jacques Durand *Rafael le chauve* • Benjamin Fondane *Écrits pour le cinéma* • Christian Garcin *L'autre monde* • Carlo Ginzburg *Le juge et l'historien* • Georges-Arthur Goldschmidt *Celui qu'on cherche habite juste à côté* • Léonid Guirchovitch *Têtes interverties* • Gilles Hanus *L'un et l'universel* • Thomas Jonigk *Quarante jours* • Benny Lévy *Pouvoir et liberté* • Jean-Yves Masson *Ultimes vérités sur la mort du nageur* • Henri Meschonnic *Éthique et poétique du traduire* • Pierre Michon *L'empereur d'Occident* • Jean-Claude Milner *Les noms indistincts* • Alain Montcouquiol *Recouvre-le de lumière* • Jan Patočka *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire* • Jan Patočka *L'Europe après l'Europe* • Rainer Maria Rilke *Chant éloigné* • Rainer Maria Rilke *Requiem* • Pierre Silvain *Julien Letrouvé colporteur*

Lutz Bassmann

Portrait

Lutz Bassmann est d'abord un personnage littéraire, avant d'être un auteur. C'est un « porte-parole ». Avec et pour d'autres compagnons, il porte leurs voix, dans une littérature « de rêves et de prisons », que l'on nomme le post-exotisme, où « une part d'ombre toujours subsiste ». Il s'agit ici de prolonger « l'existence de ceux qui vont s'éteindre, parce qu'il est le seul à conserver encore leur mémoire », dans une langue construite comme du « chamanisme révolutionnaire avec de la littérature ».

Souvent au bord de s'éteindre, les voix se déploient dans des récits poétiques, répétant inlassablement sous différents hétéronymes la survie, les cris dans les prisons, les espoirs déchus, la marche dans la nuit d'un monde post-apocalyptique, où déambulent dans une obscurité presque totale, faiblement illuminée de poudres, « graisses merveilleusement éclairantes », « suifs photogènes », des personnages humains et non humains. Le « je » s'efface, est tout au plus une convention – « seule persiste la danse des corps, des paroles et des morts en face de la nuit. Seule cette obstination de l'amour : la danse de l'éternel retour. »

On ne voit pas Lutz Bassmann dans ses « narrats », tant il se fait la voix des autres, déjà ou bientôt disparus, dans le Bardo, monde des morts tibétains, ou perdus dans le goudron, dans des ruines, ou dans des missions au but étrange, incertain, dont on ignore si elles sont accomplies – si elles ne sont pas, comme sa parole, toujours en suspens –, et c'est bien de cela qu'il est question, de l'accomplissement de la parole. Si l'on cherche sa trace, on le trouve dans un livre signé Antoine Volodine (lui-même porte-voix, tissant la toile du post-exotisme dans nombre de maisons d'édition depuis une trentaine d'années) : « Les derniers jours, Lutz Bassmann les passa comme nous tous, entre la vie et la mort [...] lui, n'attendait rien. Il s'asseyait en face de nos visages abîmés et il les regardait. »

On est entre deux mondes, entre fantastique et réel, action et immobilité, lumière et obscurité, et dans la vérité de la langue et du récit.

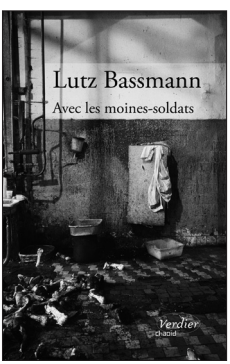
Nicolas Jalageas, librairie Les Cahiers de Colette, Paris

Avec les moines-soldats Lutz Bassmann

Collection Chaoïd

Extrait

Il n'y avait pas beaucoup à marcher jusqu'à la mer. Après avoir contourné le poste de police qui jouxtait la gare routière, j'ai traversé deux ou trois rues commerçantes et j'ai poursuivi vers le sud. Au bout de cinq cents mètres la mer est apparue, vert sombre sous le ciel gris clair, vert glauque. Elle était aussi calme qu'un lac et, à l'exception de deux pétroliers en train de s'évanouir à l'horizon, elle était vide, sans navires et sans mouettes. Je me suis arrêté plusieurs minutes pour la humer et la contempler ; j'étais longtemps demeuré enfermé dans une cellule, ne devant compter que sur mes rêves pour admirer des paysages, et les grandes étendues marines m'avaient manqué.



Puis je me suis mis à longer la côte. La ville ne continuait pas dans cette direction, vers l'est ; j'ai vite laissé derrière moi les derniers quartiers résidentiels. Une route déserte avait remplacé l'avenue qui bordait la plage. Elle était étroite, et tantôt s'écartait de l'eau, tantôt s'en approchait au point de frôler les vagues. Les habitations s'étaient raréfiées. Elles étaient en général bâties du côté de la route qui regardait vers l'intérieur des terres, mais d'autres se dressaient entre la route et les flots, profitant d'un surplomb ou, au contraire, acceptant d'être mouillées d'écume comme l'auraient fait des cabanes de pêcheurs. Ni les unes ni les autres n'avaient été dessinées pour des estivants riches. Elles étaient fonctionnelles et très ordinaires. La rouille attaquait les toits métalliques, la base des murs de planches avait noirci, dévorée par la pourriture ou le sel. La plupart paraissaient ne plus être occupées depuis des années. On voyait de temps en temps un jardin où séchait du linge, avec souvent non loin une niche, un ou deux chiens qui levaient la tête pour observer l'intrus, puis se rendormaient, totalement passifs, sans se donner la peine d'aboyer. Les humains semblaient absents.

Mathieu Riboulet

Portrait

De Mathieu Riboulet, j'ai d'abord su ce que m'en dit Bob, le jour où il nous présenta, l'été 2008 : « Ce sera ton jumeau en jaune. » Soit : son livre, *L'Amant des morts,* paraîtra en même temps que le tien, à la rentrée prochaine, chez Verdier. Compagnons de catalogue, nous fîmes avec cela une amitié essentielle. Elle n'embrassait pas le tout de la vie. Mathieu Riboulet n'aimait rien tant que cette délicatesse qui toujours, dans la somptuosité de son écriture, le dispute à la férocité. Ne pas tout déballer, ne pas encombrer, ne pas tout se dire — on croyait avoir le temps. Et puis, Mathieu Riboulet en avait vécu d'autres, des vies, et publié des livres avant Verdier. « Car ça commence toujours avant, et il finit toujours par manquer quelque chose », écrira-t-il dans *Entre les deux il n'y a rien.* Voilà peut-être l'une des phrases essentielles de son œuvre. Sa prose y fouille les corps, cherchant où se noue le passé : entendons que le passé s'y fait noueux comme du bois sec. À le lire, on entend cela, si nettement, le bruit que ça fait, lorsque l'histoire vient se loger aux lisières de nos corps, ce craquement et puis plus rien, quand il finit par manquer quelque chose. On trouvera, dans *Nous campons sur les rives* l'inventaire attendri et esseulé des livres qu'il n'écrirait pas. Mais on retrouvera, en tous ceux qu'il a écrits, ce nous continué qu'il lançait crânement en avant, dans un rire cinglant, léger, définitif.

Patrick Boucheron

Éloge des voyages insensés Vassili Golovanov

Traduit du russe par Hélène Châtelain. Collection Slovo

Je ne sais comment je suis arrivé à prendre connaissance des éditions Verdier. Probablement par un titre de Pierre Michon, peut-être *La Grande Beune* après que mon ami Jaquenod le Suisse m'eut fait connaître

Vies minuscules vers 1992-1993, en « Folio ». Au fil des années qui ont suivi et à partir de 1998 avec la librairie Préférences, le catalogue Verdier a régulièrement et constamment augmenté chez moi. Je n'énumérerai pas. Qu'il suffise de dire comme cela me fut bon et continue de l'être, comme j'ai souvent été touché par ce qu'on peut qualifier de note exacte, en lisant ce que nous offre cette excellente maison depuis maintenant une quarantaine d'années.
Le travail du libraire est sans doute, d'emblée, le plus facile de toute la chaîne du livre quand cela se veut illustration de quelques préférences. Alors les jours suivent les jours jusqu'à ce que déboule sur ta table un *Éloge des voyages insensés.* Ah ! celui-là ! il était fait pour moi d'une infinité de façons en tant que lecteur, mais pour moi de parfaite façon en tant que libraire. Je voudrais illustrer ici, au détriment de l'anecdote ce que j'ai fait d'*Éloge,* ce que je considère comme seul important pour ce qui est de la méthode et du résultat. Un préalable considérable que nous ferons débuter chez les éditions Verdier, que nous poursuivrons avec la directrice de collection et traductrice Hélène Châtelain, qui m'avait dit en septembre 2007 : « Je pense que tu aimeras ce livre », préalable qui nous arrive sous le nom de Vassili Golovanov mi-décembre 2007, préalable qui se trouve avoir tricoté pour ma part durant dix années de bel ouvrage la simple réalité d'un possible possible.
Qu'on soit libraire ou de toute autre activité n'a pas la moindre importance en cette affaire. Allez voir page 177 : « À ce moment-là l'homme naissait en lui. » Avec une pudeur et une force infinies Vassili Golovanov met au monde « Piotr le magnifique » pour tant et aussi longtemps que les hommes conserveront au moins un de leurs cinq ou six sens. Il nous dit, sans l'ombre d'un doute, quand l'homme est né en lui.
Pierre Landry, avec **Valérie Moratille-Limoujoux**, librairie Préférences, Tulle

Prenez un coq Jean-Baptiste Harang

Collection Verdier/poche

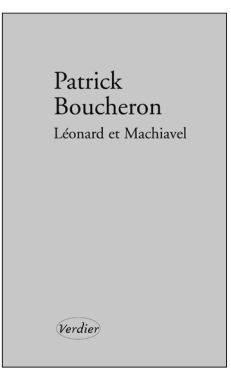
Il n'est d'objet, on le sait, que pour un sujet et de sujet qu'objectivement constitué. La création comporte trois règnes, auxquels s'ajoute le genre humain, dont les initiatives menacent désormais de destruction les espèces animales et végétales qui partageaient sa demeure, ainsi que les ressources minérales de la planète. Jean-Baptiste Harang a écarté les choses humaines, dédaigné les roches et les plantes pour jeter son dévolu sur le coq. Symbole héroïque et dérisoire, roi de la basse-cour, l'animal se présentait comme naturellement à une âme excommuniée d'emblée

du plein de la vie, désabusée dès le début, meurtrie. Trente-cinq textes sur ce thème relèvent du tour de force, étant entendu que, fidèle à lui-même, à sa division intime, à sa ferveur contrariée, l'auteur va tirer du mince volatile les plus grands effets. Il évoque, sans forcer, César, dans la langue de qui le remuant voisin au casque ailé et le coq sont un – Gallus –, Viacheslav Mikhaïlovitch Scriabine, ministre de la Défense de l'URSS sous le pseudonyme de Molotov, auquel les Finlandais dédièrent un cocktail explosif, Socrate, bien sûr, d'autres, des plus inattendus, certains sortis, à l'évidence, de l'imagination de l'auteur. La réalité naît de l'accord des consciences. Elle est faite d'autant et plus de privations et d'interdits, d'empêchements et de pertes que d'attributs positifs et de bonheurs. Mêlés, discrètement, aux adeptes du sens commun, qui sont la majorité, des hommes qui furent des enfants malheureux pratiquent la restriction mentale. Ils voient, sentent, pensent autrement. Parfois, ils l'écrivent et on est lavé, à les lire, du poids du monde, du sérieux mortel de la vie.
Pierre Bergounioux, *L'Humanité,* juillet 2008

Léonard et Machiavel Patrick Boucheron

Extrait

Il y eut peut-être, entre Léonard et Machiavel, de l'amitié, de la reconnaissance, de l'admiration, de l'émulation, de la complicité, de l'affection. Peut-être aussi de l'incompréhension, de la jalousie, de l'agacement, des déceptions et des malentendus, des rancœurs et des promesses trahies. Pourquoi pas aussi de l'indifférence. Mais nous n'en saurons jamais rien, et la rigueur absolue avec laquelle notre documentation demeure toujours laconique sur ce point offre au lecteur une pierre de touche indiscutable sur le travail des historiens. Au premier adverbe ou au premier adjectif qu'ils lâchent pour caractériser la relation qui s'établit entre Léonard et Machiavel, on peut sans coup férir savoir qu'ils fabulent.



Je ne renonce pas pour autant à décrire une connivence intime entre deux mondes, entre deux rêves, entre deux ambitions. Mais je la crois d'autant plus intime qu'elle fut façonnée par l'histoire, au grand vent des événements extérieurs, ces bourrasques que Léonard de

Vinci ne cessait de dessiner dans ses carnets et dont Machiavel tentait de décrire, à sa manière, la force impérieuse lorsqu'ils théorisaient la *qualità dei tempi,* la qualité des temps. Vivre à la même époque ne suffit certes pas à faire des contemporains, et l'on pourrait même dire que la politique est aujourd'hui l'art d'accorder les contemporanéités de chacun. Léonard de Vinci et Machiavel furent des contemporains, pas seulement parce qu'ils ont vécu la même période historique, pas seulement parce qu'ils ont voulu, parfois au même moment et souvent de la même manière, peser sur elle de manière décisive, mais parce que tout, dans leur œuvre et leurs actions, suggère qu'ils avaient en partage une même conception de la « qualité des temps ».
Contemporanéité est un mot qui boite et qui grince, mais c'est le bon mot. Il exprime l'une des ambitions de ce petit livre : comprendre ce qu'être contemporain veut dire.

Cette année-là paraissent :

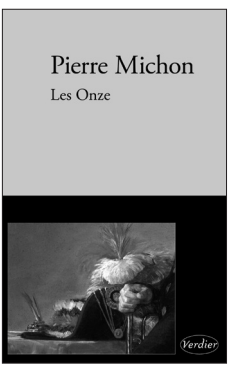
Commentaires du Traité des pères • Jacob Ben Isaac Achkenazi de Janow *Le commentaire sur la Torah* • Paul Audi *Rousseau : une philosophie de l'âme* • Lutz Bassmann *Avec les moines-soldats* • Lutz Bassmann *Haïkus de prison* • José Bergamín *La solitude sonore du toreo* • Patrick Boucheron *Léonard et Machiavel* • Varlam Chalamov *La quatrième Vologda* Varlam Chalamov *Les années vingt* • J. M. Coetzee *Paysage sud-africain* • Michèle Desbordes *Les petites terres* • Tonino Devienne *Domaine de Breakdown* • Vassili Golovanov *Éloge des voyages insensés* • Jean-Baptiste Harang *Prenez un coq* • Felipe Hernández *La partition* • Alain Lercher *Les fantômes d'Oradour* • Jean-Claude Milner *Le périple stuctural* • Jean-Claude Milner et François Regnault *Dire le vers* • Alain Montcouquiol *Le sens de la marche* • Nahmanide *La dispute de Barcelone* • Mathieu Riboulet *L'Amant des morts* • Jean-Pierre Richard *Chemins de Michon* • Jean-Pierre Richard *Nausée de Céline* • Mario Rigoni Stern *Histoire de Tönle* • Jean-Jacques Salgon *Le roi des zoulous* • Judith Schlanger *La mémoire des œuvres* • Gershom Scholem *Sabbataï Tsevi* • Giacomo Todeschini *Richesse franciscaine* • Vitaliano Trevisan *Bic et autres shorts* • Nadège Vidal *Petits désordres autour des taureaux* • Josef Winkler *Langue maternelle* • William Butler Yeats *Derniers poèmes* • William Butler Yeats *L'escalier en spirale* • François Zumbiehl *Le discours de la corrida*

Les Onze Pierre Michon

Grand prix de l'Académie française

Extrait

Vous les voyez, Monsieur ? Tous les onze, de gauche à droite : Billaud, Carnot, Prieur, Prieur, Couthon, Robespierre, Collot, Barère, Lindet, Saint-Just, Saint-André. Invariables et droits. Les Commissaires. Le Grand Comité de la Grande Terreur. Quatre mètres virgule trente sur trois, un peu moins de trois. Le tableau de ventôse. Le tableau si improbable, qui avait tout pour ne pas être, qui aurait si bien pu, dû, ne pas être, que planté devant on se prend à frémir qu'il n'eût pas été, on mesure la chance extraordinaire de l'Histoire et celle de Corentin. On frémit comme si on était soi-même dans la poche de la chance. Le tableau – peint de la main de la Providence, ainsi qu'on aurait dit cent ans plus tôt, ainsi que Robespierre le disait encore chez la mère Duplay comme s'il eût été dans Port-Royal. Le tableau fait d'hommes, dans cette époque où les tableaux étaient faits de Vertus. Le très simple tableau sans l'ombre d'une complication abstraite. Le tableau que commandèrent sur un coup de tête et peut-être dans l'ivresse les enragés de l'Hôtel de Ville, la Commune, les féroces enfants à grandes piques, les tribuns limousins, le tableau – dont Robespierre ne voulait à aucun prix, dont les autres ne voulaient guère, dont peut-être dix sur onze ne voulaient *(Sommes-nous des tyrans, pour que nos images soient idolâtrées dans le palais exécré des tyrans ?),* mais qui fut commandé, payé, et fait.



La divine insouciance René Lévy

Le travail magistral de René Lévy bouleverse de fond en comble le champ des études maïmonidiennes. Jusqu'à présent, la lecture de Maïmonide était dominée par l'interprétation qu'en avait proposée le philosophe Leo Strauss (1899-1973) qui pensait repérer chez ce maître un « art d'écrire », autrement dit un double discours. L'un, destiné à la foule, n'aurait visé qu'à fortifier les croyances bibliques ; l'autre, plus ésotérique, frôlerait l'athéisme ou une religion philosophique qui n'en serait pas très éloignée. *La Divine Insouciance* a le mérite d'écarter une telle lecture pour affirmer, autour d'une réflexion sur

l'idée maïmonidienne de la providence, qu'il y a bien un unique projet explicite chez Maïmonide, et qu'il y a une cohérence entre philosophie et théologie et non une contradiction dissimulée. À condition d'étudier minutieusement les sources du philosophe, et de faire un travail de philologue comme le fait ici René Lévy. L'autre nécessité est de prendre en considération le style philosophique très particulier de Maïmonide. Comme le fait observer René Lévy, celui-ci procède en architecte disposant les matériaux fournis par la tradition philosophique pour tirer de cette remise en ordre une conception originale. Le contraire du commencement *ex nihilo* auquel nous sommes habitués depuis Descartes. La patiente reconstitution opérée par Lévy aboutit à un résultat des plus surprenants, en montrant que la théorie de la providence maïmonidienne, et l'explication de l'existence du mal au sein d'un univers dont Dieu est le créateur, sont bien plus proches de la philosophie d'Épicure que de celle d'Aristote – à condition qu'on ne confonde pas Épicure avec l'épicurisme athée. Le titre du livre se trouve glosé à la fin : Dieu est « insouciant » du sort des hommes, en ce sens que celui qui s'efforce de le connaître et d'aller dans ses voies écarte le souci et vainc la résistance de la matière. En somme, la providence dépend avant tout des hommes.
Nicolas Weill, *Le Monde des livres,* avril 2009

Les âmes mortes Nikolaï Gogol

Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard. Collection Verdier/poche

Extrait

Selifane reprit du poil de la bête et, fouettant à plusieurs reprises la croupe du truité qui se mit au trot, puis brandissant son knout au-dessus de la troïka tout entière, lança d'une petite voix chantante : « Allez, mes gaillards ! » Les chevaux s'animèrent et emportèrent comme duvet la calèche légère. Selifane se bornait à agiter son fouet en criant de temps à autre : « Hé, hé, hé ! », rebondissant sur son siège, selon que la voiture s'envolait au sommet de quelque colline ou dévalait les pentes dont la grand-route, qui descendait imperceptiblement, était semée. Sursautant à peine sur son coussin de cuir, Tchitchikov affichait un sourire béat, car il aimait la course rapide. D'ailleurs, quel Russe ne l'aime pas ? Pourrait-il en être autrement, quand son âme aspire à s'étourdir, à s'élancer dans une danse effrénée, à dire parfois : « Au diable, tout et le reste ! » ? Pourrait-on ne pas aimer cette course, lorsqu'on y ressent un je-ne-sais-quoi de magique, proche du ravissement ?

Jean-Louis Comolli

Portrait

Écrire, filmer, lutter – non en alternance mais en simultané –, dans une synergie féconde et persévérante… telle est la force singulière du travail de Jean-Louis Comolli. Lieu d'expérimentation et de liberté, son œuvre est aussi foisonnante que cohérente.
Le cinéma de Comolli emprunte trois voies d'accès qui se recroisent en chemins de traverse: la place du politique, la présence spectrale de l'Histoire et l'exercice de la pensée qu'il filme au travail, incarnée dans des corps.

Les outils du cinéaste s'adossent aux écrits du théoricien qu'ils relancent à leur tour par rebonds. Les textes de Comolli soutiennent que les questions esthétiques et techniques sont éminemment politiques. Elles se manifestent dans les rapports entre la machine caméra et les corps – ceux du filmeur, du filmé, du spectateur; ces agencements peuvent construire ou détruire la dignité du sujet. Tout aussi politique est la découpe du cadre qui marque les frontières du visible et de l'invisible. Poser des limites au « pouvoir de voir », résister aux tyrannies du spectacle, « sauver la part de l'ombre » du hors-champ sont les armes d'un combat humaniste pour émanciper le regard des spectateurs.
Aux facettes de cette œuvre essentielle, il faut ajouter le fil invisible qui les tient ensemble: l'homme Comolli, son art de vivre et d'aimer, sa délicatesse, son éblouissante générosité. Ils sont le secret de son intelligence sensible.
Sylvie Lindeperg

Cinéma contre spectacle Jean-Louis Comolli

Extrait

Quel qu'ait pu être notre aveuglement cinéphile, nous finissions cependant par savoir que si nous allions chez Langlois, si nous prenions place aux premiers rangs, c'était pour passer de l'autre côté du miroir, entrer dans le monde à travers les films,

passer dans les films pour traverser la vie. Les initiations ne sont pas seulement rituelles : elles mettent des formes en jeu, elles impriment des signifiants sur la peau du sujet qui fait son passage. Les projections de la rue d'Ulm laissaient des traces, elles nous marquaient. Ne s'agissait-il pas, pour le cinéphile que j'étais, d'éprouver la pression du monde comme pression esthétique ? Il me semble que c'est toujours le cas aujourd'hui et que, pour ce qui me concerne, je ne peux envisager rapport au monde que dans la médiation d'une pratique artistique. Il est vrai que cette pratique, je la vois commencer à la place du spectateur, et qu'à mon sens, le cinéphile, le spectateur assidu – ce qu'on appelait autrefois l'amateur – sont des opérateurs artistiques (quand bien même ne revendiqueraient-ils aucun statut d'artiste) dans la mesure où ils entrent dans une pratique réelle (voir des films), où ils acquièrent une expérience qui n'est pas tant de l'ordre de la culture (érudition, maîtrise des références) que de la jouissance (perte de repères). La critique est le foyer de l'art. Ça brûlait à la cinémathèque.

Cette année-là paraissent :

Afrique & histoire, n° 7 • Pierre Bergounioux *Une chambre en Hollande* • Pierre Brunel *Ce sans-cœur de Rimbaud* • Jean-Louis Comolli *Cinéma contre spectacle* • Martin Cüppers et Klaus-Michael Mallmann *Croissant fertile et croix gammée* • Thomas De Quincey *Philosophie d'Hérodote* • Iouri Dombrovski *Le singe vient réclamer son crâne* • François-Xavier Fauvelle-Aymar *La mémoire aux enchères* • François Garcia *Bleu ciel et or, cravate noire* • Christian Garcin *La piste mongole* • Armand Gatti *Le poisson noir*, suivi de *Un homme seul* • Armand Gatti *Les arbres de Ville-Évrard lorsqu'ils deviennent passage des cigognes dans le ciel* • Nikolaï Gogol *Les âmes mortes* • Youssef Ishaghpour *La miniature persane* • Michel Jullien *Compagnies tactiles* • Jacques Laurans *Pierre Soulages, trois lumières* • Benny Lévy *Lévinas : Dieu et la philosophie* • René Lévy *La divine insouciance* • Julio Llamazares *La pluie jaune* • Julio Llamazares *Lune de loups* • Meïr Leibusch Malbim *Cantiques de l'âme* • Henri Meschonnic *Critique du rythme* • Pierre Michon *Les Onze* • Jean-Claude Milner *L'amour de la langue* • Jean-Claude Milner *De l'école* • Elsa Morante *Récits oubliés* • Emmanuelle Rousset *Les intermittences de l'être* • Richard Sennett *La conscience de l'œil* • Pierre Silvain *Assise devant la mer* • Sarah Streliski *Accident* • Yoko Tawada *Le voyage à Bordeaux* • Vladimir Toporov *Apologie de Pluchkine* • Álvaro Uribe *Dossier de l'attentat* • Pieter Uyttenhove *Marcel Lods* • Guy Walter *Un jour en moins*

Paul Audi

Portrait

J'ai eu le bonheur de rencontrer Paul Audi en 2004, l'année où il rédigea la première version de son futur grand livre *Créer* (2010), ouvrage fondateur de toute sa démarche commencée depuis un peu plus de vingt ans. L'ouvrage fut précédé en effet en 2004 par cette noble matrice intitulée *Où je suis. Topique du corps et de l'esprit*. Il y élabora les assises de sa pensée et c'est là que l'on découvre les sources décisives de son inspiration. D'abord Rousseau, l'auteur auquel il a consacré sa thèse de doctorat (*Rousseau, éthique et passion,* 1997), magnifiquement synthétisée dans *Rousseau, une philosophie de l'âme* (2008); puis Michel Henry, dont il fut le disciple (voir *Michel Henry, une trajectoire philosophique,* 2006) et dont les œuvres l'orientèrent vers la phénoménologie fondatrice de tout apparaître originel, celle de la vie; enfin Nietzsche, profondément présent dans tous ses écrits pour son intuition originaire: chercher à saisir cette vie elle-même comme « éternel retour » de son mouvement d'excédence vers soi.

Après la publication de près de trente ouvrages, Paul Audi m'apparaît comme ce coureur de fond infatigable qui creuse sans cesse le même sillon, à la recherche de toutes les composantes possibles qui révèlent notre condition à la fois charnelle et spirituelle et qui peuvent se résumer en cette question sans cesse présente: qui donc est ce moi que je suis? Ce « qui » désignant chacun de nous en quête d'une double dimension essentielle: éthique et esthétique. Si bien que l'on ne peut séparer les deux: l'éthique conçue comme explication et confrontation responsable avec soi-même et l'esthétique comme déploiement de toutes les formes de créations possibles. Voir *Supériorité de l'éthique* (2007) et notamment *L'ivresse de l'art. Nietzsche et l'esthétique* (2003).

Paul Audi est désormais l'auteur d'une œuvre incontournable et, ayant la joie d'accompagner la parution de ses livres, je suis convaincu qu'il nous donnera encore des ouvrages qui confirmeront qu'il est l'un des plus grands philosophes de notre temps.

François Gachoud

Roman Vladimir Sorokine

Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard. Collection Poustiaki

Écrit dans les années 1980, ce livre est un monstre. Pas moins. L'histoire est centrée autour d'un jeune homme, Roman, qui revient dans sa famille, à la campagne, après plusieurs années d'absence, vibrant d'un immense bonheur. La nature, les gens, tout le lui rend bien. Sorokine déploie dans cette partie du roman un talentueux condensé de la grande tradition littéraire russe : Tolstoï, Tourgueniev, Pouchkine, Tchekhov, tous sont ici convoqués.
Mais peu à peu s'installe une angoisse sourde, en partie due à l'absence de repère temporel. On est dans une société de type féodal en pleine déliquescence (la domination qu'exercent les maîtres, dégoulinants de paternalisme, sur les moujiks met très mal à l'aise), cela pourrait se passer avant la révolution de 1905, puis à la réflexion, aux pires heures du stalinisme. Ces anachronismes qui émaillent le texte désarçonnent. Roman lui-même n'arrange rien. Sa grande histoire d'amour, son combat avec le loup, ses rapports avec sa famille, tout est excessif, tout cela va forcément mal finir, non ?
Pas dévoiler la fin. Laisser malaise. Laisser choc. Laisser hébétude.
« Chaque roman doit être une surprise et comporter une surprise », écrit Sorokine. Oui, c'est tout à fait ça.
Michèle Chadeisson, librairie Texture, Paris

Le fil et les traces *Vrai faux fictif* Carlo Ginzburg

Traduit de l'italien par Martin Rueff

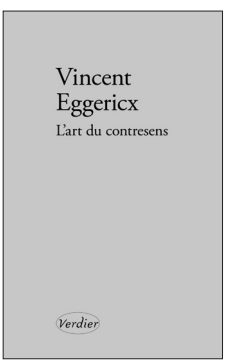
« Mais au lieu d'une guerre de tranchées menée front contre front, je faisais l'hypothèse d'un conflit fait de défis, d'emprunts réciproques, d'hybrides. » (Carlo Ginzburg)
En 2010, les éditions Verdier prenaient l'initiative de publier une édition complétée et augmentée de *Mythes emblèmes traces* et *Le Fil et les Traces. Vrai faux fictif,* un livre imposant contenant pas moins de seize essais. Alors que le premier livre est devenu depuis sa première publication en 1986 un classique de l'historiographie et des sciences humaines, traduit et commenté de par le monde, *Le Fil et les Traces* n'est pas moins révolutionnaire. Car ce qui unit l'essai sur la conversion des juifs de Minorque, celui sur le goût de Montaigne pour les grottes, la relecture d'Auerbach lisant Voltaire, les enquêtes sur Stendhal, Kracauer ou les chamans, c'est la portée du raisonnement indiciaire, l'administration de la preuve : l'écriture du vrai et la puissance de la fiction.

Face aux tentatives de confondre écriture littéraire et écriture historique, l'historien doit se garder de la tentation angélique qui laisserait penser que l'historien produit le vrai sans rhétorique, et de la tentation diabolique qui laisserait penser que l'histoire, c'est de la littérature. Ce livre de savant est un livre militant. Il peut servir d'antidote à toute sorte de révisionnisme. Si, en 1658, l'écrivain Thomas Browne faisait des plantations en quinconce une des preuves du génie humain, il n'est pas exagéré de dire que ce génie des quinconces éclate à chaque page de *Le Fil et les Traces* promettant mille découvertes et offrant mille joyaux dans des essais qui peuvent rappeler les « sauts » et les « gambades » des *Essais* de Montaigne. C'est-à-dire aussi leur allégresse pensive.
Martin Rueff

L'art du contresens Vincent Eggericx

Extrait

Le kyudô était une danse étrange avec la réalité; dans ce pays étranger – plus étrange qu'aucun autre pays – mon imagination était impuissante. Grelottant au milieu de l'hiver dans les masses d'air froid traversant l'archipel en provenance de la Sibérie orientale et qui, retenues dans les montagnes enserrant Kyôto, donnaient à la contemplation du paysage une allure transie que la somme de beautés étranges offertes par la ville accentuait encore, j'étais un spectateur déconcerté devant un théâtre de beauté qui me tenait à distance. J'en avais perdu ma langue. Par le biais du tir à l'arc j'avais trouvé un chemin pour m'introduire dans cet univers; j'avais pénétré dans un creux du temps, et je n'avais pas d'autre solution que d'avancer plus avant dans cette faille.



Cette année-là paraissent :

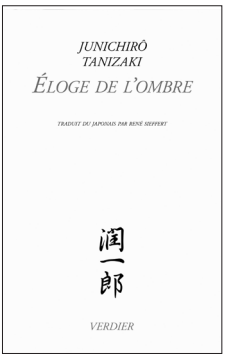
Midrach Rabba, Genèse, tome 1 • *Midrach Rabba, Genèse, tome 2* • Paul Audi *Créer* • Honoré de Balzac *Illusions perdues* • Lutz Bassmann *Les aigles puent* • Didier Daeninckx *Rue des Degrés* • Miguel Delibes *Cinq heures avec Mario* • Vincent Eggericx *L'art du contresens* • Carlo Ginzburg *Le fil et les traces* • Carlo Ginzburg *Mythes emblèmes traces* • Hugo von Hofmannsthal *Jedermann* • Sigismund Krzyzanowski *Souvenirs du futur* • Eugenio Montale *Papillon de Dinard* • Christophe Pradeau *La grande sauvagerie* • Mathieu Riboulet *Avec Bastien* • Pierre Riboulet *Naissance d'un hôpital* • Jean-Pierre Richard *Pêle-mêle* • Pierre Silvain *Les couleurs d'un hiver* • Adriano Sofri *Les ailes de plomb* • Vladimir Sorokine *Roman*

Éloge de l'ombre Junichirô Tanizaki

Traduit du japonais par René Sieffert

Extrait

J'ai publié naguère, dans *Bungei-shunjû,* un article dans lequel je comparais le stylo et le pinceau ; eh bien, supposons que l'inventeur du stylo ait été un Japonais ou un Chinois d'autrefois, il est bien évident qu'il l'aurait muni, non point d'une plume métallique, mais d'un pinceau. Et ce serait, non pas une encre bleue, mais quelque liquide analogue à l'encre de Chine qu'il se serait ingénié à faire descendre du réservoir jusqu'aux poils de ce pinceau. Par voie de conséquence, les papiers de type occidental ne convenant pas à l'usage du pinceau, il eût fallu, pour répondre à une demande accrue, produire en quantité industrielle un papier analogue au papier japonais, une sorte de *hanshi* amélioré. Et si le papier, l'encre de Chine et le pinceau s'étaient développés dans cette voie, la plume métallique et l'encre occidentale n'auraient jamais connu leur vogue actuelle, les partisans des caractères latins n'auraient trouvé aucune audience, et les idéogrammes et les *kana* auraient été l'objet d'une prédilection unanime et puissante. Ce n'est pas tout : notre pensée et notre littérature elles-mêmes n'auraient pas imité aussi servilement l'Occident et, qui sait ? peut-être nous serions-nous acheminés vers un monde nouveau tout à fait original. Par ces quelques réflexions, j'ai voulu montrer que la forme même d'un outil d'apparence insignifiante pouvait avoir des répercussions presque à l'infini.

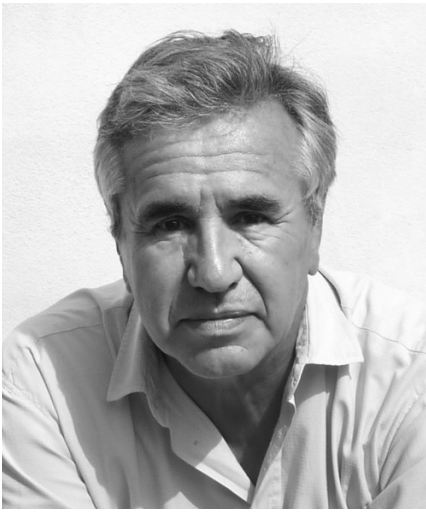


Jean-Jacques Salgon

Portrait

Sur un mode assez proche, inévitablement, de celui du « Je crois en Dieu », du fait de l'abondance des informations à faire tenir en si peu de mots, la notice que le premier de ses éditeurs consacre à Jean-Jacques Salgon nous dit de celui-ci qu'il est né en Ardèche, qu'il est fils et petit-fils d'instituteurs, ou qu'après une enfance partagée entre le Pont-d'Ucel et Aubenas il a séjourné – notamment – en Algérie et en Côte d'Ivoire. Un peu plus détaillée, sa fiche Wikipédia ajoute qu'il est marié et père de deux enfants,

ce qui est parfaitement exact – on peut même préciser qu'il s'agit de deux filles – et que sa démarche littéraire pourrait se définir comme l'« autobiographie d'un autre » : ou plutôt, désormais, de beaucoup d'autres, tels Jean-Michel Basquiat, Toussaint Louverture, Paul Soleillet ou Arthur Rimbaud.



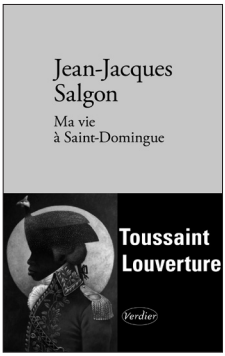
Pour ce dernier, sa prédilection est telle qu'elle l'a conduit, bien au-delà d'Obock, jusque sur les hauts plateaux abyssins, et jusque dans une grotte, au fin fond des Ardennes, où il crut un moment avoir trouvé un os ayant appartenu plus ou moins au poète. De celui-ci, Jean-Jacques est désormais capable de réciter *Le Bateau ivre,* parmi beaucoup d'autres vers, sans jamais se reprendre et dans son intégralité. Dans un tout autre registre, il est également susceptible de reconnaître au premier coup d'œil un chevalier gambette d'un cincle plongeur, comme de nager sans escale, dans les eaux du Chassezac, depuis le pré de Chantegay jusqu'au pont de Chambonas.

Jean Rolin

Ma vie à Saint-Domingue Jean-Jacques Salgon

Extrait

Les nuits passées dans la moiteur des mornes ont occasionné quelques troubles chez les fugitifs. Mais Toussaint est « docteur-feuilles », il connaît l'usage des plantes, il tient en partie ce savoir de son père Déguénou qui lui a transmis certaines des recettes des Agassouvis. Il soigne les diarrhées avec les fruits verts du goyavier-pomme, les accès de malaria avec des décoctions de feuilles de neem et de catalpa. Le soir on bivouaque sur des nattes. La nuit résonne de cris de bêtes et de rumeurs lointaines. Quelque chose de l'histoire semble marquer le pas.

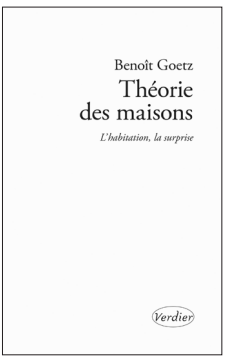


Toussaint et Bayon sont complices. Un dessein commun les unit : que puisse changer un jour la vie à Saint-Domingue

Théorie des maisons *L'habitation, la surprise* Benoît Goetz

Collection Art et architecture dirigée par Marc Perelman

Extrait



Il ne sera pas ici question de l'architecture, sinon *indirectement* [...]. Cet ouvrage concerne son envers : l'envers de l'architecture et de la ville, c'est-à-dire les domaines infiniment variés de l'*habiter*. « Formes de vie » donc, manières, *habitus,* gestes plutôt que lignes fixes et objets solides. Nous essaierons de capter les gestes d'habitation qui peuplent les villes, mais aussi des retraites et des monastères, des manières de vivre qui se nichent dans leurs plis, des mouvements qui les traversent. Nous essaierons de voir comment l'habiter envisagé comme « manière » s'articule aux espaces construits, comme si un geste s'accrochait avec plus ou moins de bonheur et de plaisir, d'harmonie à un autre geste. L'envers de l'architecture ne désigne donc pas tant ce que dissimulent les façades, mais l'ensemble des « actes d'architecture », des événements et des affects, des gestes et des chorégraphies qui se déroulent sur les deux faces des espaces construits, externe et interne, publique et privée.

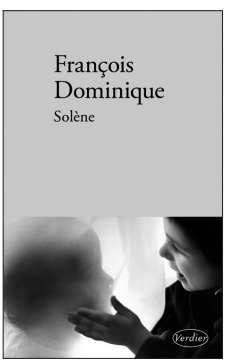
Solène François Dominique

Quelque part au-dessus des ruines de Lyon, dans un avenir indéterminé, une voix s'élève qui dévide le fil de pensées vagabondes. Entre émerveillements, rêves et frayeurs. Une petite fille singulière, dont le prénom, Solène, convoque phonétiquement l'astre solaire, les phalènes et Séléné (déesse grecque de la lune), interpelle une hypothétique lignée de survivants. Alors que de nombreuses cités – Rome, Prague, Berlin ou, mieux encore, Dunwich (ville du Massachusetts de Lovecraft) et Trantor (œcuménopole d'Isaac Asimov) – ont été dévastées, elle leur raconte comment elle et sa famille ont vivoté, entre les murs des Lisières, une villa située non loin de Poleymieux. Comment, dans l'intimité précaire d'un territoire protégé par une bulle magnétique, ils ont repoussé l'angoisse des progrès d'un fléau irréversible : l'invasion de chats faméliques, de bêtes carnivores, d'espèces mutantes et, pire, celle d'ombres létales dont la proximité engendre rougeurs et taches grisâtres sur les corps qui, *in fine,* s'effritent comme de vulgaires

« poupées d'argile ». […] Parmi le chaos, une voix cristalline, qui rêvait de glaner des millions de mots pour « en faire quelques bouquets avant que le silence n'avale tout et ne s'avale lui-même », résiste.
Jérôme Goude, *Le Matricule des anges,* octobre 2011

Extrait

Si vous m'entendez, c'est que je serai morte depuis bien longtemps. On aura donc retrouvé nos traces dans les décombres de Poleymieux; les archéologues auront prélevé parmi nos cendres – si le temps n'a pas tout effacé – les biopuces où sont marquées toutes nos paroles et toutes nos pensées.
Je passe ma main droite sur mon front et je sens, au bout de mon index, la petite cicatrice étoilée sous laquelle se trouve, incrustée dans l'os à ma naissance, ma perle de mémoire.
Si vous m'entendez, c'est que vos ingénieurs auront dévidé le fil de mes pensées. Mais pour vous, je n'ai pas de visage, je ne serai jamais qu'une voix fossile contenue dans cette chose minuscule, n'est-ce pas ?
Pour moi également vous n'avez ni voix ni visage, car à l'instant où je parle, je crois que vous n'existez pas encore, ou que vous n'existez déjà plus, je ne sais comment dire… Vous êtes très loin, là-bas… perdu dans le temps.



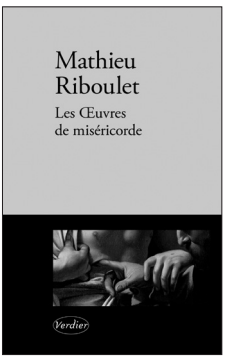
Cette année-là paraissent :

Paul Audi *Le théorème du Surmâle* • Alain Boureau *En somme* • François Dominique *Solène* • Ivan Farron *L'appétit limousin* • Christian Garcin *Des femmes disparaissent* • Benoît Goetz *Théorie des maisons* • Pavel Hak *Vomito negro* • Peter Handke *Hier en chemin* • Michel Jullien *Au bout des comédies* • Yannis Kiourtsakis *Le dicôlon* • Robert Menasse *Don Juan de la Manche* • Jean-Claude Milner *Clartés de tout* • Jean-Claude Milner *La politique des choses* • Jean-Claude Milner *Pour une politiques des êtres parlants* • Maurice Nadeau *Le chemin de la vie* • Maxime Ossipov *Ma province* • Jan Patočka *Éternité et historicité* • Olivier Rolin *Bric et broc* • Jean-Jacques Salgon *Ma vie à Saint-Domingue* • Murasaki Shikibu *Le dit du Genji* • Vladimir Sorokine *La tourmente* • Junichiro Tanizaki *Éloge de l'ombre*

Les œuvres de miséricorde Mathieu Riboulet

Prix Décembre

Extrait



Prenez-le comme vous voulez, une beauté pareille est pour moi presque aussi impensable que les horreurs de la guerre. Je retourne à Potsdam le lendemain, je veux revoir *L'Incrédulité de saint Thomas,* parce que je sens que j'ai été devant Tajdîn exactement comme Thomas devant le Christ ressuscité : impossible de se contenter de voir, il faut aussi toucher, et pas seulement toucher, mais mettre le doigt dedans, être plus que jamais *« very conscious of hands ».* Je n'ai pas encore les rides de Thomas, et Tajdîn n'était drapé que de sa nudité, mais l'étonnement profond, décisif, moteur est le même : aller de soi-même vérifier l'état de ces lieux où la beauté advient, la toucher pour s'en fortifier, voir, toucher et croire, s'en revenir parmi les hommes pour témoigner de cet avènement qui a eu lieu, cette fois, dans un sauna berlinois sous les traits d'un étudiant kurde de vingt-cinq ans, et se répète, d'innombrables fois, partout et tout le temps, pour peu qu'on y accorde son regard, son désir ou sa foi, comme on voudra.

Petite table, sois mise ! Anne Serre

Si les bons livres ont l'art de me laisser sans voix, alors *Petite table, sois mise!* n'est pas bon, il est extraordinaire. C'est un rêve, un rêve jaloux et obsédant, qui revient me hanter souvent et ne se laisse pas facilement attraper. Comme tout bon rêve, ce petit texte m'a fait perdre la tête, c'est-à-dire la raison, qu'il a coupée, arrachée, mise en pièces. Comme tout bon rêve, il est impossible de penser *Petite table, sois mise!,* impossible de le raconter, impossible de le faire revenir. Et pourtant il est là, qui ne me lâche jamais. Je vis avec ce père terrible, qui déboule dans les rues avec des sandales rouges, les cheveux blondis, les yeux pailletés de bleu et le feu au derrière, avec cette mère malade d'ennui, qui brosse sa toison devant les yeux écarquillés de ses filles, je vis avec et au milieu de ces scènes de sexe cru mêlant adultes et gosses, gosses et adultes, dans une parfaite indifférence et une fringale d'amour que rien ne peut apaiser.

Dans cette très étrange famille, tout se passe sur la table de la salle à manger, ce lieu rituel où les peurs et les manques des uns prennent possession du corps et de l'esprit des autres. Le cœur du livre est là, dans cet envoûtement, et telle est la question : comment vivre, comment devenir adulte quand, enfant, tout votre corps a servi de pitance au désespoir – ou à la solitude, ou aux joies et aux jeux – de vos parents ? Comment tenir ? Comment ne pas éclater en mille morceaux ?
Ce livre est plus qu'un conte, c'est un secret.
Si on veut l'aimer, c'est-à-dire le comprendre, il faut parvenir à entendre la voix d'une petite fille, devenue femme, qui nous raconte l'inavouable. N'ayant trouvé d'ancrage nulle part, et revenue de tout, elle choisit d'habiter le seul pays qui vaille quand on a tout perdu. Le pays des mots. Elle choisit la langue. Elle choisit sa puissance. Ses lueurs. Parce que je pense qu'elle sait, comme tout fantôme – et tout adulte est le fantôme d'un enfant –, que seuls les mots sont capables de lui rendre ce qui s'est perdu en chemin. Inexorablement.
Antoine Wauters

Le dit des Heiké *Cycle épique médiéval des Taïra et des Minamoto*

Traduit du japonais par René Sieffert

C'est le livre des séparations. Plus que du sang, on y verse des larmes. Les dames, les paysans, les guerriers pleurent à en mouiller leurs manches. Les amis, les amants, les parents se séparent, et quand la tête se détache du corps, ce n'est qu'une affreuse redondance du tourment dont chacun, du haut en bas de la société, semble devoir souffrir toujours. Les Japonais croyaient en « la chaîne des causes et des effets » : ils y gagnaient le fardeau de vies antérieures dont ils ignoraient tout, mais aussi l'espérance de futures retrouvailles. Le coup de foudre n'était-il pas le signe que deux êtres s'étaient aimés, qui sait combien de fois, sous d'autres apparences ?
Ce ne sont pas trop de huit cents pages pour donner la matière et l'esprit d'une époque : la poésie, la guerre, le désir, le bon et le mauvais gouvernement. Pourquoi *Le Dit des Heiké* est-il une œuvre totale, à la fois humble et arrogante, superbe ? Parce qu'il est une tentative d'assumer collectivement une faute impardonnable (la mort de l'empereur enfant à la bataille de Dan-no-ura). La cloche du monastère de Gion n'égrène rien du tout, elle marque seulement l'impermanence des choses : « Ah ! que le temps passe vite ! disaient-ils et, évoquant l'incroyable bousculade qu'ils avaient vécue, ils en pleuraient et riaient tout à la fois. »
David Bosc

L'entretemps *Conversations sur l'histoire*

Patrick Boucheron

Au Banquet de Lagrasse, en 2011, se tenaient pour la première fois les « conversations sur l'histoire » engagées par Patrick Boucheron avec « ceux qui passaient par là ». Par bonheur, pour ceux-là comme pour tous les autres qui ne passaient pas par là, *L'Entretemps* reprend et précise ces réflexions qui constituent l'amorce d'une véritable « philosophie du temps ». Tout commence par la rencontre avec cet énigmatique tableau des trois philosophes, de Giorgione, et se poursuit par la tentative de les faire parler, ou de décrypter ce qu'ils pourraient dire, « depuis le pli du temps qu'ils occupent en s'étant arrêtés dans l'entretemps ».
Ainsi se développe une réflexion alerte, intempestive et délibérément à contre-temps qui rend évidente la nécessité de s'affranchir de « l'irréprochable traçabilité de l'histoire », certes parfaitement compréhensible et qui pour cela rassure mais ne dit pas tout du monde. Quand la conversation se termine, nous sommes prêts à convenir avec l'auteur que « le poète, sans doute, mais […] l'historien, s'il se veut tel qu'ensemble on le rêve […], sera celui qui brise et qui rassemble, simplement en laissant passer en lui ce quelque chose de cassant qu'espace l'entretemps ».
Christian Jacquot, librairie La Machine à Lire, Bordeaux

L'hôpital Ahmed Bouanani

Collection Chaoïd

Lorsque le narrateur entre dans l'hôpital pour tuberculeux où il vient d'être admis, il comprend que plus rien ne sera jamais comme avant. Le voici enfermé dans un lieu labyrinthique où la mort et le désespoir sont omniprésents. Avec ses compagnons d'infortune, dont les noms se réduisent à des sobriquets dérisoires, se tissent des liens ténus où chacun évoque ses souvenirs enfouis, souvent douloureux. Chaque patient s'invente une mythologie de la survie, mélange d'affabulation et du réalisme le plus sordide, en résistance à ce que l'hôpital peut avoir de mortifère et déshumanisant.
Par sa prose précise, poétique et allégorique, l'auteur parvient à susciter l'effroi et le rire. Tout est décrit avec une loupe grossissante qui fait glisser la réalité vers un espace-temps indéfini : l'hôpital devient cet univers froid, abstrait, un cauchemar kafkaïen.
Mort en 2011, écrivain et cinéaste, Ahmed Bouanani était une figure

tutélaire de l'art au Maroc. À l'instar de *Nedjma,* de Kateb Yacine, *L'Hôpital* est un chef-d'œuvre de la littérature marocaine. Le monde clos qui est ici décrit, avec ses patients hébétés et hagards, laisse une empreinte saisissante sur le lecteur.
Raphaël Msika, librairie Compagnie, Paris

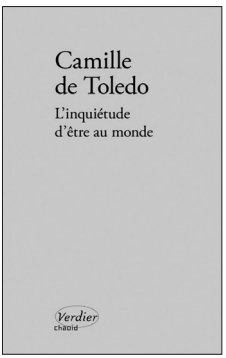
Histoire des traductions en langue française XIXe *siècle*

Notre temps semble celui des sommes : après *La Langue littéraire (de Gustave Flaubert à Claude Simon),* de Philippe et Piat en 2009, voici le premier tome d'une monumentale *Histoire des traductions en langue française,* consacré au XIXe siècle – viendront plus tard trois autres volumes, XVe-XVIe siècles, XVIIe-XVIIIe et enfin XXe. Celui-ci est dirigé par trois maîtres d'œuvre, et rédigé par une armée de spécialistes, 67 pour être précis, pour 15 chapitres de 40 à 100 pages, accompagnés d'une introduction et d'un bilan, plus un index énorme des traducteurs en langue française (52 pages), plus un index d'autres personnalités. Les chapitres s'organisent en genres (prose narrative, poésie, théâtre, littérature d'enfance et de jeunesse…) et domaines (sciences et techniques, textes juridiques, religions), à quoi il faut encore ajouter l'entrée par les personnes (historiens, philosophes, traducteurs) ou par des chemins de traverse : la bibliométrie, l'Antiquité, le panthéon littéraire.
Une diversité d'angles d'attaque donc nécessaire pour ouvrir très large le compas, d'autant qu'ici le panorama inclut une grande variété de langues sources, parfois inattendues : de l'anglais, de l'allemand, du russe bien sûr, mais on lit aussi des lignes sur le coréen qu'on ne s'attendait pas forcément à croiser dans ce XIXe siècle. Ainsi le projet renoue-t-il avec un certain enthousiasme encyclopédique, tant il est – si l'on considère la totalité à venir – colossal.
À cet encyclopédisme s'ajoute toutefois une dimension de chaleur aussi rare que surprenante dans une œuvre aussi sérieuse et documentée, dimension qui tient à deux éléments essentiels : le style, et le petit peuple de la forêt des traducteurs ici affairé. Le style d'abord, qui, s'il est forcément varié ou changeant selon les chapitres, reste d'une lisibilité exemplaire, souvent narratif, et quelquefois même haletant dans certaines parties où se jouent sous nos yeux les concurrences entre les journaux ou les maisons d'édition, les polémiques et parfois les railleries, ce qui nous mène tout droit à la dimension humaine.
Gilles Magniont, *Le Matricule des anges,* janvier 2013

L'inquiétude d'être au monde Camille de Toledo

Collection Chaoïd

Extrait



À quel moment avons-nous cessé d'être en paix ?
Et que faire, maintenant que nous en sommes là,
tremblants et *tremblés,* c'est-à-dire engagés
si souvent malgré nous dans le vacillement
général des choses ?
Et aussi, cette question :
Que faire des peurs que lève en nous l'inquiétude
de ce qui jadis était stable, immobile ?
Suffit-il de dire à la pierre :
Cesse ! cesse de t'agiter comme un enfant malade !
pour que tout revienne :
La permanence. Le pays. Le souvenir
et la racine.

Cette année-là paraissent :

Le dit des Heiké • *Histoire des traductions en langue française, XIXe siècle* • Lutz Bassmann *Danse avec Nathan Golshem* • Pierre Bergounioux *Carnet de notes, 2001-2010* • Ahmed Bouanani *L'hôpital* • Anne-Lise Broyer et Pierre Michon *Vermillon* • Patrick Boucheron *L'entretemps* • Jean-Louis Comolli *Corps et cadre* • François Garcia *Federico ! Federico !* • Armand Gatti *La traversée des langages* • Vassili Golovanov *Espace et labyrinthes* • Léonid Guirchovitch *Schubert à Kiev* • Gilles Hanus *Échapper à la philosophie* • Elfriede Jelinek *Restoroute*, suivi de *Animaux* • Sigismund Krzyzanowski *Fantôme* • Annie Le Brun *Appel d'air* • Le Tasse *Le messager* • Moïse Maïmonide *Le guide des égarés* • Henri Meschonnic *Langage, histoire, une même théorie* • Henri Meschonnic *Poétique du traduire* • Jules Michelet *La France devant l'Europe* • Alain Montcouquiol *Le fumeur de souvenirs* • Vladislav Otrochenko *Mes treize oncles* • Mathieu Riboulet *Les œuvres de miséricorde* • Tilo Schabert *L'architecture du monde* • Anne Serre *Petite table, sois mise !* • Walter Siti *Leçons de nu* • Yoko Tawada *Journal des jours tremblants* • Camille de Toledo *L'inquiétude d'être au monde* • Vladimir Toporov *L'espace négatif de Krzyzanowski* • Bram van Velde *Lettres* • Gérard Wajcman *L'objet du siècle*

David Bosc

Portrait

La double vie d'un passant à Lausanne

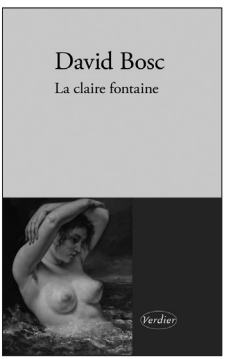
Il m'arrive de le croiser dans les quiètes rues lausannoises qui bordent la maison d'édition où, huit heures par jour et quarante-huit semaines par an, il exerce d'indispensables fonctions. David Bosc serait un des meilleurs ravaudeurs-toiletteurs de manuscrits officiant *in partibus helveticorum,* m'assure-t-on de sources sûres. Je crois mes informateurs sur parole. Notre homme, qui n'est pas Suisse et loin s'en faut, a peut-être appris des Vaudois, dissimulateurs, l'art de la duplicité. Car le reste du temps, quand il n'emmène pas ses enfants à la piscine – je l'y ai vu relire le *Lenz* de Büchner à l'extérieur du bassin couvert –, David Bosc écrit des livres dont l'intense brièveté est inversement proportionnelle à l'importance. Il fut un temps, pas si lointain, où le buffet de la gare de Lausanne n'avait pas encore été remplacé par un restaurant végétarien. David Bosc y venait à l'aube, sous un éclairage cru, écrire *La Claire Fontaine.* Il y est question d'un autre piéton peu ordinaire, le peintre Courbet, qui se transporta lui aussi au bord du Léman, en d'autres circonstances toutefois: on ne sache pas en effet que David Bosc ait renversé la colonne Vendôme, même si l'envie pourrait ne pas en manquer à ce sympathisant de la cause anarchiste.

Dans les livres publiés sous son nom se chante le grand mystère des arts et son perpétuel commentaire, ce qui est pour l'auteur une façon élégante de traiter de son propre travail. Mais uniquement par l'oblique. En effet, si David Bosc a les traits de l'éternel jeune premier français du cinéma français et international, il fuit les pièges de Narcisse comme la peste.

Ivan Farron

La claire fontaine David Bosc

Extrait



Au soir, les jupes encore humides d'avoir frotté les sols, la Piémontaise rejoignit Courbet dans sa chambre au bout du couloir. Comment s'appelait-elle ? Elle vint s'asseoir sur lui, ses deux mains en appui sur le gros ventre qu'elle repoussait doucement pour se faire de la place. L'association charnelle de deux corps quels qu'ils soient tombe toujours sous le sens. Si l'on entend faire jouir, si l'on veut jouir l'un de l'autre, aucun obstacle qui ne se change en point d'appui, et parfois en point d'orgue. Elle avait les seins hauts quoique lourds, d'un beau mouvement jusqu'à la pointe sombre, elle avait des hanches larges, une toison de poils noirs qui lui montait au nombril comme une procession de fourmis ; elle était magnifique.

À la vie Léo Lévy

« Mais vous aviez des armes ? » ai-je demandé un jour à Colette Olive. « Vous étiez prêts à faire la révolution dans la rue ? » Elle m'a répondu avec son sourire et son regard faits de passé, d'ironie et d'espoir : « Je vais vous offrir un livre. »
À la vie de Léo Lévy est l'un des plus beaux livres de mémoires que j'aie lus. Je le range à côté du *Sabbat* de Maurice Sachs. La prose est splendide, parce que chaque mot pense, et raconte l'histoire d'un homme qui devient lui-même. C'est donc bien plus qu'un témoignage historique. Ici, Lénine et Levinas, le maoïsme et le Talmud, importent moins que la grande et poignante aventure d'une âme terriblement blessée, terriblement violente et terriblement douce aussi, qui part à la recherche d'elle-même et de la création, dans un monde Enfer, peu fait pour la recevoir, mais dans la compagnie de l'amour. Car Léo Lévy a beau tout faire pour s'effacer, c'est son portrait qu'on voit constamment, au côté de celui de Benny [Lévy]. Celui d'une femme comme les aimaient les Anciens : énergique, sage, et pleine d'esprit. En refermant le livre, on pense : un homme a vécu. Et cet homme nous manque.
Pierre Vesperini

Gilles Hanus

Portrait

Gilles Hanus est l'agent secret de la philosophie comme Valery Larbaud en son temps fut celui de la littérature. Il se tient sur le revers des choses, réveille des réseaux dormants, découvre ce que les interprétations officielles s'ingénient à celer, organise le passage incessant entre la philosophie et ses autres : il fait pont, il relie le sans-lien. Le secret est la condition de la fidélité, fidélité du penseur à la pensée, mais, à travers cette première fidélité, une autre se fait jour, la fidélité de la pensée à elle-même, c'est-à-dire à sa liberté, qui récompense celui qui comme Gilles Hanus sait vivre dans les intervalles et sillonner les rifts immémoriaux faillant l'ordre intellectuel du présent autant que du passé. Chacun de ses livres est ainsi une opération de pensée rigoureusement montée qui à la fois déroute et réoriente, déplace pour mieux remettre l'intelligence dans son axe de transmission, sape et mine pour mettre au jour. Gilles Hanus nous rappelle que toute expérience intellectuelle est d'abord un cheminement aventureux au cœur des arrière-mondes. Le lire assurément c'est le suivre.

Pierre Caye

L'Alcibiade *Introduction à la lecture de Platon* Benny Lévy

Collection Verdier/poche

Entrer dans la philosophie en marchant, voire en courant comme le fait Alcibiade, soucieux d'emplir le monde de son nom et se ruant, pour ce faire, vers l'engagement politique. C'est cette manière de commencer qu'interroge longuement Benny Lévy dans son cours sur le dialogue de Platon. Car la pensée ne commence pas dans le calme d'un cabinet de travail ni dans une salle de l'Académie, mais dans la démesure de cette expression maximale du désir sous sa forme politique. Tout y est d'abord question de puissance et de désir. Encore faut-il les entendre, en comprendre la vérité. Ce à quoi s'attache, avec patience et intensité, ce séminaire.

Le livre s'accompagne d'un film (*Platon, l'engagement politique en question,* 2016), trace non seulement écrite, mais visuelle et vocale de la parole et de l'enseignement de Benny Lévy. Cela n'a rien d'anecdotique car il enseignait en marchant, suivant une trajectoire et un rythme aléatoires, imprévisibles. Ses pas et sa voix si particulière participaient à l'acte même de sa pensée, lui donnait corps.
Ce livre, c'est cela : un fragment, un éclat, aussi vif que possible, de la vie de sa pensée.
Gilles Hanus

La voie des images *Quatre histoires de tournage au printemps-été 1944*
Sylvie Lindeperg

À l'heure où le Génocide est entré dans le temps d'une histoire apaisée, il semblait, après l'écrasant succès de *La Liste de Schindler* (Steven Spielberg, 1993) et de *La vie est belle* (Roberto Benigni, 1997), qu'une exigence politique et esthétique à l'égard de la représentation de ces événements ne concernât plus qu'une tribu de cinéphiles caducs. Il fallait bien l'intervention d'une historienne sur ce terrain pour réaffirmer la pertinence d'un débat que d'aucuns veulent croire périmé.
On n'aura pour autant encore rien dit du tour de force de ce livre, qui réside dans une étude détaillée, passionnante et stylistiquement sentie de la fabrication des films du second corpus. Des images filmées par la Résistance durant les combats à celles prises par les détenus d'un camp de concentration sur ordre des nazis, le point commun est évidemment celui des contraintes, des obstacles, des impossibilités, du hasard et du double jeu incessant de la prise de vue cinématographique. Soit exactement le contraire de ce que nous fait accroire aujourd'hui le discours de la maîtrise totale des images, reconstituant l'intégrité d'un passé dont on sait pourtant la dimension tragiquement fantomatique.
Jacques Mandelbaum, *Le Monde des livres,* février 2013

Ce besoin d'Espagne Jean-Michel Mariou
Collection Faenas

Jean-Michel Mariou est sensible au fil invisible qui relie les hommes. À force d'observer, d'interroger, de confronter, ce journaliste aficionado a appris des toros que la vie est une question de distance. Celle qui nous met en présence des événements et des personnes qui font ou défont nos

vies. En bien. En mal. La distance, Jean-Michel Mariou l'a trouvée dans l'écriture de son livre. Son premier. Lui, qui tant vit au milieu d'eux, les livres, entre le Banquet de Lagrasse dont il est l'une des chevilles ouvrières et les éditions Verdier qu'il tient chevillées au cœur, a pris du temps avant de poser sa voix. Le temps de l'exigence et de la distance. Il a consacré beaucoup de ce temps à en parcourir, d'infernales distances, pour voir, apprendre, comprendre. S'il a rêvé de toros, il ne s'est jamais rêvé torero. Une nuit, il s'est juste réveillé, en un sursaut de sueur, la peur au ventre, avec la certitude que cette peur-là ne le quitterait plus. Restait alors, pour en parler, à nouer le fil invisible. Jean-Michel Mariou s'est donc assis. Pour conter. *Ce besoin d'Espagne* est un livre qui se lit « à hauteur d'homme », dirait Joë Bousquet, c'est-à-dire au plus près de ceux qui écrivent l'histoire de la tauromachie. Dans ce monde, il se trouve qu'il n'y a ni grande ni petite histoire. Il y a seulement un chemin sur lequel piétinent, incertains, des types déglingués et que l'arène répare ou tue. Tel Christian Montcouquiol, torero brisé duquel jamais Jean-Michel Mariou ne s'éloigne : « Christian ne s'intéressait qu'aux regards qui l'extirpaient de la petite mécanique des jours. » Extirper l'homme de cette mécanique-là n'est pas l'objet seul de la tauromachie. Il est aussi – le texte de Jean-Michel Mariou en témoigne – l'essence de la littérature. *¡Suerte!*
Serge Bonnery, *L'Indépendant,* février 2013

Cette année-là paraissent :

Le dit de Heichû • Françoise Asso *Par-dessus le toit* • Paul Audi *L'affaire Nietzsche* • Paul Audi *Qui témoignera pour nous ?* • Patrick Autréaux *Se survivre* • David Bosc *La claire fontaine* • Patrick Boucheron *Léonard et Machiavel* • Martin Buber *La monarchie de Dieu* • Varlam Chalamov *Récits de la Kolyma* • Béatrice Commengé *La danse de Nietzsche* • Vincent Eggericx *Peau d'ogre* • Benjamin Fondane *La conscience malheureuse* • Gilles Hanus *Benny Lévy, l'éclat de la pensée* • Laurent Jenny *La vie esthétique* • Michel Jullien *Esquisse d'un pendu* • Benny Lévy *L'Alcibiade* • Léo Lévy *À la vie* • Sylvie Lindeperg *La voie des images* • Jean-Michel Mariou *Ce besoin d'Espagne* • Natacha Michel *Plein présent* • Pierre Michon *Dieu ne finit pas* • Pierre Michon *Je veux me divertir* • Jean-Claude Milner *Le sage trompeur* • Walter Siti *Une douleur normale* • Emmanuel Venet *Rien* • Josef Winkler *Requiem pour un père*

La petite lumière Antonio Moresco

Traduit de l'italien par Laurent Lombard. Collection Terra d'altri

Vous entrez ici dans une étrange contrée, un livre qui ne ressemble à aucun autre. Un homme se retire de la compagnie des autres hommes, sans doute pour disparaître, mais aussi pour mieux goûter ce qui reste du monde avant sa disparition totale. Contemplatif par choix, il admire tous les soirs le ballet des hirondelles dévorant les insectes en plein vol – ce roman est aussi un étonnant bestiaire. Une fois que l'obscurité a mangé les formes et les couleurs, apparaît, comme tous les soirs, sur la crête d'une colline sensée elle aussi être déserte, une petite lumière. Laquelle se rallume tous les soirs à heure fixe. Intrigué, le narrateur va voir… Débute alors une étrange histoire suspendue entre rêve et réalité, vie et mort, enfance et maturité déclinante. Qui vit – ou rêve – vraiment cette histoire ? La fin est-elle ouverte, est-ce une boucle infinie ?
Dans une langue d'une grande densité poétique, Antonio Moresco transforme une petite lumière en un véritable éblouissement.
Olivier Renault, librairie La Petite Lumière, Paris

Rue Involontaire Sigismund Krzyzanowski

Traduit du russe par Catherine Perrel. Collection Slovo

Un jour, on ne sait comment (une énigme), un texte, conservé miraculeusement, pour une part inachevé, inaccompli, considéré jusqu'alors introuvable, réputé perdu, « s'échappe » du fond d'une réserve – là où sont les archives, les textes qu'on écarte, les impubliables, les infâmes –, traverse l'indifférence froide, les obstacles redoublés, pour surgir enfin (choisissant son moment ?) à la lumière juste de sa destination, pour trouver enfin son audience, le fait simplement d'être, d'exister, ressaisi à lui-même par quelques lecteurs considérables, qui le font entrer en résonance avec le monde alors qu'il avait été jusque-là rejeté prématurément à l'inexistence.
Et ce dont il faut s'étonner et qui ne cesse de nous toucher, c'est qu'un écrivain qui ne publia quasi rien de son vivant (et on ne parla de lui que de très loin, mais il exerça grâce à quelques pages inoubliables une étrange fascination qui parvint jusqu'à nous) trouva assez de force en lui-même (en quelques-uns, en la littérature elle-même) pour continuer à écrire, tenir l'ordinaire de l'écriture jusqu'au bout, jusqu'à l'instant où l'on ne peut plus continuer, qu'il écrivit en vain (à quoi bon ?), sans la promesse d'accomplissement que représente un livre (son existence matérielle), comme cherchant à passer à travers le temps, sans jamais être lu et pourtant, « au fond, c'est tout ce qu'il me faut. Être

entendu ». C'est posthume qu'il finira par être lu et entendu, nous l'écoutons et nous l'entendons – *la lettre scellée dans la bouteille était pour qui la ramasserait. Je l'ai trouvée. J'en suis donc l'obscur destinataire,* écrit Mandelstam. « Au premier qui la ramassera », et comme une bouteille jetée à la mer, « ne restait plus qu'à ouvrir le vasistas et à la jeter, comme dans une boîte aux lettres. »
Écrire ne saurait s'appartenir, exige sans nul doute un destinataire ou une destination, pour le moins une adresse. C'est une autre manière de s'orienter et de penser le temps. La voix de Sigismund Krzyzanowski n'a pas sombré dans l'immémorable. Le fil a tenu. Il a pour lui un lecteur dans la postérité.
Laurent Évrard, librairie Le Livre, Tours

Partir, Calcutta Dominique Sigaud

Le charme des belles rencontres tient peut-être à la certitude qu'elles auraient pu ne pas avoir lieu. Ma rencontre avec Dominique Sigaud porte en elle cette contingence. Elle était invitée à la librairie pour parler de *Partir, Calcutta,* nous avions rendez-vous à la gare afin de faire chemin ensemble vers la librairie. Mais nous nous sommes cherchés longtemps avant de nous trouver. Je tournais comme un fou à l'intérieur de la gare pendant qu'elle attendait de moins en moins patiemment dehors, cigarette à la bouche. Ainsi notre première rencontre portait en elle son échec possible. De la même façon, j'aurais pu ne jamais la lire. Et le monde aurait continué à tourner, Dominique Sigaud aurait continué à écrire… mais moi qu'aurais-je fait ? Quel lecteur je serais devenu ? Mais une phrase – « Il y a dans ce que je suis, comme elle, Calcutta, des palais à l'abandon » – a été écrite, un jour. Et un jour, je l'ai lue. Ce fut de l'ordre de la révélation. Ce fut comme si tout mon parcours de lecteur m'avait mené à ce moment précis, à cette phrase précise. L'évidence de la littérature s'offrait à moi. Une littérature exigeante et généreuse, une écriture décortiquant les multiples foyers d'assujettissements en jeu dans l'espace social mais déployant au fil des mots et des pages des pistes de libération. Se rappeler ici Duras, mais aussi Marie Redonnet que je découvre : l'expérience de fragilité, de solitude est la condition de l'écriture.
Plus tard, l'échange autour de son récit fut riche et stimulant : nous avons parlé de Duras, de la nécessité d'une langue libre. Nous avons parlé d'une communauté d'esprit possible pour faire céder le faux, le vide, le silence… Et nous avons beaucoup ri.
Sébastien Le Benoist, librairie Quai des Brumes, Strasbourg

Scènes de ma vie Franz Michael Felder

Traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay. Collection Der Doppelgänger
Prix Laure-Bataillon classique pour la traduction, Prix Mémorable 2015

Ce livre n'est pas qu'un témoignage sur la condition paysanne en Autriche au cours du XIXe siècle, il est bien plus que cela, et si rien ne prédestine Franz Michael Felder, jeune paysan du Vorarlberg, à devenir écrivain, ni sa basse extraction, ni la géographie de son existence, ni son histoire, c'est bien la passion qu'il porte à la littérature qui va transcender sa vie. Ce qui frappe d'emblée le lecteur, c'est que Felder n'oublie jamais d'où il vient ni qui il est. À la manière d'un arbre, branches et racines s'étendent de concert avec une volonté et une énergie inouïes. Si Felder s'extrait de sa condition sociale par l'acquisition du savoir, il s'arrache également à la pesante gravité de sa condition d'homme par celle de la langue. C'est là que l'universalité du texte prend corps. Chaque ligne est portée par le souffle de cette vitalité hors norme, par un vent altier, une langue intuitivement sûre d'elle-même, économe et pure, magnifiquement rendue par la traduction d'Olivier Le Lay. Tout dans ce livre fait sens, Felder porte haut sa destinée minuscule avec les outils qu'il s'est lui-même forgés, une grande lucidité au service d'un enthousiasme et d'un appétit de vivre d'une sincérité bouleversante.
Il aura fallu près d'un siècle et la volonté de Jean-Yves Masson pour que *Scènes de ma vie* soit enfin publié en France. Il a pris tout naturellement sa place parmi les classiques de la littérature et ne la quittera plus. Voilà qui est juste.
Renaud Musseau, librairie Le Point de Côté, Suresnes

Au lieu du péril Luba Jurgenson

À livre ouvert
Au musée Bodmer de Genève, où sont exposés des manuscrits en toutes langues, le visiteur est accueilli par une sibylle polychrome tenant, songeuse, un livre ouvert ; à l'abbatiale de Fontevrault, par le gisant d'Aliénor d'Aquitaine, dans ses mains un livre ouvert ; qui lit *Au lieu du péril* de Luba Jurgenson est convié aussi à une méditation. Dans les trois cas, derrière l'épaule de la lectrice, on plonge dans le soi et dans l'autre – expérience même de la lecture, mais ce « récit d'une vie entre deux langues » (sous-titre du livre de Luba Jurgenson dont le titre reprend le début de l'hymne *Patmos* de Hölderlin) confronte le commun des mortels qui ne sont pas bilingues (fussent-ils polyglottes) à leur rapport à la langue.

De langue première russe, puis écrivant en français et, qui plus est, traduisant du russe vers le français (et non l'inverse, bascule vertigineuse de la première vers la seconde langue), Luba Jurgenson explore l'étrange gémellité de ces langues qui l'habitent comme elle les habite ; en une quarantaine de courts chapitres, que l'on fait bien aussi de lire et de relire isolément comme dans un bréviaire, puisant dans des épisodes autobiographiques, elle donne à percevoir le va-et-vient entre la langue et le corps. C'est une expérience aventureuse, personnelle, intime, et pourtant le lecteur y est confronté à lui-même car il s'agit d'un rapport aigu à la langue, de traduction au sens premier, mais aussi au sens figuré, de l'interstice où peut commencer à se formuler ce qui n'est pas encore venu à la langue.
Bernard Banoun

Cette année-là paraissent :

Histoire des traductions en langue française, XVIIe et XVIIIe siècles • José Miguel Arroyo *Joselito, le vrai* • François Bon *Paysage fer* • Didier Daeninckx *Retour à Béziers* • Laure des Accords *L'envoleuse* • Erdosain *Très véridique relation des événements qui entourèrent la mort des célèbres toreros Fortunato Vásquez et Fortunato Márquez selon diverses sources profanes et religieuses* • Franz Michael Felder *Scènes de ma vie* • Christian Garcin *Ienisseï* • Michel Jullien *Yparkho* • Luba Jurgenson *Au lieu du péril* • Yannis Kiourtsakis *Double exil* • Sigismund Krzyzanowski *Rue Involontaire* • Sergueï Lebedev *La limite de l'oubli* • Jean-Yves Masson *L'incendie du théâtre de Weimar* • Jean-Yves Masson *L'isolement* • Maurice Merleau-Ponty *Le primat de la perception* • Pierre Michon *Fie-toi à ce signe* • Pierre Michon *Le roi du bois* • Jean-Claude Milner *L'universel en éclats* • Antonio Moresco *La petite lumière* • Maxime Ossipov *Histoires d'un médecin russe* • Jean-Pierre Richard *Les jardins de la terre* • Jean-Jacques Salgon *Place de l'oie* • Murasaki Shikibu *Journal* • Dominique Sigaud *Partir, Calcutta* • Bernard Simeone *Cavatine* • Bernard Simeone *Écrire, traduire en métamorphose* • Emmanuel Venet *Ferdière, psychiatre d'Antonin Artaud* • Guy Walter *Outre mesure* • Antoine Wauters *Nos mères*

Entre les deux il n'y a rien Mathieu Riboulet

Nous naissons au monde avec l'histoire sur le dos, le poids de son héritage incrusté à même le corps. Le narrateur d'*Entre les deux il n'y a rien* en sait quelque chose, lui qui a traversé en témoin sidéré la fièvre rageuse des années soixante-dix où les espoirs les plus hauts se sont perdus dans les impasses sombres des États européens autoproclamés en paix. Une sidération qu'il décide de briser à rebours du temps en convoquant par le fragile poids des mots une multitude de corps aux magnifiques regards brûlés à force d'affirmation et de courage, des corps qui n'auront eu de cesse pour apaiser les tensions de se donner aux autres dans un vacillement qui ne tient qu'à eux. On comprend ici qu'histoire, sexe, politique ne peuvent être séparés, on comprend surtout qu'ils s'illuminent à la lisière de mots terriblement incarnés, pris à la source de l'intime. Mathieu Riboulet porte son regard si haut qu'il réussit à donner un semblant d'abri à toute une génération déboussolée, un regard d'une profondeur extrême qui ébranlera encore pour longtemps les espaces de la littérature.
Mathieu Baussart, librairie Passages, Lyon

La contagion Walter Siti

Traduit de l'italien par Françoise Antoine. Collection Terra d'altri

« Ma théorie aujourd'hui est que le monde tout entier est en train de devenir une immense *borgata…* » (Walter Siti)
En 2008, alors qu'il venait d'achever son époustouflante trilogie – *Il dio impossibile* (« Le Dieu impossible ») –, dont le lecteur français peut déjà lire les deux premiers volets *(Leçon de nu* et *Une douleur normale),* Walter Siti – le seul romancier, selon le critique Alfonso Berardinelli, à avoir renouvelé le genre romanesque en Italie depuis les années quatre-vingt – se détourne du grand roman de formation et de l'autobiographie pour diriger son art d'écrire vers l'investigation des *borgate,* ces quartiers populaires de la périphérie de Rome.
Balzac a réécrit *La Divine Comédie*? Dans *La Contagion,* Siti réécrit *La Vie mode d'emploi* en la situant dans les banlieues romaines de Pasolini, pour y trouver l'enfer de Dante. À travers l'histoire d'un immeuble situé via Vermeer, Siti se penche sur l'Italie des années deux mille. Il suit les vies de locataires infâmes : il restitue leurs vies, leurs efforts, leur folie. Leur attachement à la vie (le sexe) et leur obsession de la mort (la cocaïne).
La Contagion est un roman choquant et bouleversant, inventif et polyphonique, une mosaïque d'histoires vraies, de prises directes sur

la réalité. De nombreux destins se croisent et donnent l'impression du chaos, de la contagion des vies. L'unité de *La Contagion* n'est pas due seulement au choix littéraire de la banlieue, mais à la manière dont Siti sait tenir ensemble ces destins. L'anthropologie littéraire de *La Contagion* libère une poétique de la contamination.
Martin Rueff

Le lieu et le moment Laurent Jenny

Extrait

Ce doit être une pension de famille, à la montagne, en été, mais je ne sais pas où. Il y a dans le jardin poussiéreux un tourniquet auquel on s'accroche qui d'abord donne le vertige puis, si on continue, un peu envie de vomir. Sans le dire à nos parents, nous allons chasser avec un « grand » dans le sous-bois en pente tout à côté. Nous nous couchons dans les feuilles et nous guettons. Il a une carabine à air comprimé et vise les oiseaux dans les arbres. S'il en tue un, il déposera la dépouille sur des fourmilières pour que les fourmis la dévorent et, avec le squelette, il se fera une parure de guerre.
Le soir après le dîner, nous marchons sur la route tiède. Les adultes avancent lentement et parlent entre eux. Nous courons à droite et à gauche et revenons toujours sans nous lasser, ivres comme les moustiques aux trajectoires imprévisibles qui tournent dans les chambres. La route aspire le bleu du soir. La lumière qui traîne encore dans les prés est comme absorbée par l'asphalte et fait un ruban de nuit si bien que nous ne voyons plus les visages des adultes. Mais certains ont des lampes de poche pour le retour. Dans la douceur des voix familières et des visages noirs, nous comprenons que sur cette route et dans cette procession nous marchons dans l'éternité. Et cette évidence nous donne la joie vertigineuse de continuer à jouer comme si de rien n'était.

Extrêmes et lumineux Christophe Manon

Extrêmes et lumineux est une belle et rude aventure intellectuelle et physique, car sa phrase très musclée attrape la langue à bras-le-corps, et, en une suite de soixante-dix épaulés-jetés qui mettent à mal une conception linéaire du temps – de la narration –, il réussit à tenir à distance son écoulement infernal et la mort qui inexorablement vient. Christophe Manon qui sait que le désir et la sexualité – très présente, de front, sans affèterie ni excès – sont parmi les meilleurs éléments perturbateurs qui soient à notre disposition pour ralentir le temps qui file, entraîne la langue dans un enchaînement de paragraphes, façon de chanson en laisse, genre maraboutdeficelledecheval […], dans lequel on découvre à chaque ligne ce que l'auteur traque méticuleusement, méthodiquement, et qui est le cœur du livre : une hypothétique vérité comme le sont les histoires de famille, les bibliothèques désuètes, les titres ronflants d'émissions de télévision, les événements que nous partageons et qui constituent rien de moins que notre mémoire collective. […] Tout le livre semble contenu dans un tableau dont « le cadre se dilate indéfiniment » – comme chez Laurence Sterne ou Claude Simon, par exemple, précurseurs, en quelque sorte, de la belle aventure que voici.
Claude Chambard, *Hippocampe,* décembre 2015

Prendre dates *Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*

Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet

Collection La petite jaune

Extrait

Que faire de tout cela ? Au moins ceci : ces vidéos ont enregistré quelques paroles de mort, de ces discours d'escorte du crime qu'il nous faut, malgré la crainte qu'ils inspirent, entendre.

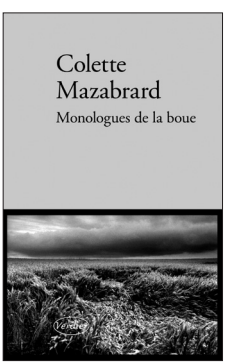
Tout ce que les tueurs ont dit ce jour du 7 doit être relevé, précisément relevé, comme l'on ramasse les douilles au sol, les entourant d'un trait de craie. On le fait pour plus tard, on relève des indices soigneusement, en se concentrant sur les détails, même si l'on ne comprend pas grand-chose sur le moment – mais plus tard. Ce furent donc quelques mots, nets et précis, comme des balles. Car les tueurs ne défouraillaient pas comme au cinéma : une cible, une balle – viser la tête. Le reste je ne dis pas, leurs gestes sont un peu approximatifs, ils

vont, ils viennent, ils se trompent d'immeuble, ne connaissent pas le code, hésitent, perdent une chaussure, s'énervent. Tout cela fait un peu amateur. Mais tuer, ça oui, manifestement ils savent faire. Et c'est tout ce que l'on voit ce mercredi 7 janvier tandis que l'on ne sait encore rien d'eux : ce mélange scandaleux, proprement exaspérant, et évidemment terrifiant, de gestes d'adolescents gauches et de professionnels de la mise à mort.

Monologues de la boue Colette Mazabrard

Extrait

Heure entre chien et loup. Les voitures passent. Elles rentrent peut-être à la maison, ou du moins rentreront-elles à la maison. Toi tu pars, toi tu pars dormir dans les bois ; tu ne sais pas où tu dormiras. Tu seras laissée aux lisières des chemins. Lisières aux moustiques. Aux insectes qui crissent. À l'empire des nocturnes à l'empire des insectes. Laissée à l'humidité qui s'installe et te rend frileuse, fragile. Laissée à la tente qu'il faut, calmement, de façon méthodique, installer. Onze piquets, ne pas presser la manœuvre afin de ne pas fissurer les arceaux. Rituels : défaire le sac, emboîter les embouts de la tente, veiller à ne pas déchirer la toile. Répétition des gestes, les mêmes, l'œil qui cherche l'emplacement pour la tente, arceaux à assembler, se concentrer quand les arceaux se faufilent dans leur gaine. Tout ce qui manque.



Et pourtant la forêt fera son travail de forêt. Lentement, au fur et à mesure que la nuit se fait sûre, que les étoiles s'installent et girent lentement, lente courbe dans le ciel, la forêt disperse ses arbres ou les resserre, laisse entendre le froissement d'ailes des nocturnes ou bien, dans l'humus, concentre ses lents frémissements. À un moment la chaleur émane de l'humus, la forêt bout, plus tard de la vapeur se dégage, les étoiles brillent plus fort, rien n'existe que la forêt, que la nuit, les arbres s'écartent, le ciel scintille, la forêt se contracte, la vapeur apparaît, il va bientôt faire jour.

Au pays des sans-nom *Gens de mauvaise vie, personnes suspectes ou ordinaires du Moyen Âge à l'époque moderne*

Giacomo Todeschini

Traduit de l'italien par Nathalie Gailius

Giacomo Todeschini décrit ici en historien ce que Giorgio Agamben a décrypté en philosophe, à savoir le paradigme théologique de l'*oikonomia,* dévoilant du même coup la nature divine de l'économie qui nous gouverne. Difficile, après les avoir lus, de réclamer avec candeur une moralisation de l'économie ou d'attendre patiemment des politiques qu'ils en atténuent les effets les plus cruels. Mais le détour par des textes anciens permet […] de comprendre les limites de la critique ordinaire du libéralisme économique : elle se trompe de cible en appelant « théologie » un savoir révélé et indiscuté. Car la théologie véritable fut tout le contraire de ce bloc de certitudes qui forme nos idéologies modernes. Dans le cas qui nous intéresse ici, la généalogie historique de Todeschini établit clairement la double consistance, confessionnelle et juridique, du terme de confiance – ce qui nous permet au passage de mieux comprendre de quelles obligations morales se pare, aujourd'hui encore, le concept de *dette souveraine.* Ramener ainsi les conceptions contemporaines de l'économie de marché à leur archéologie chrétienne ne consiste pas à les déclarer intangibles. C'est au contraire les décrire pour ce qu'elles sont, taillées de contradictions et troublées par d'incessants débats qui font une base bien instable à notre rationalité moderne. […]
Patrick Boucheron, préface d'*Au pays des sans-nom*

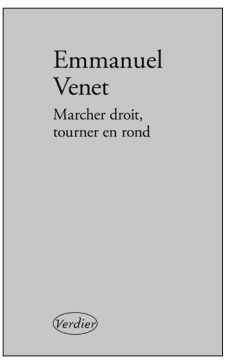
Cette année-là paraissent :

Avot et ses commentaires, chapitre premier • *Histoire des traductions en langue française, XVe et XVIe siècles* • Andreï Baldine *Le prolongement du point* • Dominique Blanc et Daniel Fabre *Le brigand de Cavanac* • Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet *Prendre dates* • Jean-Louis Comolli et Vincent Sorrel *Cinéma, mode d'emploi* • Didier Daeninckx *Cannibale,* suivi de *Le retour d'Ataï* • Silvio D'Arzo *Maison des autres, suivi de Un moment comme ça* • François Dominique *Dans la chambre d'Iselle* • Vincent Eggericx *Mémoires d'un atome* • Léonid Guirchovitch *Meurtre sur la plage* • Youssef Ishaghpour *Le cinéma* • Laurent Jenny *Le lieu et le moment* • Alain Lercher *Le jardinier des morts* • Jean-François Lyotard *Logique de Levinas* • Christophe Manon *Extrêmes et lumineux* • Colette Mazabrard *Monologues de la boue* • Pierre Michon *Vie de Joseph Roulin* • Antonio Moresco *Fable d'amour* • Stéphane Mosès *Approches de Paul Celan* • Mathieu Riboulet *Entre les deux il n'y a rien* • Mathieu Riboulet *Lisières du corps* • Lutz Seiler *Le poids du temps* • Pierre Silvain *Julien Letrouvé, colporteur* • Walter Siti *La contagion* • Giacomo Todeschini *Au pays des sans-nom* • Josef Winkler *Mère et le crayon*

Marcher droit, tourner en rond Emmanuel Venet

Extrait

Je ne comprendrai jamais pourquoi, lors des cérémonies de funérailles, on essaie de nous faire croire qu'il y a une vie après la mort et que le défunt n'avait, de son vivant, que des qualités. Si un dieu de miséricorde existait, on se demande bien au nom de quel caprice il nous ferait patienter plusieurs décennies dans cette vallée de larmes avant de nous octroyer la vie éternelle ; et si les humains se conduisaient aussi vertueusement qu'on le dit après coup, l'humanité ne connaîtrait ni les guerres ni les injustices qui déchirent les âmes sensibles. On me rétorque souvent que je schématise les situations complexes à cause de mon syndrome d'Asperger, mais je me contente de raisonner logiquement, comme chacun devrait s'y astreindre. À quarante-cinq ans, depuis longtemps sorti de l'enfance et peu soucieux d'encore me bercer d'illusions, je prétends pouvoir me forger des opinions pertinentes sur ces questions. En l'occurrence, j'assiste pour la quatrième fois de ma vie à des funérailles et je suis une fois de plus révolté par les énormités que j'y entends. La première fois, en mille neuf cent quatre-vingt-quinze, on enterrait le cousin Henri à Saint-Léger-de-Vaux près de Givry. Le curé l'a présenté comme un malheureux qui avait beaucoup souffert durant toute sa vie terrestre, alors que je garde le souvenir d'un homme avenant et enjoué qu'on allait voir une fois l'an chez le vigneron pour qui il travaillait, et qui était tout heureux de nous faire profiter de sa combine sur le mercurey déclassé. La deuxième fois, cinq ans plus tard, nous enterrions Madame Figueira, la concierge de notre immeuble, que le prêtre a décrite comme une sainte alors que de l'avis général elle cancanait beaucoup et faisait courir des rumeurs sur tous les copropriétaires, à commencer par moi.



Le remplacement François Garcia

Les lecteurs de François Garcia sont devenus des familiers des Lorca, cette famille d'immigrés espagnols installés à Bordeaux. Dans *Le Remplacement,* on retrouve Paco, le double de papier de l'auteur, qui, devenu médecin, effectue un remplacement dans le marais poitevin.

Ce roman, peut-être plus que les autres, est celui de l'entre-deux. François Garcia nous plonge dans la France rurale des années soixante-dix, dans une campagne où le temps semble s'être arrêté, d'où le contraste avec ce pays qui vient d'élire un Valéry Giscard d'Estaing prétendant incarner la modernité. Son personnage est lui-même en transition, tiraillé entre sa jeunesse, ses illusions perdues et l'entrée dans l'âge adulte, dans sa future vie professionnelle.
Dans ce roman d'initiation, François Garcia croise deux histoires, celle de ce territoire reculé, de l'hôpital où de vieux mandarins d'avant Mai 68 côtoient de jeunes médecins et celle, plus personnelle, de Paco à travers sa relation amoureuse avec la troublante Hélène aux amitiés révolutionnaires. Son talent littéraire se révèle dans les descriptions des paysages, des lieux mais aussi dans le portrait de ces femmes et ces hommes qu'il traite parfois avec humour (comme celui de Mme Gratineau, la quincaillère) mais toujours avec bienveillance. Grâce à l'évocation d'événements comme les premiers avortements, au récit des visites du jeune médecin, de ses rencontres, il restitue avec justesse cette mémoire collective des années soixante-dix.
L'Espagne, la corrida, la musique des Rolling Stones ou des Who ne sont jamais loin dans ses romans, nous faisant rentrer dans son univers et son imaginaire. Mais n'oublions pas, *Le Remplacement,* comme ses autres livres, est une autobiographie romancée dont l'un des mérites est de s'attacher à une expérience humaine qui ne laisse pas le lecteur indifférent.
Pierre Mazet

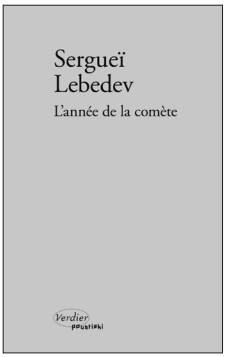
L'année de la comète Sergueï Lebedev

Traduit du russe par Luba Jurgenson. Collection Poustiaki

Extrait

L'État avait confisqué nos grands-pères et, d'ailleurs, tous les défunts, il ne nous les avait rendus que sous forme de stéréotypes idéologisés. Leur mort était devenue le fondement même du régime. Une logique bien particulière – plutôt, en fait, une continuité temporelle – voulait qu'ils soient morts pour que le système soit ce qu'il était.
Mes grands-mères auraient peut-être osé aller contre le canon, mais pouvaient-elles aller contre elles-mêmes ?
Les hommes avaient avant tout reçu en partage l'action, les femmes, l'attente. Le lot des hommes : arrestations, combats et morts, celui des femmes : la douleur, une existence à la voix

passive. Division fictive, certes, mais qui aide à comprendre certaines choses.
La lignée des femmes se perpétuait par les grands-mères, celle des hommes s'était brisée avec la mort des grands-pères. Les petits-fils n'héritaient que du regard et des idées des grands-mères. Celles-ci craignaient l'histoire : leurs maris et frères avaient péri pour y avoir pris part, pour s'y être engagés. Il fallait s'en cacher comme d'une rafle.



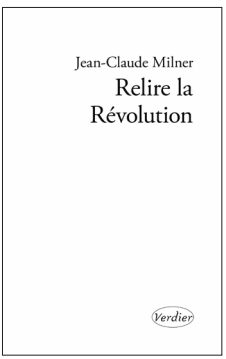
Brouhaha *Les mondes du contemporain* Lionel Ruffel

Le contemporain ne cesse d'inquiéter. Cela étonne, alors que le mot devrait aller de soi, signaler sans autre forme de procès un rapport à un temps partagé. C'est le cas quand on l'emploie comme adjectif, pour rappeler que *Peau d'âne* de Perrault et les principes de la loi de la gravitation de Newton sont publiés à peu de temps d'intervalle. Mais, remarque Lionel Ruffel dans *Brouhaha,* depuis une dizaine d'années, l'adjectif se fait substantif. Et « plus il devient "le" contemporain, plus ses significations sont plurielles ». Paradoxalement, cette unité de la notion n'explose pas sous la diversité des significations. Et cette idée de temps partagé implique que chacun ait le sien, pour le synchroniser avec celui des autres. Difficile donc de « présenter du contemporain une vision cohérente et univoque ».
[…] On ne s'en étonnera pas, c'est à une « enquête » que s'est livré Lionel Ruffel pour aborder ce phénomène nouveau, l'extension à tous les domaines et à la planète de ce mot par lequel des mondes divers se reconnaissent. Convergence des domaines, dialogue en opposition avec les grandes notions de l'histoire de l'art, multiplicité des pratiques diffuses non hiérarchisées, voilà ce que propose empiriquement, son essai passionnant. Le contemporain peut s'appréhender comme une « période » de l'histoire de l'art […]. La querelle, qui remonte à l'après-guerre aux États-Unis (fondation de l'Institute of Contemporary Art de Boston en 1948), montre qu'il ne s'agit pas seulement de périodisation, mais d'un rejet d'une conception de l'art comme élitiste, clos sur son histoire et ses formes. L'art contemporain revendique interdisciplinarité, expérience, interactions entre pratiques, débats. Bref, le « brouhaha » plutôt que la contemplation esthétique.
Alain Nicolas, *L'Humanité,* mars 2016

Relire la Révolution Jean-Claude Milner

Extrait

Soient donc admises deux dates extrêmes, 1789 et 2001. Le nom de *révolution* y a structuré, pour un grand nombre d'êtres parlants, ce qu'ils tenaient pour la langue politique moderne. Je résume cette donnée d'un seul nom : la croyance révolutionnaire. La révolution subsiste-t-elle hors de la croyance ? Impossible de l'affirmer, mais non moins impossible de le nier avant d'avoir démonté les rouages de cet appareil optique, qui s'interpose entre mon regard et les objets. Je pose en axiome que la croyance révolutionnaire a existé ; elle existe sans doute encore, quoiqu'elle ait perdu son emprise souveraine. Elle est distincte des épisodes qu'elle met, littéralement, en perspective. Elle n'en dépend pas, sauf pour en partir et s'en départir à l'occasion. Ils lui importent, bien évidemment, mais comme matière à transformer.



Le rite impose de commencer par un rappel. « C'est une révolte ? — Non, Sire, c'est une révolution. » Quelle réflexion sur la révolution française n'a pas commencé par rappeler ces propos ? Ils ont été tenus la nuit du 14 juillet 1789. Louis XVI apprend, de la bouche du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, la prise de la Bastille et les désordres qui ont suivi. Révolte, conclut le roi, révolution, corrige le duc. Comme toujours dans ce type d'anecdotes, le détail échappe, mais cela importe peu. Dans la formulation qui en est usuellement donnée, l'échange met en scène un véritable événement de parole. Dès qu'il est prononcé, le mot *révolution* proclame, en cet instant, la naissance d'une croyance nouvelle ; pour près de deux siècles, il déterminera la politique.

Droiture et mélancolie Pierre Vesperini

Le titre est superbe. L'essai aussi : d'une plume élégante et précise, l'auteur efface ce qui l'a précédé en un domaine où la répétition l'a emporté sur la réflexion. Sa thèse ? Marc Aurèle, qui ne s'est jamais présenté comme un philosophe, n'en est pas un, même si la *philosophia* lui était familière. En faire un philosophe stoïcien dans la lignée de Sénèque et d'Épictète est un anachronisme. Comme l'est aussi le désir de voir son gouvernement

caractérisé par « le respect de la personne humaine ». Mais ses écrits, dira-t-on ? Un témoignage exceptionnel d'une pratique courante dans l'Antiquité. Elle consistait à s'adresser à soi-même (ou à des amis) des « discours issus de la *philosophia* » dans le but de se débarrasser d'un affect *(pathos)* dégradant (tels la peur, la colère, le désespoir, le désir incontrôlable) de façon à se maintenir sur la route de la vertu. Cela dans une perspective toute romaine, commune à l'aristocratie impériale. Autrement dit, essayer d'être un homme exemplaire pour sa culture, dans son comportement avec les siens, dans la tenue de son rang, devant la mort et dans les relations avec les dieux. Comme l'avaient été les grands ancêtres en leur temps.
Jean-Louis Voisin, *Le Figaro histoire,* juin 2016

Cette année-là paraissent :

Patrick Autréaux *Le grand vivant* • Bashô *Journaux de voyage* • Pierre Bergounioux *Carnet de notes, 2011-2015* • David Bosc *La claire fontaine* • David Bosc *Mourir et puis sauter sur son cheval* • Béatrice Commengé *Une vie de paysages* • Jean-Louis Comolli *Daech, le cinéma et la mort* • Laure des Accords *Grichka* • François Garcia *Le remplacement* • Gilles Hanus *L'épreuve du collectif* • Thomas Hürlimann *Quarante roses* • Sergueï Lebedev *L'année de la comète* • Maurice Merleau-Ponty *Entretiens avec Georges Charbonnier* • Jean-Claude Milner *Relire la révolution* • Antonio Moresco *Les incendiés* • Stéphane Mosès *Système et révélation* • Vladislav Otrochenko *Apologie du mensonge gratuit* • Mathieu Riboulet *Quelqu'un s'approche* • Olivier Rolin *Veracruz* • Olivier Rolin *Sibérie* • Lionel Ruffel *Brouhaha* • Jean-Jacques Salgon *Parade sauvage* • Annemarie Schwarzenbach *Nouvelle lyrique* • Yoko Tawada *Histoire de Knut* • Emanuele Tonon *La prime lumière* • Emmanuel Venet *Marcher droit, tourner en rond* • Pierre Vesperini *Droiture et mélancolie*

Œuvres 1919-1922 Vélimir Khlebnikov

Traduit du russe par Yvan Mignot. Collection Slovo

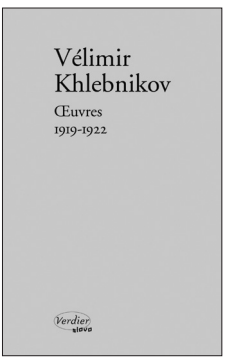
Prix Russophonie pour la traduction, Prix de traduction de l'Académie française Jules-Janin

Extrait

Un jour l'humanité construira son travail à partir des battements du cœur, un battement de cœur sera alors l'unité de travail.

Alors, rire et sourire, joie et malheur, langueur et portage de la pesanteur auront même valeur, parce que tous exigent une dépense en battements de cœur.

Admettons qu'à l'homme qui se trouve dans un état *a* il faille un travail *e* pour passer dans un état *b*. Supposons qu'un homme nu veuille s'habiller. Et qu'il lui advienne un lieu ou une chose *m* qui diminue le travail de *e* à *k*.



Alors, la différence *e* – *k* qui diminue le travail pour passer d'un état dans un autre sera la valeur de la chose *m*. Par exemple, un homme trouve une chemise et simplement la revêt au lieu de la tisser de nouveau. Cette diminution du travail sera la valeur de la chemise.

Le travail du cœur est le trésorier général qui paie pour toutes les manifestations de la vie du corps humain, qui crée une nouvelle unité d'échange de travaux – un unique battement de cœur.

La science de l'esprit prendra une grande signification, parce que l'on étudiera de quelle manière la langueur de l'un aide au travail des autres.

Ainsi le fainéant sera justifié, parce que le travail de son cœur vise à augmenter la joie commune du travail. On étudiera quand et selon quelle loi la libre langueur passe d'elle-même, sans effort de l'extérieur, au travail joyeux. Et c'est sur de telles répétitions du passage de la langueur en travail selon les lois des ondes qu'on construira le travail universel et toute la sonorité laborieuse des hommes.

Il sera le rayon bénévole des ondes travaillantes-par-langueur. On aura trouvé la longueur dans le temps du travail-par-langueur et les lois du beau son, les nombres entiers des vibrations simultanées de l'onde, auront été appliquées au travail.

Sidérer, considérer *Migrants en France, 2017*

Marielle Macé

Collection La petite jaune

Partant de la vision « sidérante » d'un camp de migrants sur le quai d'Austerlitz, à Paris, jouxtant la Cité de la mode et une discothèque branchée, bref un « voisinage exorbitant », d'une rencontre qui ne se fait pas, Marielle Macé affirme qu'il n'y a pas de démocratie si l'on s'en tient à juxtaposer des groupes humains, à ce qu'ils se frôlent et ne se côtoient jamais. La démocratie, c'est précisément apprendre le côte à côte, et c'est ainsi qu'on envisage d'aller vers l'autre, de braver les frontières.
[…] Considérer, c'est voir autre chose que des flux migratoires, des vies ratées ou « pas tout à fait vivantes ». C'est au contraire reconnaître que ces vies qui viennent à nous sont en quelque sorte héroïques, marquées par le courage, l'invention de leur quotidien. L'auteure évoque la démarche du collectif Perou (Pôle d'exploration des ressources urbaines), qui pense et agit sur les lieux où sont les migrants, en étroite intelligence avec eux. Et surtout, comme Pascale Ruffel, Marielle Macé prône le recours aux poètes. Parce que le poète, Francis Ponge notamment, se déclare plus attentif au réel, plus clairvoyant (ou ultra-voyant, si l'on veut) ; son aptitude à l'indignation, et surtout à la colère, n'en est que plus vive. « Les poètes, disait Baudelaire, voient l'injustice, jamais là où elle n'existe pas, mais fort souvent là où des yeux non poétiques n'en voient pas du tout. »
Alain Girard-Daudon, *303,* janvier 2018

Denise au Ventoux Michel Jullien

Prix Franz-Hessel, Prix littéraire 30 Millions d'amis

On pourrait dire de Michel Jullien que son écriture a du style, oui une manière d'écrire qui n'appartient qu'à lui. Des phrases serrées, sensuelles à force d'être précises, avec des incartades (un art de l'inattendu qui est paradoxalement fait de rigueur), une notation qui surgit, un détail qui se charge d'une densité toute poétique, une image qui fuse, et nous voilà de nouveau dans le travail patient des mots. Car il y a dans cette écriture une patience combative, un acharnement qui n'évite pas l'humour, le détour ou la circonvolution. Il y a une complexité baroque parce qu'il faut toucher au réel. Une exigence morale, un impératif des mots. Rendre compte de ce qui est, de la manière dont les êtres et les choses se côtoient. Un réel anatomique, radicalement physique. Et un monde juste est un

monde qui s'organise avec justesse, le texte qui lui répond tout autant. Un monde qui a du sens est relatif aux places que nous occupons, qui nous sont données ou que nous prenons. Tout est affaire de topographie, de proximité, d'alliances choisies et de noms donnés. Denise, la chienne, est en tension organique avec Paul. Tout le roman écrit cette tension qui a la tenue exigeante du vrai. Leur amitié si vivante est faite d'une harmonie de gestes, de sentiments, d'une distance à constamment trouver, protéger, d'un équilibre des forces psychiques et physiques jusqu'à la rupture de l'accident. Le bonheur, la beauté, la lumière naissent de ce jeu de proportions. L'écriture elle-même est cette zone d'attraction, ce champ d'énergies. Le lecteur y circule.
Guy Walter

Je fantasme *Averroès et l'espace potentiel* Jean-Baptiste Brenet

Si on se rappelle que le fantasme comme acte psychique est au cœur de l'invention de la psychanalyse, on entrevoit en quoi « nous modernes » sommes au bout d'une jetée dont le génie d'Averroès fut le premier constructeur. Le non-spécialiste qui veut découvrir la place qu'occupe la théorie d'Averroès dans l'histoire de la pensée médiévale et ce que la modernité doit à cette époque trouvera dans les chapitres succincts, mais denses, de *Je fantasme* de quoi être solidement enseigné ; bien mieux, il verra combien le passé est imprévisible aux yeux d'une pensée qui interroge sa généalogie.
Fethi Benslama, *L'Obs,* août 2017

La voix écrite Patrick Autréaux

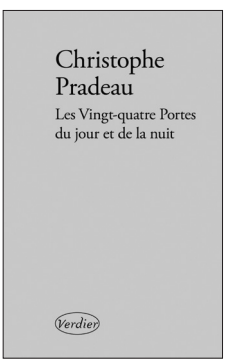
« Pas d'écrivain sans la mort de l'écrivain », disait Hervé Guibert. On l'a longtemps cru, avant qu'un de ses faux frères, heureux de se survivre, n'apparaisse, ombre hésitante dans les couloirs du Théâtre national de Toulouse, où lui viendront, en peu de saisons, le goût de lire et le plaisir de partager ses textes avec le public.
Ami parmi les vivants, délicieux et érudit compagnon de balade, à traquer la tombe de Jack Kerouac au cimetière Edson de Lowell, à titiller le panthéon vaudou sur celle de Jean-Michel Basquiat, à réveiller les sorcières de Salem ou à se baigner dans l'étang de Walden (Massachusetts), non loin de la cabane de Henry David Thoreau, c'est, à n'en pas douter, la vie que ce grand vivant chérit.
La vie, oui, la vie, celle qui court les bois, les plages de Truro, chères

au peintre Edward Hopper, les forêts et les villes du monde entier. Mais toujours, un livre dans la poche. Il y en a toute une liste dans les dernières pages de *La Voix écrite* : une centaine de titres, d'*Aucun de nous ne reviendra* de Charlotte Delbo au *Pauvre cœur des hommes* de Natsume Sôseki, comme autant d'étincelles qui firent de lui un médecin, puis un écrivain. Ils sont la meilleure façon de marcher près de lui.
Serge Roué

Les vingt-quatre portes du jour et de la nuit Christophe Pradeau

Extrait

Je n'écoutais plus que distraitement, et la Comtesse le savait bien, ou, plus exactement, son récit ne me parvenait plus que de très loin, en dépit de la proximité physique, renforcée par la connivence ludique que nous trouvions à nous serrer l'un contre l'autre dans le trou du souffleur, qui faisait de nous, aux yeux des enfants qui n'en finissaient pas d'agrandir leur citadelle de féerie, tout près de se confondre avec les contours du bac à sable, malgré la différence d'âge, malgré toute la distance qu'il pouvait y avoir de son corps glorieux à l'affaissement du mien, l'image assez convaincante sans doute d'un couple. Il me semblait par moments que les mots de la Comtesse commentaient, plus qu'ils ne suscitaient, des images que j'avais en moi depuis toujours, qui étaient moins ses souvenirs que les miens.



Cette année-là paraissent :

Le journal de Sarashina • Philippe Artières et Dominique Kalifa *Vidal, le tueur de femmes* • Paul Audi *Analyse du sentiment intérieur* • Paul Audi *Au sortir de l'enfance* • Patrick Autréaux *La voix écrite* • Lutz Bassmann *Black village* • Pierre Bergounioux et Geoffrey Lachassagne *La capture* • David Bosc *Relever les déluges* • Jean-Baptiste Brenet *Je fantasme* • Miguel Delibes *Les saints innocents* • Pierre Demarty *Le petit garçon sur la plage* • Wolfgang Hermann *Adieu sans fin* • Michel Jullien *Denise au Ventoux* • Vélimir Khlebnikov *Œuvres, 1919-1922* • Alexander Kristianpoller *Les rêves et leur interprétation dans le Talmud* • Sigismund Krzyzanowski *Le club des tueurs de lettres* • Marielle Macé *Sidérer, considérer* • Christophe Pradeau *Les vingt-quatre portes du jour et de la nuit* • Yves Revert *Carlos et Budd, ovation et silence* • Mathieu Riboulet *Le regard de la source* • Ignacio Sánchez Mejías *L'amertume du triomphe* • Walter Siti *Au feu de Dieu*

Bas la place y'a personne Dolores Prato

Traduction de l'italien par Laurent Lombard et Jean-Paul Manganaro
Collection Terra d'altri

Dès la lecture des premières pages on ressent l'immense plaisir qui accompagne la découverte d'un chef-d'œuvre. Dolores Prato, écrivaine italienne née à la fin du XIXe siècle, écrit *Bas la place y'a personne* à l'âge de quatre-vingts ans, elle ne verra jamais son texte publié en version intégrale. La traduction de Jean-Paul Manganaro et Laurent Lombard offre aux lecteurs un cadeau précieux : ni un roman ni un récit autobiographique ordinaire, plutôt une traversée, une plongée dans la mémoire encyclopédique d'une enfance où description et narration coïncident.
C'est à Treja, toute petite ville des Marches, que Dolores née « sous une petite table » sera élevée par son oncle et sa tante après avoir été refusée par sa mère. L'auteur arpente lieux et souvenirs, les décrit avec minutie et une précision presque anthropologique en tissant le portrait d'un monde disparu, celui de l'Italie rurale de l'époque. Nous découvrons ainsi à la loupe une multitude de rues, personnes, visages, histoires de famille, tissus, recettes, jusqu'aux objets les plus infimes : tout est à sa place dans ce paysage rendu par une véritable dentelle d'écriture. Dolores, habitée par une quête d'amour parental, cherchera à combler ce vide tout au long de sa vie. Cette solitude n'affaiblit pas son énergie vitale, nourrie et balancée par l'amour des mots, des noms, des lieux. Elle pousse son écriture encore plus loin, jusqu'à inventer une langue et donner vie à un trésor de la littérature italienne du XXe siècle.
Giulia Camin, médiathèque départementale de Seine-et-Marne

Kruso Lutz Seiler

Traduit de l'allemand par Uta Müller et Bernard Banoun. Collection Der Doppelgänger

Alors que l'Allemagne de l'Est vit ses derniers jours, à la fin des années 1980, le jeune Edgar Bendler, dit Ed, mal remis de la mort de son amante, échoue sur une île de la Baltique, Hiddensee, dont le nom même suggère qu'elle est la cachette idéale, peut-être le lieu d'une utopie réalisée où, comme dans une de ces fictions de Hans Henny Jahnn, une communauté s'édifie, où un amoureux des livres en dépose çà et là à l'attention de ses compagnons, où un mort est un sosie de Pessoa, où, comme dans le roman de Defoe, Vendredi est le pilote guidant Crusoé, lui montrant les endroits où il peut s'aventurer et ceux où il ne faut pas aller…

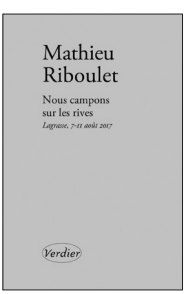
Kruso n'est pas uniquement le roman de la fin de l'Allemagne de l'Est, ni celui de la perte des illusions ; cette nouvelle « robinsonnade », qui n'est pas sans évoquer les transfigurations poétiques de Georg Trakl, tente aussi de faire revivre les disparus que l'Histoire a engloutis : « Je dois en faire quoi, de tous ces cadavres ? Quoi ? » s'interroge Ed dans l'épilogue, où il prend la parole et se prépare, selon l'expression de Jean-Yves Masson dans sa postface, à ériger « un mémorial à l'Allemagne de l'Est sans l'idéaliser aucunement ». Le roman se révèle un mausolée en papier : Kruso disparu, il revient au jeune Ed, le Vendredi de l'île-refuge, d'être l'archiviste de ce qui subsiste des utopies.
Linda Lê, *En attendant Nadeau*, septembre 2018

Nous campons sur les rives Mathieu Riboulet

Collection La petite jaune

Extrait

Passé le pont, les fantômes vinrent à ma rencontre. C'est ce que nous avons fait cette année : nous avons passé le pont, et nous sommes tous encore ici, mais les fantômes, il s'en trouve toujours, ne nous sont pas hostiles. Il n'y a que les hommes de pouvoir et les hommes d'Église, les hommes habilités à jeter des ponts, pour penser que les fantômes sont des ennemis. Pour nous qui franchissons ces ponts, et ce faisant décidons de laisser venir les âmes errantes à notre rencontre, ce sont des présences apaisantes, ils sont notre devenir. Ils sont ailleurs, nous sommes ici, demain ce sera l'inverse, quelle importance ? Chaque jour des arbres tombent et des ponts sont coupés. Restent lumière, vent, pierres, sable et odeurs d'ici, lumière, vent, pierres, sable et odeurs d'ailleurs, restent nos vies inquiètes et nos élans joyeux. Nous vivons dans des ruines et avec des fantômes, des matières mortes, des matériaux vivants, des événements violents dont nous ne savons plus s'ils ont eu lieu ou non, et, restons pascaliens : nous ne sommes pas au présent ; mais si le présent est un lieu, où sommes-nous alors, puisqu'il nous est impossible d'être partout comme d'être nulle part ? Nous sommes là où notre présence fait advenir le monde, nous sommes pleins d'allant et de simples projets, nous sommes vivants, nous campons sur



> les rives et parlons aux fantômes, et quelque chose dans l'air, les histoires qu'on raconte, nous rend tout à la fois modestes et invincibles. Car notre besoin d'installer quelque part sur la terre ce que l'on a rêvé ne connaît pas de fin.

Une terrasse en Algérie Jean-Louis Comolli

« L'intransmissible beauté de cet impossible Nous. » Cette formule de Jean-Louis Comolli concentre en elle toute la tragédie qui sous-tend et illumine le magnifique récit qu'il nous fait de sa jeunesse algérienne dans *Une terrasse en Algérie.* Les doubles massacres de Philippeville du 25 août 1955, dont il fut témoin à quatorze ans, plus que les attentats de la Toussaint et la mort du caïd Hadj Sadok et des époux Monnerot dans l'attaque du bus Arris-Biskra, vont inaugurer sept années d'une guerre sanglante et d'une certaine façon fratricide. Fratricide au sens de cet « impossible nous » qui vit cohabiter pendant plus d'un siècle des pieds-noirs venus de France, d'Italie, d'Espagne ou de Malte avec des juifs et des musulmans d'Algérie. Moi qui ai vécu quatre années dans une Algérie depuis dix ans indépendante, j'ai senti chaque jour vibrer en moi les notes lancinantes et douloureuses de cette fraternité saccagée, de cette beauté solaire que la guerre ou les horribles mots d'« Algérie française » s'étaient chargé d'anéantir. C'est au nom de cet « impossible » entériné par l'histoire et qui, par le secours de la mémoire et de l'écriture, peut redevenir le temps d'un récit un « possible », que Comolli parvient à traverser la nuit du temps perdu. « Je comprends que les souvenirs sont liés au langage, comme les sensations ou les émotions, et que tel parfum dont on perçoit intensément les arômes peut se perdre tant qu'il n'a pas reçu de nom qui permette de l'adresser à l'autre » ; cet *autre,* dont il nous dit aussi que n'étant pas le *même* « il y a l'espoir de lui toucher l'épaule, de lui serrer la main ».
Jean-Jacques Salgon

Pense aux pierres sous tes pas Antoine Wauters

Dès les premières lignes, retrouver le cœur battant la langue de rocailles, la liberté et la sauvagerie de l'univers d'Antoine Wauters.
Pense aux pierres sous tes pas est un livre furieux, profondément politique. Mais sa fureur est irriguée de joie et son engagement est fantasque. On ne sait ni où ni quand on est et pourtant tout nous parle, tout est d'une actualité incandescente. Soit parce que l'auteur a su modeler son monde

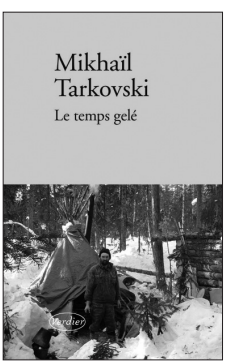
avec la boue et l'or du nôtre, le prétendument moderne hérissé de biens périssables et de technologies sans humains. Soit parce qu'il en va ainsi et partout depuis la nuit des temps, les petits ignorés ou mangés par les gros et l'union qui sauve.
L'amour hors codes, presque hors sol, le refus de se plier aux normes même quand elles semblent de bon sens ou de nécessité, troubleront sans doute. Il me semble que cela nourrit un propos, quelque chose comme « dans le désespoir ou l'absolu dépouillement, seule la sève fait loi, maintient vivant ». Et cela nous ramène aux contes de notre enfance, où l'amoralité des situations et des relations sert souvent la morale de l'histoire.
On le quitte à regret, ce pays aride et, d'une manière paradoxale que la poésie et l'invention permettent, luxuriant.
Carole Zalberg

Le temps gelé Mikhaïl Tarkovski

Traduit du russe par Catherine Perrel. Collection Slovo

Extrait

Gochka Poteriaev rentrait chez lui au village pour le nouvel an sur sa Bourane, après un long séjour dans la taïga. Il portait une chapka de chien, une veste de drap, des pantalons de drap par-dessus des bottillons de cuir aux bouts râpés. Il avait posé ses skis sur la tranche, le long du siège, sur les repose-pieds, la peau de renne de celui de droite était toujours un peu roussie au bout par le pot d'échappement.



Il commença par suivre la crête, puis descendit vers la rivière à flanc de coteau ou par les ruisseaux, enfonçant un de ses genoux sur son siège et bougeant en tous sens, se tournant à s'en faire craquer l'aine, afin de jouer avec le poids de son corps massif pour stabiliser au maximum la Bourane qui glissait. Arrivé à la rivière, il planta le pied dans la neige pour vérifier s'il y avait de l'eau et fila. Derrière lui un petit traîneau tanguait, qui puait les gaz d'échappement et était couvert de neige poudreuse. Il s'arrêta pour attendre les chiens et, en laissant le moteur tourner au point mort, il alla inspecter la route qu'il comptait prendre et balaya du pied la neige dans les endroits suspects. Il se réchauffa les mains sous le ventilateur. Il avait des moustaches couvertes de glaçons, une barbe

blanche de neige frissonnante, des yeux gris qui brillaient d'un éclat chaleureux tout au fond, derrière des cils blanchis, la peau rougie, de petits poils blancs sur les joues, une chapka givrée qui sentait le suint de chien. Il portait dans le dos une hache coincée dans une boucle métallique accrochée à sa ceinture, et en bandoulière, une carabine, le canon tourné vers le bas. Sous son pare-brise se trouvaient des moufles de rechange.
Le soleil brillait à travers l'air gelé, tout était absolument stérile, et Gochka, au fond de lui comme au-dehors, se sentait pur lui aussi et incroyablement attentif et concentré pour faire cette longue route qu'il attendait depuis si longtemps.

Recommencer Mathieu Potte-Bonneville

Renaître est chose aisée et spontanée pour tout être – « la mer, la mer, toujours recommencée » (Paul Valéry), les arbres, les fruits, les légumes, nouveaux à chaque saison –, sauf les humains. « Le malheur veut que nous n'ayons […] ni l'ampleur de l'océan ni l'ingénuité de la patate », écrit le philosophe Mathieu Potte-Bonneville dans *Recommencer,* brève mise au point de ce concept ambigu, flottant entre la hantise du « faux départ » et le vertige de l'immuable. Comment s'imaginer recommencer si l'on n'apprend d'abord à finir ?
Florent Georgesco, *Le Monde des livres,* avril 2018

Cette année-là paraissent :

Giorgio Agamben et Jean-Baptiste Brenet *Intellect d'amour* • Iouri Annenkov *De petits riens sans importance* • Pierre Bergounioux et Jean-Paul Michel *Correspondance, 1981-2017* • Giuseppe Bonaviri *Le murmure des oliviers* • Jean-Louis Comolli *Une terrasse en Algérie* • François Garcia *Bye bye, bird* • Benoît Goetz *La dislocation* • Gilles Hanus *Sans images ni paroles* • Jean-Baptiste Harang *Jours de mai* • Michel Jullien *L'île aux troncs* • Benny Lévy *Le Phédon* • Moses Mendelssohn *Écrits juifs* • Maxime Ossipov *Après l'Éternité* • Mathieu Potte-Bonneville *Recommencer* • Dolores Prato *Bas la place y'a personne* • Mathieu Riboulet *Nous campons sur les rives* • Emmanuelle Rousset *Oaristys* • Jean-Jacques Salgon *Obock* • Eli Schonfeld *L'apologie de Mendelssohn* • Lutz Seiler *Kruso* • Dominique Sigaud *Dans nos langues* • Mikhaïl Tarkovski *Le temps gelé* • Ki no Tsurayuki *Le journal de Tosa* • Gérard Wajcman *Les séries, le monde, la crise, les femmes* • Antoine Wauters *Moi, Marthe et les autres* • Antoine Wauters *Pense aux pierres sous tes pas*

2019

Premier semestre

Histoire des traductions en langue française, xxe siècle
histoire, parution en mai

Varlam Chalamov
Correspondance avec A. Soljenitsyne et N. Mandelstam
littérature russe, collection Verdier/poche, parution en mars

Lisa Ginzburg *Au pays qui te ressemble*
littérature italienne, collection Terra d'altri, parution en février

Samy Langeraert *Mon temps libre*
littérature française, collection Chaoïd, parution en janvier

Marielle Macé *Nos cabanes*
littérature française, collection La petite jaune, parution en mars

Christophe Manon *Pâture de vent*
littérature française, parution en janvier

Jean-Michel Mariou *Le chauffeur de Juan*
littérature et tauromachie, collection Faenas, parution en mars

Colette Mazabrard *Un jour, on entre en Étrange pays*
littérature française, parution en mars

Robert Menasse *La capitale*
littérature allemande, collection Der Doppelgänger, parution en janvier

Lionel Ruffel *Trompe-la-mort*
littérature française, parution en mars

Giani Stuparich *L'année 15*
littérature italienne, collection Terra d'altri, parution en février

Marlène Zarader *Cet obscur objet du vouloir*
philosophie, parution en avril

Index des titres

07 et autres récits 47
36 façons d'accommoder la poularde 57
36 façons d'accommoder la tomate 59
36 façons d'accommoder le pruneau 59
36 façons d'accommoder le raisin 57
36 façons d'accommoder les moules 57
66 haiku 77
99 haiku, Les 20

A

Abbés 70
Accident 98
Acqua Fondata 56, 57
Adieu sans fin 133
Ætheria 39
Affaire du Ramsès III, L' 77
Affaire Nietzsche, L' 115
Aficionado, L' 44
Afrique & histoire, nº 1, 73
Afrique & histoire, nº 2, 77
Afrique & histoire, nº 3, 81
Afrique & histoire, nº 4, 73, 77, 81
Afrique & histoire, nº 5, 85
Afrique & histoire, nº 6, 85
Aggadoth du Talmud de Babylone 15
Aigles puent, Les 101
Ailes de plomb, Les 101
À la vie 112, 115
Alchimie et mystique en terre d'Islam 32
Alcibiade, L' 113, 115
À l'enseigne du Bon Coursier 59
À l'image de l'homme 77
Allemann 53
À ma fenêtre le matin 83, 85
Amant des morts, L' 94
Âme de la vie, L' 20
Âme de la vie, L' (poche) 85
Amertume du triomphe, L' 133
Âmes mortes, Les 96, 98
Amie la sorcière 67
Amour de la langue, L' 98
Amour de Platon, L' 39
Analyse du sentiment intérieur 133
Ange d'Avrigue, L' 36
Année 15, *L'* 139
Année de la comète, L' 126, 129
Année des pluies, L' 49
Années impossibles, Les 49
Années vingt, Les 57
Années vingt, Les (poche) 94
Anthologie de la poésie irlandaise du XXe siècle 53
Anthologie du renoncement, L' 51
Antoine et Cléopâtre 73
Antre des nymphes dans l'Odyssée, L' 32
À partir du lapin 70
Apologie de la fuite 76, 77
Apologie de Mendelssohn, L' 138
Apologie de Pluchkine 98
Apologie du mensonge gratuit 129
Appel d'air 110
Appétit limousin, L' 105
Approches de Paul Celan 124
Après l'Éternité 138
Arbres de Ville-Évrard, Les 98
Architecture du monde, L' 110
Architecture et perspective chez Brunelleschi et Alberti 77
Art du contresens, L' 101
Assise devant la mer 98
À travers l'ombre 32
Au bord du signe 11
Au bout des comédies 105
Au diable vauvert 85
Au feu de Dieu 133
Aujourd'hui blessé, L' 55, 56, 57
Au lieu du péril 118, 119
Au pays des sans-nom 124
Au pays qui te ressemble 139
Au sortir de l'enfance 133
Autobiographie 67
Autre Monde, L' 88
Autres lieux 47
Autre Sonia, L' 39
Avec Bastien 101
Avec les moines-soldats 90, 94
Aventures du chevalier de Beauchêne 10
Avicenne et le récit visionnaire 61
Avot et ses commentaires, chapitre premier 124

B

Back in the sixties 73
Bahir, Le 13
Balcon d'Angelo, Le 44
Ballade de la geôle de Reading, La 49
Baronne de l'Olivento, La 53
Bas la place y'a personne 134, 138
Batailles nocturnes, Les 9, 10
Benjamin Fondane, au temps du poème 85
Benny Lévy, l'éclat de la pensée 115
Bestiaire d'amour 11
Bic et autres shorts 94
Black village 133
Bleu ciel et or, cravate noire 98

Bonnard, la main légère 85
Bric et broc 105
Brigand de Cavanac, Le 13
Brigand de Cavanac, Le (poche) 124
Brossard et moi 32
Brouhaha 127, 129
Bruna 51
Bye bye, bird 138

C

Cahier Dostoïevski 15
Cahier gothique 31, 32
Cahier Jean-Claude Milner 67
Calendes grecques 63
Campagnes insolites 20
Cannibale 58, 59
Cannibale, suivi de Le retour d'Ataï (poche) 124
Cantiques de l'âme 98
Capitale, La 139
Capture, La 133
Carlos et Budd, ovation et silence 133
Carnet de notes, 1980-1990, 83, 85
Carnet de notes, 1991-2000, 88
Carnet de notes, 2001-2010, 110
Carnet de notes, 2011-2015, 129
Cavatine 63
Cavatine (poche) 119
Ce besoin d'Espagne 114, 115
Célébration de la poésie 67
Célébration de la poésie (poche) 85
Célébrations dans la tourmente 47
Celui qu'on cherche habite juste à côté 88
Cent onze haiku 59
Cent sept haiku 70
Cérémonie de la naissance, La 81
Ce sans-cœur de Rimbaud 98
Cet obscur objet du vouloir, 139
César ou rien 32
C'est la vie 57
C'est le monde qui parle 88
C'était toute une vie 51
Chambre, La 28
Chandelier d'or, Le 28
Chandelier d'or, Le (poche) 85
Chant d'amour des alphabets d'Auschwitz, Le 44
Chant de la jeunesse, Le 47
Chant éloigné 33, 36
Chant éloigné (poche) 88
Chapitres de Rabbi Éliézer 15, 44
Chassés de l'enfer 84, 85
Chauffeur de Juan, Le 139
Chemin de la vie, Le 105
Chemin, Le 49
Chemins de Michon 94
Chevron, Le 53
Chutes centrales, Les 36
Cimetière des oranges amères 59
Cinéma contre spectacle 97, 98
Cinéma, Le 124
Cinéma, mode d'emploi 124
Cinq heures avec Mario 101
Cités perdues 81
Claire Fontaine, La 112, 115
Claire Fontaine, La (poche) 129
Clartés de tout 105
Club des tueurs de lettres, Le 47
Club des tueurs de lettres, Le (poche) 133
Commentaire du récit de la Création 61
Commentaires du Traité des pères 36
Commentaires du Traité des pères (poche) 94
Commentaire sur la Torah, Le 23
Commentaire sur la Torah, Le (poche) 94
Commentaire sur le Séfer Yetsira 67
Compagnies de Pierre Michon 47
Compagnies tactiles 98
Confusion des temps, La 77
Conscience de l'œil, La 98
Conscience malheureuse, La 115
Conservateur des Dangalys 77
Constat 44
Contagion, La 120, 124
Contre la télé 59
Contre temps, Le 44
Convocation d'Alamût, La 53
Corps du roi 70
Corps du soldat, Le 47
Corps et cadre 110
Correspondance, 1981-2017 138
Correspondance avec A. Soljenitsyne et N. Mandelstam 51
Correspondance avec A. Soljenitsyne et N. Mandelstam (poche) 139
Couleurs d'un hiver, Les 101
Couteau-toast d'Évariste Galois, Le 85
Créer 101
Critique du rythme 13
Critique du rythme (poche) 98
Croissant fertile et croix gammée 98
Curiosité, La 61
Curro, Romero, y Curro Romero 66, 67
Cygnes sauvages à Coole, Les 39

D

Daech, le cinéma et la mort 129
Dame en rouge sur fond gris 59
Danse avec Nathan Golshem 110
Danse de l'Argia, La 28
Danse de Nietzsche, La 115
Dans la chambre d'Iselle 124
Dans nos langues 138
Décisions doctrinales du Grand Sanhédrin, Les 88
De l'école 98
De l'honnête dissimulation 36
Déliement 39
Demande, La 61
Denise au Ventoux 131, 133
Dénouement, Le 81
De petits riens sans importance 138
Dernier guérillero, Le 63
Derniers poèmes 48, 49
Derniers poèmes (poche) 94
Des femmes disparaissent 105
Déshonneur 39
Des premiers principes 22, 23
Dette, La 72, 73
Deux frères, Les 47
Deux traités de mystique juive 23
Dévoilement des choses cachées, Le 28
Dicôlon, Le 105
Dieu ne finit pas 115
Dire le vers 94
Discours de la corrida, Le 94
Dislocation, La 138
Dispute de Barcelone, La 16, 17
Dispute de Barcelone, La (poche) 94
Dit de Heichû, Le 115
Dit de Hôgen, suivi de Le dit de Heiji, Le 88
Dit des Heiké, Le 107, 110
Dit du Genji, Le 105
Divân, Le 82, 85
Divine Insouciance, La 95, 98
Domaine de Breakdown 94
Don Juan de la Manche 105
Dos, Le 44
Dossier de l'attentat 98
Dostoïevski 15
Douane d'amour 53
Double exil 119
Douceur chardon de l'absinthe, La 63
Dragon et la ramure, Le 59
Droit à la philosophie du point de vue cosmopolitique, Le 57
Droiture et mélancolie 128, 129
Du jeu subtil à l'amour fou 7
D'un âge l'autre 39
D'un pays de parole 81
D'un regard l'autre 13

E

Ecclésiaste et son double araméen, L' 36
Échapper à la philosophie 110
Éclipse d'étoile 61
École du virtuose, L' 47
Écrire, traduire en métamorphose 119
Écrits juifs 138
Écrits pour le cinéma 88
Écrivain pensif, L' 59
Éden 77
Édifier 81
Eliza Eliza 88
Éloge de l'ombre 102, 105
Éloge des voyages insensés 91, 92, 94
Élucidation, nº 0-7, 73
Élucidation, nº 8-9, 73
Élucidation, nº 10, 77
Empereur d'Occident, L' 88
Emprise, L' 85
En appel de visages 15
Enfant-rat, L' 53
En somme 105
Enterrement, L' 39
Entre les deux il n'y a rien 120, 124
Entretemps, L' 108, 109, 110
Entretien dans la montagne 65, 67
Entretiens avec Georges Charbonnier 129
Envol de l'arbre amer 15, 18
Envoleuse, L' 119
Épîtres 15
Épreuve du collectif, L' 129
Éprouvante claire 28
Ernesto Prim, suivi de Post et Super 53
Errances d'Oisin, Les 73
Escalier en spirale, L' 94
Espace et labyrinthes 110
Espace négatif de Krzyzanowski, L' 110
Espoir maintenant, L' 38,39
Esprit de grâce, L' 49
Esquisse d'un pendu 115
Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire 11
Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire (poche) 88
Estampillé Moscou 53
Éternel Éphémère, L' 85
Éternité et historicité 105
Éthique et poétique du traduire 88

Étoffe d'un héros, L' 70
Étoile variable 23
Être et le neutre, L' 67
Être juif 73
Europe après l'Europe, L' 88
Exercice différé de la philosophie, L' 61
Existe-t-il une vie intellectuelle en France ? 70
Exode et métamorphose 70
Extrêmes et lumineux 122, 124

F

Fable d'amour 124
Faenas, nº 1, 44
Faenas, nº 2, 47
Faenas, nº 3, 49
Faenas, nº 4, 53
Faenas, nº 5, 77
Faenas, nº 6, 88
Fantôme 110
Fantômes d'Oradour, Les 49
Fantômes d'Oradour, Les (poche) 94
Fatal courroux 44
Federico! Federico! 110
Femme sans ombre, La 44
Fenêtre 77
Ferdière, psychiatre d'Antonin Artaud 85
Ferdière, psychiatre d'Antonin Artaud (poche) 119
Feu noir sur feu blanc 20
Feux du Basento, Les 32
Figurants, Les 51
Fil et les traces, Le 100, 101
Fins Fonds, Les 69, 70
Forges de Syam, Les 88
Fou, Le 51
Fragment d'un commentaire sur la Genèse 59
France devant l'Europe, La 110
Friches 85
Frontière, La 36
Fumeur de souvenirs, Le 110

G

Gel du matin, Le 18
Georges-Henri Pingusson 85
Gouffre, Le 49
Goût de la vérité, Le 57
Goût des choses, Le 49
Grande Résurrection d'Alamût, La 36
Grande Saison, La 77
Grande Sauvagerie, La 101
Grandes faenas du XXe siècle 85
Grands Textes de la Cabale, Les 47
Grand Sylvain, Le 47
Grand Vivant, Le 129
Grichka 129
Guerre du sommeil, La 51
Guide des égarés, suivi du Traité des huit chapitres, Le 6, 7
Guide des égarés, Le (nouv. éd.) 110
Guide divin dans le shî'isme originel, Le 44
Guide divin dans le shî'isme originel, Le (poche) 88

H

Habituée, L' 52, 53
Haiku 49
Haïkus de prison 94
Heidegger et le nazisme 21, 23
Hérétique, L' 63
Héros d'Amérique 18
Hier en chemin 105
Hippopotame, L' 44
Histoire de Knut 129
Histoire des traductions en langue française, XIXe siècle 110
HTLF, XVe et XVIe siècles 124
HTLF, XVIIe et XVIIIe siècles 119
HTLF, XXe siècle 139
Histoire de Tönle 27, 28
Histoire de Tönle (poche) 94
Histoire et faux-semblants 88
Histoires du Huitième District 32
Histoires d'un médecin russe 119
Hofmannsthal, renoncement et métamorphose 85
Homélies clémentines, Les 39
Homme difficile, L' 44
Hôpital, L' 110
Humbles et Phénomènes 51

I

Idéal chaviré, L' 63
Ienisseï 119
Île aux troncs, L' 138
Île, L' 32
Île, L' (poche) 85
Illusions perdues 101
Incendie du théâtre de Weimar, L' 119
Incendiés, Les 129
Inquiétude d'être au monde, L' 110
Instinct de l'ange, L' 47
Instruments humains, Les 39

Intellect d'amour 138
Intermittences de l'être, Les 98
Isolement, L' 53
Isolement, L' (poche) 119

J

Jardin de la connaissance, Le 44
Jardin des retours, Le 70
Jardinier des morts, Le 124
Jardins de la terre, Les 119
Jardin vu du ciel, Le 81
Jasmin des fidèles d'amour, Le 39
Jean Genet, post-scriptum 85
Jedermann 101
Je fantasme 132, 133
Je veux me divertir 115
Job, ou Dieu dans la tempête 15
Joselito, le vrai 119
Jour et l'heure, Le 59
Journal 119
Journal à deux 39
Journal de Sarashina, Le 133
Journal des jours tremblants 110
Journal de Tosa, Le 138
Journal révolutionnaire 32
Journaux de voyage 129
Journée d'une infirmière, La 47
Jours de mai 138
Jours perdus, Les 51
Juan Belmonte matador de taureaux 36
Judaïsme 13
Judaïsme et altérité 13
Juge et l'historien, Le 57, 88
Juge et l'historien, Le (poche) 87
Julien Letrouvé colporteur 88
Julien Letrouvé colporteur (poche) 124
Jupiter 77

K

Kruso 134, 138
Kuzari, Le 49

L

Labyrinthe et Cie 73
La neige gelée ne permettait que de tout petits pas 81
Langage, histoire, une même théorie 110
Langue, La 62, 63
Langue maternelle 94
La nuit quitte ses racines 28
La vie est un village 44
Leçons de nu 110
Leçons des Pères du monde 15
Lecture du Banquet de Platon 53
Léonard et Machiavel 93, 94
Léonard et Machiavel (poche) 115
Le Seigneur est un ami 57
Le singe vient réclamer son crâne 44
Le singe vient réclamer son crâne (poche) 98
Lettre de Staline à ses enfants réconciliés 59
Lettre-mélancolie, La 81
Lettres 110
Lettres à Yvonne von Wattenwyl 49
Lettre sur la sainteté 20, 44, 47
Lévinas : Dieu et la philosophie 98
Lien d'ombre, Le 85
Lieu et le moment, Le 120, 124
Ligne, La 57
Lignes du Quichotte 73
Limite de l'oubli, La 119
Linceul, Le 59
Lisières du corps 124
Lit de la reine, Le 67
Livre de la sagesse orientale, Le 19, 20
Livre des pénétrations métaphysiques, Le 28
Livre d'Hypathie 49
Livre et les livres, Le 85
Livre hébreu d'Hénoch, Le 32
Logique de Levinas 124
Logos et la lettre, Le 28
Lumière du deuil, La 57
Lune de loups 28
Lune de loups (poche), 98
Lune sur le mur, La 39

M

Machine arrière 73
Main courante 49
Maison des autres 28
Maison des autres, suivi de Un moment comme ça 57
Maison des autres, suivi de Un moment comme ça (poche) 124
Maison vide, La 53
Maîtres et serviteurs 36
Mal des fantômes, Le 84, 85
Mallarmé au tombeau 61
Ma province 105
Marcel Lods 98
Marcher droit, tourner en rond 125, 129
Marque-page, Le 42, 44
Masante 61
Matin des origines, Le 41, 44
Mat, Le 81

Matriochka 70
Ma vie à Saint-Domingue 103, 105
Meam Loez 57
Mécanique 67
Méditation sur le scorpion 17
Mémoire aux enchères, La 98
Mémoire de l'instant 63
Mémoire des œuvres, La 94
Mémoires de 68, 47
Mémoires d'un atome 124
Mère et le crayon 124
Messager, Le 110
Mes treize oncles 110
Meurtre du pasteur, Le 70
Meurtre sur la plage 124
Michael Robartes et la danseuse 49
Midrach Rabba, Genèse, 1, 23, 101
Midrach Rabba, Genèse, 2, 101
Miniature persane, La 98
Miryam 49
Modernité modernité 28
Moi, Marthe et les autres 138
Mon temps libre 139
Monarchie de Dieu, La 115
Monologues de la boue 123, 124
Montre cassée, La 74, 77
Mort d'Anton Webern, La 63
Mort en dédicace, La 67
Mort nue, La 49
Moscou et les Moscovites 81
Mourir et puis sauter sur son cheval 129
Moyen de parler, Le 77
Mummy, mummies 70
Murmure des oliviers, Le 36
Murmure des oliviers, Le (poche) 138
Mythes emblèmes traces 101
Mythologies d'hiver 57

N

Naissance d'un hôpital 101
Narrateurs sans âmes 64, 67
Natura morta 73
Nausée de Céline 94
Neveu de Lacan, Le 73
Nom de l'homme, Le 17
Noms indistincts, Les 88
Nonchalance, La 36
Nos cabanes 139
Nos mères 119
Notre objet a 73
Notre tranchée de chaque jour 53
Nous autres, paysans 77
Nous campons sur les rives 135, 138
Nous infiniment risqués 23
Nous le passage 36
Nous ne nous aimons pas 7
Nouvelle lyrique 49
Nouvelle lyrique (poche) 129
Nulle île n'est une île 81

O

Oaristys 138
Objet du siècle, L' 58, 59
Objet du siècle, L' (poche) 110
Obock 138
Œil du silence, L' 32
Œil nu, L' 81
Œuvre laissée seule, L' 67
Œuvres, 1919-1922, 133
Œuvres de miséricorde, Les 106, 110
Œuvres en proses et en vers 81
Œuvres théâtrales 39
Ongle rose, L' 70
Onze, Les 95, 98
Opium pour Ovide 70
Ordre donné à la nuit, L' 81
Orients des lumières, Les 53
Outre mesure 119
Ouvrir couvrir 77

P

Pages arrachées, Les 49
Paillasses, Les 18
Palmier de Débora, Le 18
Papillon de Dinard 101
Papillon de neige 10
Parade sauvage 129
Parcours 57
Parcours deux 67
Par-dessus le toit 115
Parloir, Le 51
Parménide 82, 85
Parole errante, La 61
Partage-toi, nuit 79, 81
Part en trop, La 57
Partir, Calcutta 117, 119
Partition blanche 15
Partition, La 94
Pas philosophique de Roland Barthes, Le 73
Passage du pôle Arctique au pôle Antarctique…, Le 10
Passion de famille 57
Pâture de vent 139
Paysage et ornement 73, 77
Paysage fer 63

Paysage fer (poche) 119
Paysage sud-africain 94
Peau d'ogre 115
Pêle-mêle 101
Penchants criminels de l'Europe démocratique, Les 73
Pense aux pierres sous tes pas 136, 138
Périple stuctural, Le 94
Petite Lumière, La 116, 119
Petites Terres, Les 94
Petite table, sois mise ! 106, 110
Petit Garçon sur la plage, Le 133
Petits désordres autour des taureaux 94
Phédon, Le 138
Philosophe et le cabaliste, Le 39
Philosophie d'Hérodote 98
Pierre Soulages, trois lumières 98
Piste mongole, La 98
Pitoyable Histoire de Leo Singer, La 63
Place de l'oie 119
Platon et l'Europe 15
Plein présent 115
Pluie jaune, La 35, 36
Pluie jaune, La (poche) 98
Plutôt que d'en pleurer 51
Poèmes à la nuit 49
Poétique du traduire 61
Poétique du traduire (poche) 110
Poids du temps, Le 124
Poing dans la bouche, Le 77
Poisson noir, suivi de Un homme seul, Le 98
Politique des choses, La 105
Politique du rythme 51
Pour Pablo 49
Pour une éthique, 1, 7
Pour une éthique, 2, 11
Pour une politiques des êtres parlants 105
Pouvoir et liberté 88
Précis de médecine imaginaire 80, 81
Prendre dates 122, 124
Prenez un coq 92, 94
Présence de Dieu dans l'histoire, La 10, 81
Présence, La 73
Présent de Leopardi, Le 59
Primat de la perception, Le 52, 53
Primat de la perception, Le (poche) 119
Prime Lumière, La 129
Prison 59
Prison du temps 53
Procès à Volosca 39
Prolongement du point, Le 124
Prostitution de Margot, La 47
Psychologie et pédagogie de l'enfant 67, 70

Q

Quand l'heure viendra 63
Quarante jours 88
Quarante roses 129
Quatre avec le mort 70
Quatrième Vologda, La 94
Que dirai-je aux enfants de la nuit ? 49
Quelque chose se passe 51
Quelqu'un s'approche 129
Quinze Mille Pas, Les 85
Qui témoignera pour nous ? 115

R

Rafael le chauve 88
Rats, Les 35, 36
Récits de la Kolyma 71, 73
Récits de la Kolyma (poche) 115
Récits oubliés 98
Recommencer 138
Recours, Le 81
Recouvre-le de lumière 55, 57
Recouvre-le de lumière (poche) 88
Regard de la source, Le 133
Registre, Le 36
Règnes du sommeil, Les 20
Relever les déluges 133
Relire la Révolution 128, 129
Remplacement, Le 125, 129
Repentie, La 61
Reprises 32
Requiem 88
Requiem pour un père 115
Responsabilité de l'écrivain, La 59
Responsabilités 73
Restoroute 110
Retour à Béziers 119
Retour d'Ataï, Le 67
Retour de Münchhausen, Le 70
Révélateur des mystères, Le 20
Rêves et leur interprétation dans le Talmud, Les 133
Richesse franciscaine 94
Rien 115
Rime et la vie, La 32
Riverains de la douleur 11
Rivière de l'oubli, La 44
Robe bleue, La 77
Robe bleue, La (poche) 88
Rocío 73
Roi des zoulous, Le 94
Roi du bois, Le 53

Roi du bois, Le (poche) 119
Roland Barthes, dernier paysage 85
Roman 100, 101
Ronde des convers 88
Rousseau : une philosophie de l'âme 94
Rue des Degrés 101
Rue Involontaire 116, 119
Ruses et aventures d'Alfanhui 32

S

Sabbataï Tsevi 14, 15
Sabbataï Tsevi (poche) 94
Sages d'Israël, Les 53
Sagesse de Ben Sira, La 77
Sage trompeur, Le 115
Saint-Âne, Le 77
Saints Innocents, Les 43, 44
Saints Innocents, Les (poche) 133
Sang gris : un atelier d'écriture à La Courneuve 39
San Silvano 28
Sans images ni paroles 138
Saturnales de Swift 70
Sauvette, La 51
Scènes de cinéma muet 57
Scènes de ma vie 118, 119
Schubert à Kiev 110
Sens de la marche, Le 94
Serf, Le 45, 47
Séries, le monde, la crise, les femmes, Les 138
Se survivre 115
Sibérie 129
Sicle du sanctuaire, Le 53
Sidérer, considérer 131, 133
Silence, Le 81
Simples, magistraux et autres antidotes 67
Sœur d'Eloisa, La 73
Sœurs 61
Solène 104, 105
Solitude sonore du toreo, La 94
Souterraine, La 79, 81
Souvenirs du futur 101
Spaccanapoli 32
Sur la rive du Gange 77
Système et révélation 129

T

Talmud, traité Haguiga 39
Talmud, traité Moed Katan 28
Talmud, traité Pessahim, 1 17
Talmud, traité Pessahim, 2 20
Temps gelé, Le 137, 138
Temps machine 46, 47
Tête de George Frédéric Haendel, La 51
Tête rase 36
Têtes interverties 88
Thème étranger, Le 61
Théorème du Surmâle, Le 105
Théorie des maisons 104, 105
Tommaso et le photographe aveugle 61
Toreros de salon 29, 32
Tour, La 70
Tourmente, La 105
Tour sarrasine, La 53
Tout ou rien 49, 47
Train de nuit avec suspects 81
Traité de la providence, Le 73
Trames 20
Travail 7
Traversée des langages, La 110
Très véridique relation… 119
Triple du plaisir, Le 57
Trois auteurs 57
Trompe-la-mort 139

U

Ultimes vérités sur la mort du nageur 87, 88
Un amour couleur de thé 17
Un des malheurs 71, 73
Une amitié littéraire 23
Une chambre en Hollande 98
Une douleur normale 115
Une fois, un jour 44
Une inquiétude 39
Une manière noire 20
Un été à Majorque 32
Un été de glycine 81
Une terrasse en Algérie 138
Un et l'universel, L' 88
Une vie de paysages 129
Un gâchis 57
Universel en éclats, L' 119
Un jour en moins 48, 49
Un jour en moins (poche) 98
Un jour, on entre en Étrange pays 139
Un moment comme ça 53
Un peu de bleu dans le paysage 67
Un plus grand espoir 88
Untel 81
Un voyage à Lagrasse 53

V

Vent largue 47
Véracité, La 47
Veracruz 129
Vermillon 110
Vichéra 63
Vidal, le tueur de femmes 133
Vie de Joseph Roulin 25, 28
Vie de Joseph Roulin (poche) 124
Vie esthétique, La 115
Vieilles histoires de Castille 63
Villa Chagrin 85
Vingt-Quatre Portes du jour et de la nuit, Les 133
Visage continu 59
Vive le matérialisme ! 67
Voie des images, La 114, 115
Voir et pouvoir 77
Voix écrite, La 132, 133
Vomito negro 105
Voyage à Bordeaux, Le 98
Voyage d'hiver 57
Voyage terrestre et céleste de Simone Martini 51
Voyageurs de la voix 18

Y

Yeux noirs, Les 85
Yparkho 119

Z

Zohar, 1, Le 11
Zohar, 2, Le 17
Zohar, 3, Le 39
Zohar, 4, Le 53
Zohar, Cantique des cantiques, Le 61
Zohar, Lamentations, Le 63
Zohar, Livre de Ruth, Le 23

Index des auteurs

A

Abdurrahmân Isfarâyinî, Nûruddîn 20
Abravanel, Isaac 61
Accetto, Torquato 36
Achkenazi de Janow, Jacob Ben Isaac 23, 94
Agamben, Giorgio 138
Aichinger, Ilse 88
Alexandre d'Aphrodise 73
Amir-Moezzi, Mohammad Ali 19, 44, 88
Andrian, Leopold 44
Annenkov, Iouri 75, 138
Argan, Giulio Carlo 77
Arnouil, Pierre 85
Arroyo , José Miguel 119
Artières, Philippe 133
Asso, Françoise 32, 39, 115
Audi, Paul 94, 99, 101, 105, 115, 133
Autréaux, Patrick 115, 129, 132-133

B

Baldine, Andreï 42, 124
Balzac, Honoré de 101
Barbaro, Paolo 39
Baroja, Pío 32
Bashô 59, 85, 129
Bassmann, Lutz 74, 89-90, 94, 101, 110, 133
Bayhaqî 19, 51
Beray, Patrice 85
Bergamín, José 94
Bergounioux, Gabriel 77
Bergounioux, Pierre 40-41, 44, 47, 53, 57, 67, 73, 83, 85, 88, 98, 110, 129, 133, 138
Bertolucci, Attilio 26, 28, 57
Biamonti, Francesco 36, 47, 81
Bilenchi, Romano 49
Blanc, Dominique 13, 124
Bollack, Jean 82-83, 85
Bompiani, Ginevra 20
Bon, François 39, 46-47, 51, 59, 63, 67, 70, 119
Bonaviri, Giuseppe 36, 138
Borchardt, Rudolf 39
Borges, Jorge Luis 73
Borsî, Rajab 19, 53
Bosc, David 111-112, 115, 129, 133
Bouanani, Ahmed 74, 108, 110
Boucheron, Patrick 93-94, 108, 110, 115, 122, 124
Boureau, Alain 105

Bousquet, Joë 10, 13, 17
Brenet, Jean-Baptiste 132-133, 138
Broyer, Anne-Lise 110
Brunel, Pierre 98
Buber, Martin 13, 115
Bufalino, Gesualdo 61, 63
Buson 77

C

Caban, Géva 49
Cagnat, Jean-Pierre 53
Cail, Nadine 18, 28
Camberoque, Charles 18
Caproni, Giorgio 18, 86
Catteau, Jacques 15
Cela, Camilo José 29, 32, 44
Celan, Paul 65, 67, 124
Chalamov, Varlam 42, 46-47, 51, 57, 63, 71-73, 94, 115
Chalier, Catherine 13
Chaves Nogales, Manuel 36
Coetzee, J. M. 94
Comencini, Cristina 49, 57, 61, 70
Commengé, Béatrice 115, 129
Comolli, Jean-Louis 77, 97-98, 110, 124, 129, 136, 138
Corbin, Henry 19, 49, 61
Cordovero, Moïse 18, 57
Cosnay, Marie 85
Cossío, Ignacio de 85
Cotelle, Esther 47
Courtade, Fabienne 23
Cüppers, Martin 98

D

D'Arzo, Silvio, 21, 25-26, 28, 53, 57, 59, 72, 124
D'Astier, Jérôme 51
Daeninckx, Didier 47, 49-51, 57-59, 61, 63, 67, 81, 88, 101, 119, 124
Damascius 22-23
Darley, Emmanuel 57, 71, 73
De Luca, Erri 44, 72
De Quincey, Thomas 98
De Signoribus, Eugenio 88
Deck, Olivier 85
Delibes, Miguel 34-36, 43-44, 49, 51, 59, 63, 70, 101, 133
Delouze, Marc 88
Demarty, Pierre 133
Dembo, Richard 47, 81
Derrida, Jacques 57
Des Accords, Laure 119, 129
Desbordes, Michèle 52-53, 60-61, 77, 81, 85, 88, 94
Dessì, Giuseppe 28
Devienne, Tonino 94
Díaz Luis, Manuel 49
Döblin, Alfred 39
Dombrovski, Iouri 44, 98
Dominguín, Luis Miguel 29, 49
Dominique, François 104-105, 124
Doninelli, Luca 47
Dumayet, Pierre 32, 36, 44, 51, 53
Durand, Jacques 29, 51, 88
Durif, Eugène 20
During, Jean 51

E

Eggericx, Vincent 101, 115, 124
Eisenberg, Josy 15, 28, 85
Erba, Luciano 44
Erdosain 119
Esteban, Claude 81

F

Fabre, Daniel 13, 124
Fackenheim, Emil 10, 81
Farías, Víctor 21-23
Farron, Ivan 105
Fauvelle-Aymar, François-Xavier 98
Felder, Franz Michael 118-119
Fernández Santos, Jesús 36
Finkielkraut, Alain 85
Fleischer, Alain 70
Fondane, Benjamin 84-85, 88, 115

G

Gallini, Clara 28
Galpérine, Marie-Pierre 53
Gaon, Saadia 67
García Soubriet, Sonia 39, 51
Garcia, François 29, 98, 110, 125-126, 129, 138
Garcin, Christian 73, 81, 88, 98, 105, 119
Gatti, Armand 37-39, 44, 47, 53, 57, 85, 98, 110
Ginzburg, Carlo 8-10, 13, 57, 81, 88, 100-101
Ginzburg, Lisa 139
Gluck, Michaël 15
Godin, Christian 81
Goetz, Benoît 104-105, 138
Gogol, Nikolaï 95, 98
Goldschmidt, Georges-Arthur 77, 81, 88
Golovanov, Vassili 91-92, 94, 110
Gracia, Sylvie 70
Grojnowski, Daniel 18
Guiliarovski, Vladimir 81
Guirchovitch, Léonid 75-77, 88, 110, 124

H

Hâfez de Chiraz 19, 82, 85
Haïm de Volozine 20, 85
Hak, Pavel 105
Hallévi, Juda 49
Handke, Peter 83, 85, 105
Hanus, Gilles 88, 110, 129, 138
Harang, Jean-Baptiste 92, 94, 138
Harms, Daniil 42, 81
Hermann, Wolfgang 133
Herment, Georges 11
Hernández, Felipe 72-73, 77, 94
Hildesheimer, Wolfgang 61
Hiya Pontrémoli, Rafael 57
Hofmannsthal, Hugo von 44, 85, 101
Hürlimann, Thomas 129

I

Ishaghpour, Youssef 98, 124
Issa 49

J

Jambet, Christian 19, 36
James, Henry 23
Jelinek, Elfriede 110
Jenny, Laurent 115, 121, 124
Jonigk, Thomas 77, 88
Jonke, Gert 47, 51, 63
Joseph de Hamadan 59
Jouanard, Gil 49, 51, 57, 59, 63, 81
Jullien, Michel 98, 105, 115, 119, 131, 133, 138
Jurgenson, Luba 42, 118-119

K

Kalifa, Dominique 133
Khazanov, Boris 44
Khlebnikov, Vélimir 42, 130, 133
Kiourtsakis, Yannis 105, 119
Kolleritsch, Alfred 53
Kristianpoller, Alexander 133
Krzyzanowski, Sigismund 42, 44, 47, 53, 61, 70, 101, 110, 116-117, 119, 133

L

Lachassagne, Geoffrey 133
Langeraert, Samy 139
Lardreau, Guy 47, 61
Laude, André 11
Laurans, Jacques 98
Le Brun, Annie 110
Le Tasse 110
Lebedev, Sergueï, 119, 126, 129
Lepoutre, Raymond 53
Lercher, Alain 44, 49, 53, 94, 124
Lesage, Alain-René 10
Lévêque, Alain 81, 85
Levinson, Luisa Mercedes 73
Lévy, Benny 2, 5, 16-17, 28, 38-39, 47, 59, 70, 73, 77, 81, 85, 88, 98, 112-115, 138
Lévy, Léo 112-115
Lévy, René 5-6, 95-96, 98
Lindeperg, Sylvie 97, 114-115
Llamazares, Julio 28, 35-36, 44, 57, 98
Loria, Arturo 36
Lory, Pierre 19, 32
Luzi, Mario 20, 30-32, 49, 51, 59, 77, 86
Luzzatto, Moïse Hayyim 39
Lyotard, Jean-François 124

M

Macé, Marielle 131, 133, 139
Maïmonide, David 23
Maïmonide, Moïse 2, 5-7, 11, 15, 23, 110
Maïmonide, Obadia 23
Malbim, Meïr Leibusch 98
Mallmann, Klaus-Michael 98
Manon, Christophe 47, 122, 124, 139
Marcelle, Pierre 59
Mariou, Jean-Michel 29, 54, 114-115, 139
Marmande, Francis 29, 66-67, 70, 73
Marsan, Hugo 32, 44, 47
Marty, Éric 85
Massat, Gaston 11
Masson, Jean-Yves 31, 33, 48, 53, 60, 84-88, 118-119, 135
Mazabrard, Colette 27, 123-124, 139
Menasse, Robert 63, 73, 84-85, 105, 139
Mendelssohn, Moses 6, 138
Méricourt, Théroigne de 81
Merleau-Ponty, Maurice 52-53, 57, 67, 70, 119, 129
Mertens, Pierre 36
Meschonnic, Henri 12-13, 18, 28, 32, 36, 51, 61, 67, 85, 88, 98, 110
Mesguich, Daniel 85
Michel, Jean-Paul 138
Michel, Natacha 59, 67, 115
Michelet, Jules 110
Michon, Pierre 24-25, 28, 36, 47, 53, 57, 70, 83, 88, 91, 94-95, 98, 110, 115, 119, 124
Miller, Jacques-Alain 73
Milner, Jean-Claude 16, 25, 44, 57, 61, 67-70, 73, 83, 88, 94, 98, 105, 115, 119, 128-129
Minard, Sabine 59
Miró, Gabriel 39
Moïse de Léon 53
Montale, Eugenio 101
Montcouquiol, Alain 54-55, 57, 88, 94, 110, 115
Mopsik, Charles 5-6, 11, 14, 47, 61
Morante, Elsa 98
Moresco, Antonio 116, 119, 124, 129
Morovich, Enrico 49
Mosès, Stéphane 65, 124, 129

N

Nadeau, Maurice 10, 105, 135
Nahmanide 16-17, 94
Nigro, Raffaele 32, 53

O

Olive, Colette 2, 38, 57, 59, 112
Olivo, Alberto 44
Orengo, Nico 53
Ortese, Anna Maria 39, 72
Ossipov, Maxime 42, 105, 119, 138
Otrochenko, Vladislav 42, 110, 129

P

Patočka, Jan 11, 15, 88, 105
Pérez, Claude 67, 77
Peyré, Yves 15
Porphyre 32
Potte-Bonneville, Mathieu 138
Pradeau, Christophe 25, 79, 81, 101, 133
Prato, Dolores 134, 138
Pressburger, Giorgio 32
Pressburger, Nicola 32

Q

Quiñones, Fernando 29, 77

R

Raimon de Miraval 7
Raine, Kathleen 73
Rea, Domenico 32
Réda, Jacques 13, 51, 67, 69-70, 77
Regnault, François 69, 73, 94
Rella, Franco 32
Revert, Yves 29, 133
Riboulet, Mathieu 91, 94, 101, 106, 110, 120, 122, 124, 129, 133, 135, 138
Riboulet, Pierre 101
Richard, Jean-Pierre 85, 94, 101, 119
Rigoni Stern, Mario 27-28, 94
Rilke, Rainer Maria 33, 36, 49, 86, 88
Rinser, Luise 49
Roig, Montserrat 47
Rojtman, Betty 20
Rolin, Olivier 62-63, 103, 105, 129
Rolland, Jacques 15, 42
Rouquette, Yves 18
Rousset, Emmanuelle 63, 70, 98, 138
Ruffel, Lionel 74, 81, 127, 129, 131, 139
Rûzbehân 19, 39
Ryôkan 20
Sacher-Masoch, Leopold von 39

S

Sachs, Nelly 61, 70, 78-79, 81-82, 112
Saer, Juan José 73
Salgon, Jean-Jacques 47, 94, 102-103, 105, 119, 129, 136, 138
Samoyault, Tiphaine 74, 77
Sampiero, Dominique 57, 59
Sánchez Ferlosio, Rafael 32
Sánchez Mejías, Ignacio 133
Sartre, Jean-Paul 38-39, 59
Schabert, Tilo 110
Schlanger, Judith 94
Scholem, Gershom 14-15, 94
Schonfeld, Eli 138
Schwarzenbach, Annemarie 49, 129
Seiler, Lutz 124, 134, 138
Sejestani, Abu Ya'qub 28
Sennett, Richard 98
Séonnet, Michel 49, 53
Sereni, Vittorio 21, 23, 39
Serre, Anne 81, 106, 110
Shakespeare, William 73
Shiki, 70
Shikibu, Murasaki 105, 119
Shîrâzî, Mollâ Sadrâ 19, 28
Sigaud, Dominique 117, 119, 138
Silvain, Pierre 70, 87-88, 98, 101, 124
Simeone, Bernard 28, 39, 47, 56-57, 63, 119
Siti, Walter 110, 115, 120-121, 124, 133
Sofri, Adriano 101
Sohravardî, Shihâbôddîn Yahyâ 19-20
Sollers, Philippe 77
Solmi, Sergio 17
Sorokine, Vladimir 100-101, 105
Sorrel, Vincent 124
Spire, Abraham 32
Steinsaltz, Adin 28, 85
Stevenson, Robert Louis 8, 23
Stomma, Ludwik 13, 20
Streliski, Sarah, 98
Stuparich, Giani 32, 85, 139

T

Tanizaki, Junichiro 102, 105
Tarkovski, Mikhaïl 42, 137-138
Tasinato, Maria 32, 61
Tawada, Yoko 64, 67, 70, 81, 98, 110, 129
Texier, Simon 85
Todeschini, Giacomo 94, 124
Toledo, Camille de 110
Tonon, Emanuele 129
Toporov, Vladimir 98, 110
Trevisan, Vitaliano 85, 94
Tsurayuki, Ki no 138
Tûsî, Nasîroddîn 53

U

Urbach, Ephraïm Elimelekh 53
Uribe, Álvaro 98
Uyttenhove, Pieter 98

V

Vakhtine, Boris 63
Van Velde, Bram 110
Vaneigem, Raoul 59
Vegliani, Franco 36, 39
Venet, Emmanuel 57, 80-81, 85, 115, 119, 125, 129
Vernier, Jean-Claude 7
Vesperini, Pierre 112, 128-129
Vidal, Nadège 5, 94, 133
Villalonga, Llorenç 32
Viviani, Cesare 67

W

Wajcman, Gérard 58-59, 77, 110, 138
Walter, Guy 48-49, 98, 119
Wauters, Antoine 107, 119, 136, 138
Wiesel, Elie 15
Wilde, Oscar 49
Winkler, Josef 45, 47, 59, 63, 73, 77, 94, 115, 124
Wohmann, Gabriele 57

Y

Yeats, William Butler 39, 48-49, 70, 73, 86, 94

Z

Zacklad, Jean 5, 7, 11
Zamiatine, Evgueni 85
Zarader, Marlène 67, 139
Zola, Émile 7
Zumbiehl, François 94

Index des traducteurs

Michel Arnaud
Enrico Morovich, *Le Gouffre* (1994)

Erika Abrams
Jan Patocka, *Essais hérétiques* (1981, 2007)
—, *Éternité et historicité* (2011)
—, *L'Europe après l'Europe* (2007)
—, *Platon et l'Europe* (1983)

Gabrielle Althen
Rainer Maria Rilke, *Poèmes à la nuit* (1994)

Claude Ambroise
Mario Rigoni Stern, *Histoire de Tönle* (1988, 2008)

Francine Andreieff
L'Aujourd'hui blessé (1997)
Varlam Chalamov, *Correspondance avec A. Soljenitsyne et N. Mandelstam* (1995, 2019)

Zoé Andreyev
L'Aujourd'hui blessé (1997)
Sigismund Krzyzanowski, *Le Thème étranger* (1999)

Françoise Antoine
Walter Siti, *La Contagion* (2015)

Michel Arnaud
Arturo Loria, *Le Registre* (1990)
Domenico Rea, *Spaccanapoli* (1989)

Judith Aronowicz
Célébrations dans la tourmente (1993)

Philippe Audegean
Adriano Sofri, *Les Ailes de plomb* (2010)

Myriam Benarroch
Víctor Farías, *Heidegger et le nazisme* (1987)

Bernard Banoun
Thomas Jonigk, *Quarante jours* (2007)
Lutz Seiler, *Kruso* (2018)
Yoko Tawada, *Histoire de Knut* (2016)
—, *Journal des jours tremblants* (2012)
—, *Narrateurs sans âmes* (2001)
—, *L'Œil nu* (2005)
—, *Opium pour Ovide* (2002)
—, *Train de nuit avec suspects* (2005)
—, *Le Voyage à Bordeaux* (2009)
Josef Winkler, *Langue maternelle* (2008)
—, *Natura morta* (2003)
—, *Quand l'heure viendra* (2000)
—, *Requiem pour un père* (2013)

Philippe Bataillon
Fernando Quiñones, *La Grande Saison* (2004)

Jean Baumgarten
Jacob Ben Isaac Achkenazi de Janow, *Le Commentaire sur la Torah* (1987, 2008)

Sophie Benech
Varlam Chalamov, *La Quatrième Vologda* (2008)
—, *Récits de la Kolyma* (2003, 2013)
—, *Vichéra* (2000)

Albert Benveniste
Rafael Hiya Pontrémoli, *Meam Loez* (1997)

Dominique Blanc
Miguel Delibes, *Cinq heures avec Mario* (2010)
—, *Dame en rouge sur fond gris* (1998)
—, *L'Étoffe d'un héros* (2002)
—, *L'Hérétique* (2000)
—, *Le Fou* (1995)
Felipe Hernández, *La Dette* (2003)
—, *Éden* (2004)
—, *La Partition* (2008)
Manuel Díaz Luis, *L'Année des pluies* (1994)
Ignacio Sánchez Mejías, *L'Amertume du triomphe* (2017)

Mireille Blanc-Sanchez
Torquato Accetto, *De l'honnête dissimulation* (1990)

Jacqueline Bloncourt-Herselin
Giuseppe Bonaviri, *Le Murmure des oliviers* (1990, 2018)

Gilbert Bosetti
Giani Stuparich, *L'Île* (1989, 2006)

René Bouchet
Yannis Kiourtsakis, *Le Dicôlon* (2011)
—, *Double exil* (2014)

Jean-François Boutout
Ilse Aichinger, *Eliza Eliza* (2007)
Leopold von Sacher-Masoch, *L'Amour de Platon* (1991)

Julie Bouvard
Vladimir Guiliarovski, *Moscou et les Moscovites* (2005)

Jean-Baptiste Brenet
Giorgio Agamben, *Intellect d'amour* (2018)

Raphaël Carrasco
Pío Baroja, *César ou rien* (1989)
Julio Llamazares, *Lune de loups* (1988, 2009)
Llorenç Villalonga, *Un été à Majorque* (1989)

Marie-José Castaing
Montserrat Roig, *Le Chant de la jeunesse* (1993)

Léa Caussarieu
Alexander Kristianpoller, *Les Rêves et leur interprétation dans le Talmud* (2017)

Marianne Charrière
Alfred Döblin, *Ætheria* (1991)

Giordana Charuty
Clara Gallini, *La Danse de l'argia* (1988)
Carlo Ginzburg, *Les Batailles nocturnes* (1980)

Hélène Châtelain
Vassili Golovanov, *Éloge des voyages insensés* (2008)
—, *Espace et labyrinthes* (2012)

Rudy Chaulet
Miguel Delibes, *Le Chemin* (1994)
—, *Le Linceul* (1998)
—, *Les Rats* (1990)
—, *Les Saints Innocents* (1992, 2017)
—, *Vieilles histoires de Castille* (2000)

Colette Chevillon
Franco Rella, *À travers l'ombre* (1989)

Albert Cohen Arazi
Midrach Rabba, Genèse, tome I (1987, 2010)

Anne Coldefy-Faucard
Iouri Annenkov, *De petits riens sans importance* (2018)
Nikolaï Gogol, *Les Âmes mortes* (2009)
Sigismund Krzyzanowski, *Le Retour de Münchhausen* (2002)
Vladimir Sorokine, *Roman* (2010)
—, *La Tourmente* (2011)
Boris Vakhtine, *La Douceur chardon de l'absinthe* (2000)

Henry Corbin
Avicenne et le récit visionnaire (1999)
Trilogie ismaélienne (1994)
Rajab Borsi, *Les Orients des lumières* (1996)
Abu Ya'qub Sejestani, *Le Dévoilement des choses cachées* (1988)
Molla Sadra Shirazi, *Le Livre des pénétrations métaphysiques* (1988)
Rûzbehân Shîrâzî, *Le Jasmin des fidèles d'amour* (1991)
Shihâbôddîn Yahya Sohravardî, *Le Livre de la sagesse orientale* (1986)

Marie Córdoba
Álvaro Uribe, *Dossier de l'attentat* (2009)

Emmanuelle Cotté
Annemarie Schwarzenbach, *Nouvelle lyrique* (1994, 2016)

Claire Decaëns
Julio Llamazares, *Lune de loups* (1988, 2009)

Jean-Luc Defromont
Vitaliano Trevisan, *Bic et autres shorts* (2008)

Roger Deladrière
Bayhaqi, *L'Anthologie du renoncement* (1995)

Florence Delay
José Bergamín, *La Solitude sonore du toreo* (2008)

Marguerite Delmotte
Emil Fackenheim, *La Présence de Dieu dans l'histoire* (1980, 2005)

Patrick Démerin
Elfriede Jelinek, *Restoroute – Animaux* (2012)

Denis Denjean
Ilse Aichinger, *Eliza Eliza* (2007)
—, *Un plus grand espoir* (2007)
Wolfgang Hildesheimer, *Masante* (1999)
Gert Jonke, *L'École du virtuose* (1993)
—, *La Guerre du sommeil* (1995)
—, *La Mort d'Anton Webern* (2000)
—, *La Tête de George Frédéric Haendel* (1995)
Lutz Seiler, *Le Poids du temps* (2015)

Claudette Dérozier
Rafael Sánchez Ferlosio, *Ruses et aventures d'Alfanhuí* (1989)

Éric Dortu
Josef Winkler, *Cimetière des oranges amères* (1998)
—, *Le Serf* (1993)
—, *Sur la rive du Gange* (2004)

Camille Dumoulié
Maria Tasinato, *L'Œil du silence* (1989)

Bernard Dupuy
Emil Fackenheim, *La Présence de Dieu dans l'histoire* (1980, 2005)

Malika Durif
Henry James, Robert Louis Stevenson, *Une amitié littéraire* (1987)

Arlette Elkaïm-Sartre
Aggadoth du Talmud de Babylone (1983)

Jean-Luc Évard
Martin Buber, *La Monarchie de Dieu* (2013)

Sylvaine Faure-Godbert
Ilse Aichinger, *Eliza Eliza* (2007)

Nadine Favre
L'Aujourd'hui blessé (1997)

Paul Fenton
David Maïmonide, Obadia Maïmonide, *Deux traités de mystique juive* (1987)

Luc Ferrier
Nahmanide, *La Dispute de Barcelone* (1984, 2008)

Barbara Fontaine
Klaus-Michael Mallmann, Martin Cüppers, *Croissant fertile et croix gammée* (2009)
Robert Menasse, *Don Juan de la Manche* (2011)

Éliane Formentelli
Ginevra Bompiani, *Les Règnes du sommeil* (1986)
Sergio Solmi, *Méditations sur le scorpion* (1984)

Charles-Henri de Fouchécour
Hâfez de Chiraz, *Le Divân* (2006)

Catherine Fournier
Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma* (2003, 2013)

Georges Franck
Luis Miguel Dominguín, *Pour Pablo* (1994)

Nathalie Gailius
Giacomo Todeschini, *Au pays des sans-nom* (2015)
—, *Richesse franciscaine* (2008)

Muriel Gallot
Paolo Barbaro, *Journal à deux* (1991)
Attilio Bertolucci, *La Chambre* (1988)
—, *Voyage d'hiver* (1997)

Marie-Claire Galpérine
Damascius, *Des premiers principes* (1987)

Mireille Gansel
Nelly Sachs, *Éclipse d'étoile* (1999)
—, *Exode et métamorphose* (2002)
—, *Partage-toi, nuit* (2005)

Christian Garcin
Jorge Luis Borges, Luisa Mercedes Levinson, *La Sœur d'Eloísa* (2003)

Jacek Gasiorowski
Ludwik Stomma, *Campagnes insolites* (1986)

François Géal
Gabriel Miró, *D'un âge l'autre* (1991)

Jacqueline Genet
William Butler Yeats, *Les Errances d'Oisin* (2003)
—, *Responsabilités* (2003)

Philippe Giraudon
Kathleen Raine, *La Présence* (2003)

Yvonne Gmür
Rainer Maria Rilke, *Lettres à Yvonne von Wattenwyl* (1994)

Jean-Baptiste Godon
Evgueni Zamiatine, *Au diable vauvert* (2006)

Joseph Gottfarstein
Le Bahir (1982)

Georges-Arthur Goldschmidt
Thomas Jonigk, *Jupiter* (2004)

Jean-Baptiste Grasset
Víctor Farías, *Heidegger et le nazisme* (1987)
Julio Llamazares, *La Rivière de l'oubli* (1992)

Benjamin Gross
Haïm de Volozine, *L'Âme de la vie* (1986, 2006)

Élisabeth Guillot
Gabriele Wohmann, *Le Seigneur est un ami* (1987)

Joëlle Hansel
Moïse Hayyim Luzzatto, *Le Philosophe et le Cabaliste* (1991)

Johannes Honigmann
Midrach Rabba, Genèse, tome II (2010)
Moses Mendelssohn, *Écrits juifs* (2018)

Dieter Hornig
Elfriede Jelinek, *Restoroute – Animaux* (2012)

Jean de Hulster
Moïse Maïmonide, *Épîtres* (1983)

Christian Jambet
Nasîroddîn Tûsî, *La Convocation d'Alamût* (1996)
Oscar Wilde, *La Ballade de la geôle de Reading* (1994)

François Xavier Jaujard
William Butler Yeats, *Les Errances d'Oisin* (2003)

Marie-José Jolivet
Martin Buber, *Judaïsme* (1982)
Gershom Scholem, *Sabbataï Tsevi* (1983, 2008)

Anne-Laure Jourdain
J. M. Coetzee, *Paysage sud-africain* (2008)

Luba Jurgenson
Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma* (2003, 2013)
Léonid Guirchovitch, *Apologie de la fuite* (2004)
—, *Meurtre sur la plage* (2015)
—, *Schubert à Kiev* (2012)
—, *Têtes interverties* (2007)
Sigismund Krzyzanowski, *Fantôme* (2012)
Sergueï Lebedev, *L'Année de la comète* (2016)
—, *La Limite de l'oubli* (2014)
Vladimir Toporov, *Apologie de Pluchkine* (2009)
—, *L'Espace négatif de Krzyzanowski* (2012)

Pierre-François Kaempf
Rudolf Borchardt, *Déshonneur* (1991)

Mayer Lambert
Saadia Gaon, *Commentaire sur le Séfer Yetzira* (2001)

Pierre-Yves Lambert
Anthologie de la poésie irlandaise du XXe siècle (1996)

Christine Lecerf
Robert Menasse, *La Pitoyable Histoire de Leo Singer* (2000)
—, *Machine arrière* (2003)

Olivier Le Lay
Franz Michael Felder, *Scènes de ma vie* (2014)
Peter Handke, *À ma fenêtre le matin* (2006)
—, *Hier en chemin* (2011)
Wolfgang Hermann, *Adieu sans fin* (2017)
Josef Winkler, *Mère et le crayon* (2015)

Yann Le Lay
Porphyre, *L'Antre des nymphes dans l'Odyssée* (1989)

Hélène Leroy
Raffaele Nigro, *La Baronne de l'Olivento* (1996)
Franco Rella, *À travers l'ombre* (1989)
Franco Vegliani, *La Frontière* (1990)

Bernard Lesfargues
Jesús Fernández Santos, *Tête rase* (1990)

Françoise Lesourd
Andreï Baldine, *Le Prolongement du point* (2015)

René Lévy
Avot et ses commentaires. Chapitre premier (2015)
Midrach Rabba, Genèse, tome II (2010)
Alexander Kristianpoller, *Les Rêves et leur interprétation dans le Talmud* (2017)
Moses Mendelssohn, *Écrits juifs* (2018)

Laurent Lombard
Antonio Moresco, *Fable d'amour* (2015)
—, *Les Incendiés* (2016)
—, *La Petite Lumière* (2014)
Dolores Prato, *Bas la place y'a personne* (2018)
Emanuele Tonon, *La Prime Lumière* (2016)

Christiane Loré
Varlam Chalamov, *Les Années vingt* (1997, 2008)
—, *Tout ou rien* (1993)

Gérard Macé
Sergio Solmi, *Méditations sur le scorpion* (1984)

Jean-Paul Manganaro
Dolores Prato, *Bas la place y'a personne* (2018)
Maria Tasinato, *La Curiosité* (1999)
—, *L'Œil du silence* (1989)

Olivier Mannoni
Robert Menasse, *La Capitale* (2019)

Jean-Yves Masson
Anthologie de la poésie irlandaise du xxe siècle (1996)
Leopold Andrian, *Le Jardin de la connaissance* (1992)
Hugo von Hofmannsthal, *La Femme sans ombre* (1992)
—, *L'Homme difficile* (1992)
Mario Luzi, *À l'image de l'homme* (2004)
—, *Cahier gothique* (1989)
Rainer Maria Rilke, *Chant éloigné* (1990, 2007)

—, *Poèmes à la nuit* (1994)
—, *Requiem* (2007)
Luise Rinser, *Miryam* (1994)
William Butler Yeats, *Les Cygnes sauvages à Coole* (1991)
—, *Derniers poèmes* (1994, 2008)
—, *L'Escalier en spirale* (2008)
—, *Les Errances d'Oisin* (2003)
—, *Michael Robartes et la danseuse* (1994)
—, *La Tour* (2002)

Antoine Martin
José Miguel Arroyo, *Joselito, le vrai* (2014)
Camilo José Cela, *L'Aficionado* (1992)
—, *Toreros de salon* (1989)
Manuel Chaves Nogales, *Juan Belmonte matador de taureaux* (1990)

Bernard Maruani
Midrach Rabba, Genèse, tome I (1987, 2010)

Daniel Mesguich
William Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre* (2003)

Serge Mestre
Pierre Arnouil, Ignacio de Cossío, *Grandes faenas du XXe siècle* (2006)

Jacques Michaut-Paternò
Gesualdo Bufalino, *Calendes grecques* (2000)

Yvan Mignot
Daniil Harms, *Œuvres en prose et en vers* (2005)
Velimir Khlebnikov, *Œuvres, 1919-1922* (2017)

Hélène Mondon
Nous autres, paysans (2004)

Charles Mopsik
L'Ecclésiaste et son double araméen (1990)
Lettre sur la sainteté (1986, 1993)
La Sagesse de Ben Sira (2004)
Le Zohar, Cantique des cantiques (1999)
Le Zohar, Genèse, tome I (1981)
Le Zohar, Genèse, tome II (1984)
Le Zohar, Genèse, tome III (1991)
Le Zohar, Genèse, tome IV (1996)
Le Zohar, Lamentations (2000)
Le Zohar, Livre de Ruth (1987)
Moïse Cordovero, *Le Palmier de Débora* (1985)
Joseph de Hamadan, *Fragment d'un commentaire sur la Genèse* (1998)
Moïse de Léon, *Le Sicle du sanctuaire* (1996)

Stéphane Mosès
Paul Celan, *Entretien dans la montagne* (2001)

Uta Müller
Ilse Aichinger, *Eliza Eliza* (2007)
—, *Un plus grand espoir* (2007)
Wolfgang Hildesheimer, *Masante* (1999)
Gert Jonke, *L'École du virtuose* (1993)
—, *La Guerre du sommeil* (1995)
—, *La Mort d'Anton Webern* (2000)
—, *La Tête de George Frédéric Haendel* (1995)
Lutz Seiler, *Kruso* (2018)
—, *Le Poids du temps* (2015)

Salomon Munk
Moïse Maïmonide, *Le Guide des égarés* (1979, 2012)

René Nelli
Raimon de Miraval, *Du jeu subtil à l'amour fou* (1979)

Alexis Nouss
Gershom Scholem, *Sabbataï Tsevi* (1983, 2008)

Roberto Nigro
Giacomo Todeschini, *Richesse franciscaine* (2008)

Michel Orcel
Le Tasse, *Le Messager* (2012)

Marc-Alain Ouaknin
Chapitres de Rabbi Éliézer (1983, 1992)

Schmouel Ouziel
Moïse Cordovero, *La Douce Lumière* (1997)

Bernard Paperon
Le Talmud, Traité Makkot (1992)

Bernadette Paringaux
Sonia García Soubriet, *Bruna* (1995)

Catherine Perrel
Sigismund Krzyzanowski, *Estampillé Moscou* (1996)
—, *Le Marque-Page* (1992)
—, *Rue Involontaire* (2014)
—, *Le Thème étranger* (1999)
Mikhaïl Tarkovski, *Le Temps gelé* (2018)

Nathalie Pighetti-Harrison
L'Aujourd'hui blessé (1997)
Varlam Chalamov, *Les Années vingt* (1997, 2008)

Jean-Pierre Pisetta
Alberto Olivo, *Fatal courroux* (1992)

Michèle Planel
Julio Llamazares, *La Pluie jaune* (1990, 2009)
—, *Scènes de cinéma muet* (1997)
Juan José Saer, *Lignes du Quichotte* (2003)

Henri Plard
Ilse Aichinger, *Eliza Eliza* (2007)

Claude Proriol
Alfred Kolleritsch, *Allemann* (1996)

Philippe Renard
Francesco Biamonti, *L'Ange d'Avrigue* (1990)
Silvio D'Arzo, *Maison des autres* (1988)
—, *Maison des autres,* suivi de *Un moment comme ça* (1997, 2015)
—, *Un moment comme ça* (1996)
Mario Luzi, *Trames* (1986)
Vittorio Sereni, *Étoile variable* (1987)
—, *Les Instruments humains* (1991)

Daniel Rocher
Robert Menasse, *Chassés de l'enfer* (2010)

Marianne Rocher-Jacquin
Robert Menasse, *Chassés de l'enfer* (2010)

Éléna Rolland-Maïski
Boris Khazanov, *Le Contre Temps* (1992)
Sigismund Krzyzanowski, *Estampillé Moscou* (1996)
—, *Le Marque-Page* (1992)
Maxime Ossipov, *Après l'Éternité* (2018)
—, *Histoires d'un médecin russe* (2014)

Gilberto Rossa
Giuseppe Dessì, *San Silvano* (1988)

Ephraïm Rozen
Célébrations dans la tourmente (1993)

Martin Rueff
Eugenio De Signoribus, *Ronde des convers* (2007)
Carlo Ginzburg, *Le Fil et les Traces* (2010)
—, *Mythes emblèmes traces* (2010)
—, *Nulle île n'est une île* (2005)
Lisa Ginzburg, *Au pays qui te ressemble* (2019)

Pierre Rusch
Tilo Schabert, *L'Architecture du monde* (2012)

Philippe Sagant
Ludwik Stomma, *Campagnes insolites* (1986)

Cécile Sakai
Yoko Tawada, *Journal des jours tremblants* (2012)

Israël Salzer
Talmud, traité Haguiga (1991)
Talmud, traité Moed katan (1988)

Yehouda Schiffers
Isaac Abravanel, *Commentaire du récit de la création* (1999)

Simon Schwarzfuchs
Abraham Spire, *Journal révolutionnaire* (1989)

Claude Secharel
Sigismund Krzyzanowski, *Le Club des tueurs de lettres* (1993, 2017)

Martine Segonds-Bauer
Walter Siti, *Au feu de Dieu* (2017)
—, *Leçons de nu* (2012)
—, *Une douleur normale* (2013)

Ryoko Sekiguchi
Yoko Tawada, *Train de nuit avec suspects* (2005)

Jorge Serra
Llorenç Villalonga, *Un été à Majorque* (1989)

Dimitri Sesemann
Iouri Dombrovski, *Le singe vient réclamer son crâne* (1992, 2009)

René Sieffert
Le Dit de Heichû (2013)
Le Dit de Hôgen et de Heiji (2007)
Le Dit des Heiké (2012)
Bashô, *Friches* (2006)
—, *Journaux de voyage* (2016)
Ki no Tsurayuki, *Le Journal de Tosa* (2018)
Sarashina, *Journal* (2017)
Murasaki Shikibu, *Le Dit du Genji* (2011)
—, *Journal* (2014)
Junichirô Tanizaki, *Éloge de l'ombre* (2011)

Bernard Simeone
Francesco Biamonti, *Vent largue* (1993)
Gesualdo Bufalino, *Tommaso et le photographe aveugle* (1999)
Giorgio Caproni, *Le Gel du matin* (1985)
Silvio D'Arzo, *À l'enseigne du Bon Coursier* (1998)
—, *Maison des autres* (1988)
—, *Maison des autres,* suivi de *Un moment comme ça* (1997, 2015)
—, *Un moment comme ça* (1996)
Giuseppe Dessì, *San Silvano* (1988)
Luca Doninelli, *Les Deux Frères* (1993)
Luciano Erba, *L'Hippopotame* (1992)
Carlo Ginzburg, *Le Juge et l'Historien* (1997, 2007)

Mario Luzi, *Trames* (1986)
—, *Livre d'Hypatie* (1994)
—, *Le Présent de Leopardi* (1998)
—, *Voyage terrestre et céleste de Simone Martini* (1995)
Anna Maria Ortese, *La Lune sur le mur* (1991)
Vittorio Sereni, *Étoile variable* (1991)
—, *Les Instruments humains* (1991)
Cesare Viviani, *L'Œuvre laissée seule* (2001)

André Siouville
Les Homélies clémentines (1991)

Éric Smilévitch
Chapitres de Rabbi Éliézer (1983, 1992)
Commentaires du Traité des Pères (Pirqé Avot) (1990, 2008)
L'Esprit de grâce (1994)
Nahmanide, *La Dispute de Barcelone* (1984, 2008)

Guy Suarès
Sonia García Soubriet, *L'Autre Sonia* (1991)

Anne-Marie Tatsis-Botton
Sigismund Krzyzanowski, *Souvenirs du futur* (2010)
Maxime Ossipov, *Après l'Éternité* (2018)
—, *Ma province* (2011)
Vladislav Otrochenko, *Mes treize oncles* (2012)
—, *Apologie du mensonge gratuit* (2016)

François Théron
Thomas De Quincey, *Philosophie d'Hérodote* (2009)

Pierre Thillet
Alexandre d'Aphrodise, *Traité de la Providence* (2003)

Joan Titus-Carmel
Bashô, *Cent onze haiku* (1998)
Buson, *66 haiku* (2004)
Issa, *Haiku* (1994)
Ryokan, *Les 99 haiku* (1986)
Shiki, *Cent sept haiku* (2002)

Charles Touati
Juda Hallévi, *Le Kuzari* (1994)

Marie-José Tramuta
Romano Bilenchi, *Les Années impossibles* (1994)

Michel Valensi
Clara Gallini, *La Danse de l'argia* (1988)

Danièle Valin
Erri De Luca, *Une fois, un jour* (1992)
Nico Orengo, *Douane d'amour* (1996)

Carole Walter
Francesco Biamonti, *Le Silence* (2005)
Cristina Comencini, *Matriochka* (2002)
—, *Les Pages arrachées* (1994)
—, *Passion de famille* (1997)
—, *Sœurs* (1999)
Giani Stuparich, *L'Année 15* (2019)

Fedora Wesseler
Thomas Hürlimann, *Quarante roses* (2016)

Jules Wolf
Moïse Maïmonide, *Traité des huit chapitres* (1979)

Jean-Claude Zancarini
Carlo Ginzburg, *Le Juge et l'Historien* (1997, 2007)
Adriano Sofri, *Les Ailes de plomb* (2010)
Raffaele Nigro, *Les Feux du Basento* (1989)
Franco Vegliani, *Procès à Volosca* (1991)

Sabina Zanon Dal Bo
Mario Rigoni Stern, *Histoire de Tönle* (1988, 2008)

Crédits photographiques

Ulf Andersen : p. 60
Marc Attali : p. 5, 16, 50
Sophie Bassouls : p. 64, 91, 113
Jean-Luc Bertini : p. 24
Xue Bingqing : p. 62
Régine Blaig : p. 12
Frédéric Bosc : p. 111
Frédéric Brenner : p. 68
Jean-François Dréan : p. 76
Mondselewsky : p. 34
Marie Monteiro : p. 40
René Munch : p. 30
Barbara Niggl : p. 86
Françoise Salgon : p. 103
DR : p. 8, 37, 54, 72, 78, 89, 97, 99

11220 Lagrasse
04 68 24 05 75

Permanence à Paris :
82, boulevard de Ménilmontant
75020 Paris
01 43 79 20 45
contact@editions-verdier.fr

Diffusion France/Belgique : CDE
Distribution : Sodis

Canada : GALLIMARD LIMITÉE
SOCADIS
3 700 A Boulevard Saint-Laurent
Montréal
H2X 2VA
Tél. 1 514 49 90 072

Suisse : 5 FRONTIÈRES
OFFICE DU LIVRE
Route André-Piller Nº 35
1 720 Corminbœuf
Tél. (41) 264 675 111

Autres pays :
export@gallimard.fr
Tél. 01 49 54 14 54

www.editions-verdier.fr

Moi je voudrais sans fin contempler la beauté, le monde projeté en ses hauts points de gloire et me hisser avec, et me tenir tout contre, et m'enlacer à lui jusqu'à consentir à ne plus le combattre.

Mathieu Riboulet, *Les Portes de Thèbes* (à paraître)

ISBN : 978-2-37856-025-6

Ne peut être vendu.

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE